

Introduction

Aurait-on pu prévoir que ces notes verraient jamais le jour? Cela parce que, quoique ma vie soit mouvementée, pleine d'histoires et de situations critiques,— les avoir vécues et puis s'en souvenir est une chose, alors que les décrire en est bien une autre. Là, il faut avoir du talent et simplement l'élémentaire habitude de se mettre régulièrement à son bureau et de coucher par écrit ses pensées et histoires. Et s'il m'est arrivé au cours de ma vie de rencontrer pas mal de bons narrateurs, il s'en fallait par contre, et de beaucoup, que chacun d'entre eux sache noter quelque chose de ce qui avait été raconté avec brio.

Une occasion, pourtant, a contribué à l'apparition de ce livre. C'était au milieu des années 1990. A l'époque, j'étais déjà très «en vogue»: les interviewers me harcelaient, on écrivait beaucoup, tant en Russie qu'à l'Occident, au sujet d'un «nouveau Fabergé de Saint-Pétersbourg». Des cinéastes, eux aussi, venaient me proposer de tourner un film sur ma vie et mon travail. Etant moi-même de par ma formation acteur professionnel et metteur en film, et possédant une grande expérience de travail pratique au théâtre et au cinéma, je me rendais parfaitement compte de tous les problèmes et difficultés que porterait le futur film. Et, en plus du temps, qui me manquait toujours, il y avait encore deux problèmes essentiels que les réalisateurs qui venaient m'engager à tourner le film auraient à résoudre. C'était: *avec quoi tourner?* c'est-à-dire question financement, et *tourner quoi?* c'est-à-dire question scénario.

Jamais de la vie, et par principe, je n'avais dépensé un seul copeck ni pour la réclame ni pour les articles dans les journaux et les revues ni pour les photographies de bijoux publiées dans les plus grandes maisons d'édition du monde ni pour les émissions radiodiffusées et télévisées.

Primo, parce que je n'avais jamais de cet argent qu'on appelle «superflu». L'argent, on le dépensait toujours pour des choses plus pressantes: achat de métaux précieux et de pierres, paiement des salaires à temps.

Secundo, parce que pour moi — à propos, un homme suffisamment vaniteux — suborner la presse, c'est tout comme acheter l'amour pour de l'argent. Et cela est humiliant. Cela veut dire que celui qui paye est celui qui possédera cet article laudatif ou cette beauté. Mon amour-propre en serait alors gravement blessé.

¹ Dans le texte, cette expression française est transcrite avec des lettres russes. (*Note au traducteur.*)

A ce sujet, je me souviens de ce qui m'est arrivé en 1992 en Italie. On devait me remettre à Gênes la Grande Médaille d'or d'Europe pour mon Exposition de Joaillerie qui a eu lieu à l'occasion du Cinquième centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Un ami à moi, un Français, qui ne se séparait jamais de ses caméras et qui photographiait et filmait les célébrités assistant à la soirée de la fermeture où l'on devait remettre les prix, me dit:

— Va et mets-toi à côté de cet artiste. C'est..., et il prononça un nom très connu. Je ferai une photo pour toi.

Je souris et dis:

— J'attendrai à ce que d'autres tiennent pour un honneur de se mettre à côté de moi.

J'ai attendu quelques années et cela est arrivé.

Or, il y avait des metteurs en film qui me proposaient de tourner un film sur ma personne avec mon argent. Et chaque fois ils s'étaient aussitôt heurtés à un refus. D'ailleurs, leurs propositions ne m'avaient jamais paru sérieuses. Il en avait été ainsi jusqu'à ce que n'apparaisse à l'horizon Micha¹ Mikhéiev, talentueux cinéaste travaillant dans le domaine du film documentaire. Il m'a aussitôt convaincu par deux arguments majeurs: par la présence de l'argent — un acompte que le GOSKINO² lui avait versé en l'autorisant par là-même de tourner un film sur moi — et par son intellectualité délicate. Donc, le problème du financement avait été résolu, restait celui du scénario (ou, plus exactement de la «marche», selon le mot qu'emploient les metteurs en film). Lorsque j'en ai parlé à Mikhéiev, il m'a assuré qu'il avait un scénariste expérimenté. Le scénariste a, effectivement, apparu le lendemain. Ayant parlé avec moi quelque chose comme dix minutes, il a dit solennellement:

— Tout est clair, et a sorti de sa poche toute une liasse de petites feuilles cartonnées, exactement pareilles à des fiches de bibliothèques; puis, après les avoir disposées sur la table dans un ordre spécial, il a enlevé, tel un prestidigitateur, un voile imaginaire, et a prononcé:

— Voilà votre film.

(Ses manipulations m'avaient rappelé un vers de Serghéi Mikhalkov:

«...le poète Arkadi Délovoï,
chez lui, dans son cabinet de débarras...»).

Comme il s'est avéré par la suite, la première fiche contenait le commencement du film: ...André Ananov survole, en aérostat, Saint-Pétersbourg...

¹ Diminutif de *Mikhaïl*, équivalent russe de *Michel*. (Note du traducteur.)

² Administration d'Etat gérant, sous le régime soviétique, la réalisation des films. (Note du traducteur.)

A propos, le nom du scénariste convenait, on ne peut mieux, à sa production. Ayant appris le contenu de quelques-uns de ses *pirojki*¹:

— Suffit, ai-je dit. Pirojkov, tu peux disposer.

Vexé, le scénariste a ramassé son «jeu de patience» et s'en est allé en me disant par-dessus l'épaule:

— Ecrivez vous-même.

Je n'ai rien répondu mais j'ai relevé le défi. Jusque-là, je n'avais jamais rien écrit de toute ma vie, sauf les compositions lors des examens d'entrée à l'Université et à l'Ecole Théâtrale et les longues lettres adressées à ma première femme. Il est vrai que, travaillant au théâtre, j'avais écrit deux versions scéniques, l'une d'après «Les émigrés», roman d'Alexéï Tolstoï, et l'autre d'après «Mon frère», scénario de film de V. Choukchine. Mais ç'avait été tout autre chose: là il n'y avait pas un seul mot de mon invention, et quant aux textes de base, c'était de la belle littérature.

A l'époque j'avais à faire un voyage à Paris, chaque deux semaines. Trois heures dans l'air, une solitude absolue, rien ne vous distrait,... pas de sonnerie de téléphone... Et les heures qui traînent interminablement.

Or au cours d'un de ces vols, je me suis décidé. Faute de tout autre papier sous la main, j'ai coupé en quatre quelques serviettes de papier qui étaient restées après le déjeuner et me suis mis à écrire. Je ne savais pas exactement ce que j'écrivais: un scénario, un récit tiré de la vie, des mémoires. Je ne savais exactement qu'une seule chose: comment seraient le caractère et la mélodie de mes soi-disant élucubrations; et ce que je savais encore, et aussi exactement, c'était sur quel sujet j'écrivais. Et à quelles fins.

D'un seul trait, j'ai écrit en allant à Paris une des histoires faisant partie de ce livre, intitulée «La visite domiciliaire», et pendant mon voyage de retour, mes souvenirs d'enfance.

Arrivé à Pétersbourg, j'ai fait venir Mikhéiev et Pirojkov et, après les avoir fait asseoir au salon, je leur ai lu ce que j'avais écrit.

Il s'est fait une pause, après quoi Pirojkov, s'en est allé en disant tristement:

— Vous n'avez pas besoin de moi.

Mikhéiev, lui, s'est levé et a dit:

— C'est demain le premier jour du tournage.

C'est ainsi qu'a vu le jour le film «...Mon père me disait...», fait avec tact par Mikhéiev qui, dès le premier soir où il avait entendu des fragments du futur livre, en avait saisi avec intuition l'intonation et la mélodie de la narration. Dans le générique, on lisait: «D'après le livre de A. Ananov».

¹ Pluriel de pirojok, pâtisserie servant d'enveloppe à un hachis de viande, de poisson, de chou etc. (Note du traducteur.)

Or, en réalité, il n'y avait encore aucun livre. Il était à faire, le livre. Ce qui a pris encore deux ans. Le livre s'écrivait par à-coups, parfois en avion, rarement à la maison lors de brefs moments de répit.

Ce livre, on pourrait l'écrire indéfiniment longtemps, car toute ma vie n'est qu'une interminable suite d'intéressantes histoires, dont quelques-unes, pour le moment, doivent attendre avant d'être couchées par écrit sur papier.

Mais toute chose doit avoir une fin. Ainsi, ayant écrit ce que vous aller lire, cher lecteur, j'ai mis un point final.

...Au fond, cela pourrait être aussi non pas un point, mais des points de suspension...

Chapitre 1

Il commençait à peine à faire jour. Il pleuvait, il tombait une pluie menue, agaçante, le pare-brise ne cessait de s'embuer. Mais à l'intérieur de la voiture, l'atmosphère était douillette, une musique se faisait délicatement entendre.

Dans la voiture, ils étaient deux. Lui et elle. Ils gardaient le silence, la pluie tambourinait, les essuie-glace grinçaient légèrement, on entendait chanter Joe Dassen. Il faisait bon être ensemble.

La silhouette de Tallinn se dessinait déjà au loin, la masse imposante de l'hôtel *Viru* servait de point de repère à celui qui était au volant. C'est là qu'ils auraient une belle chambre, un grand lit, un bain chaud et vingt-quatre heures d'oubli et d'amour.

Sur le bord de la chaussée surgirent deux silhouettes. De jeunes gens qui paraissaient avoir dix-huit à dix-neuf ans, trempés jusqu'à la moelle, l'air malheureux comme tout et faisant de grands gestes supplièrent qu'on les prenne dans la voiture. Le conducteur freina.

Les jouvenceaux s'effondrèrent sur la banquette arrière, claquèrent la portière. La voiture démarra.

La musique se faisait entendre doucement. Personne ne proféra un mot, ni «merci», ni l'adresse où aller, on ne demanda même pas où allait ce couple, un homme d'une trentaine d'années et une jeune fille svelte, mince et gracieuse qui était à côté de lui.

Tout à coup, il entendit derrière lui un glouglou bien typique. L'odeur d'un Porto bon marché se fit sentir, puis on baissa la vitre et on jeta la bouteille sur la chaussée. On fit claquer un briquet et le relent de cigarettes bon marché envahit la voiture.

— Il aurait fallu dire «bonjour», primo, puis demander la permission avant de lamper, secundo. Et maintenant, tertio: jetez votre exécration tabac et prenez cette *Malborough*.

Sans se détourner, il leur en passa un paquet.

Derrière on ricana.

— Continue de conduire, chauffeur, ordonna-t-on brièvement avec un accent estonien, et une main appliqua sur le front du conducteur un billet de dix roubles.

Le frein grinça. La voiture s'arrêta brusquement sur la chaussée sombre.

Le conducteur descendit d'un saut en sortant en même temps de dessous le siège l'«ami de l'automobiliste», la lourde clé à écrou.

— Tous les deux, hors d'ici, ordonna-t-il brièvement. Son visage furieux devait être assez éloquent.

Les «voyageurs» pressèrent les boutons des portières arrières.

Alors il saisit par le collet celui qui était plus près de lui et l'attira sur soi par-dessus le dossier du siège.

Et aussitôt, il reçut un coup au ventre. Quelque chose de long et d'aigu.

La clé à écrou dessina un rond dans l'air, passa plus bas que la tête et broya la clavicule.

Cependant, l'autre voyageur était sorti de la voiture. De nouveau quelque chose de long et d'aigu lui entra dans le ventre. Et de nouveau l'unique arme des chauffeurs, la clé à écrou, passa au-dessus de la tête de l'attaquant, le frappant, — heureusement pour lui —, à plat. De douleur le type hurla, tout en mettant l'oreille coupée à sa place. On entendit un bruit de branches, et les deux disparurent dans les buissons.

(L'ironie du sort: peu de temps après, les trois hommes se trouveront dans le même hôpital, à ceci près que, pour les deux «voyageurs», ce seront les barreaux, — comme on l'a appris par la suite, ils étaient recherchés par la milice —, et pour lui, un lit près de la fenêtre dans une salle commune.)

D'un saut, le conducteur se remit au volant. N'ayant pas encore repris ses sens après la sauvage chaleur du combat, il ne sentait aucune douleur, seul le cœur avait de la peine à propulser le sang qui bouillonnait, épaissi par excès d'adrénaline.

S'étant un peu calmé, il passa la main sous sa chemise. Les doigts entrèrent dans quelque chose de tiède et de poisseux.

Sa compagne de voyage, les yeux grands ouverts et luisants, regardait avec effroi la main ensanglantée qui serrait le volant.

Le sang dégoulinait le long de la jambe sur le tapis de caoutchouc, et lorsqu'on arriva à l'hôtel, la moitié du tapis en était couverte.

Il monta les marches, entra dans le hall du *Viru* et perdit connaissance.

* * *

Il mourait tout au fond d'une immense salle d'hôpital, dans un coin près de la fenêtre.

La lune éclairait intensément d'une lumière de néon le dossier du lit, la table de chevet avec une carafe dessus, la chaise d'hôpital avec une blouse blanche jetée sur son dossier. Une manche s'était bizarrement retroussée et ressemblait maintenant à la main de quelqu'un qui se noie.

Tous ces objets jetaient de longues ombres, et il suffisait de fermer les yeux pour qu'ils deviennent de hideux personnages fantastiques et menaçants, fruit d'une imagination en délire.

La table de chevet se transformait en un énorme monstre d'acier qui s'avancait avec un terrible grincement et l'écrasait. La carafe prenait des dimensions gigantesques, son verre se couvrait de larges fêlures, tombait en morceaux avec tintement en présentant une gueule munie de deux rangs d'horribles chicots luisants et tranchants; elle ouvrait cette gueule de plus en plus large et semblait vouloir dépecer et avaler l'homme que était là, sur son lit, dans le coin éloigné de la salle.

Ayant de la peine à reprendre connaissance, il arrivait pourtant, avec des efforts de volonté, à ouvrir les yeux, et alors les objets reprenaient immédiatement leur forme première. Puis les yeux se refermaient refusant de se soumettre à la volonté de l'homme, et le cauchemard reprenait de plus belle.

Il y avait longtemps qu'il avait rompu le cordon de la sonnette devenue inutile. L'infirmière que n'était venue à son appel qu'une seule fois lui avait dit d'une voix impassible et avec un fort accent estonien:

— Le tocteur a ortonné te ne pas faire t'inchections, fous n'avez qu'à tormir chusqu'au matin.

Et elle ne revint plus.

Il était resté sans soins la nuit de samedi à dimanche, dimanche toutes les vingt-quatre heures, et maintenant, la nuit de dimanche à lundi, il mourait — comme on l'apprendra plus tard d'une péritonite. Les toubibs avaient leurs jours de congé. Celui qui était de service le jour de son arrivée n'avait pas compris que les petits trous qu'il avait au ventre provenant, d'un couteau à ressort long et aigu, aboutissaient à l'intestin, perforé et enflammé.

— Le tocteur a ortonné te ne pas faire t'inchections...

— Mais prends donc l'argent, chienne, il y a là deux mille..

— Le tocteur a ortonné...

Son voisin de lit, lui aussi un Estonien, réveillé par les gémissements d'un homme qui mourait de souffrances intolérables, articula méchamment quelques mots dans sa langue zézayante.

— Salaud...

Ce fut tout.

Il s'était laissé engluier plusieurs fois dans le cauchemard du délire éprouvant à chaque coup un horrible effroi viscéral qui paralysait tout son organisme, cerveau et corps, cet effroi qui ne peut être ni exprimé, ni décrit, y survivre, cela équivaut vraisemblablement à survivre à sa propre mort.

— Je ne pourrai plus sortir de cette vie de cauchemard, pour..., pensa-t-il avec angoisse. Et dans sa mémoire, avec un léger chuintement, pareil à celui que fait la pellicule d'un film que l'on déroule, passa toute sa vie ou, plus exactement, seule sa meilleure part, chaude et agréable. Et pendant une

sconde, il n'eut pas peur de mourir, il comprit qu'il avait beaucoup vu et éprouvé dans la vie. Et que, parfois, il avait été heureux.

Il ferma les yeux, mais au lieu du cauchemard auquel il s'attendait, il sentit se poser sur son front moite une main sèche, douce et légère.

Et tout à coup tout s'estompa.

Il mourut.

La lune s'éteignit.

Vint une complète obscurité. Et seules des lignes d'une aveuglante lumière, telles des étoiles filantes, la traversaient à un rythme précipité et dans des directions inattendues, venant d'en haut, d'en bas, de côté et encore de quelque part.

Au loin apparut une lumière, comme si on avait ouvert la porte au bout du corridor dans son ancien appartement de la rue Litéiny à Léninegrad.

— A la salle d'opération, et d'urgence, dit une voix.

Des anges silencieux évoluaient autour de lui avec un bruit imperceptible. Il en compta six. Il lui semblait être couché au milieu d'une énorme salle, tout de blanc vêtu, et la salle était, elle aussi, toute blanche, murs et plafond.

Plus de souffrances, ni d'effroi, ni d'horrible cauchemard. Rien. C'était comme s'il prenait un bain chaud — euphorie provoquée par les stupéfiants —, goûtant avec délice une sensation connue depuis son bas âge, lorsque, après l'air brûlant de l'étuve, maman versait sur lui, petit bambin nu, de l'eau froide qu'elle puisait avec un récipient métallique. Plus tard, devenu adulte, il n'a jamais pu éprouver la même sensation en prenant une douche froide après le sauna, malgré tous ses efforts pour obtenir la même température que celle qui s'était gravée dans sa mémoire d'enfant. La sensation d'euphorie ne s'était jamais répétée.

Elle se répétait maintenant, dans cette salle d'une blancheur éclatante, comme au paradis, rempli du doux bruissement des ailes d'anges.

Il reprit connaissance dans la salle de réanimation.

* * *

Cet homme amaigri, avec une barbe de trois jours, vêtu d'une chemise d'hôpital bien propre, qui venait de revenir de l'au-delà après plus de deux minutes de mort, cet homme s'appelait Andréi Ananov. Il avait trente-deux ans, il avait vu et senti beaucoup de choses, il avait vécu passionnément, courant des risques. Il avait toujours aimé la vie, et maintenant il eut sur le champ envie de boire du champagne et de fumer une bonne cigarette.

Une jeune infirmière, l'une de ces six qu'il avait prises pour des anges, lui passa furtivement et en rougissant une cigarette d'un joli paquet *Rothmans* qui était à lui.

— Le champagne vous est encore défendu.

Il tira avidement une bouffée, la tête lui tourna, il se sentit mal.

— Je vous ferai une piqûre et vous vous endormirez, dit l'infirmière et, doucement, mais en professionnelle, lui injecta le contenu d'une petite seringue.

Un puissant flot de quelque chose de tiède le couvrit de la tête aux pieds, et de nouveau il s'envola quelque part dans le néant.

* * *

Et puis, il reprit de nouveau ses sens et passa quatre jours inoubliables dans la salle de réanimation du Service des Urgences de l'hôpital de Tallinn qui venait d'être bâti, tout propre et bien tenu. Le septième jour après une grave opération de l'intestin, il couchait déjà avec la jeune petite infirmière qui rougissait si souvent et dont il s'est rappelé toute sa vie, quoique sa mémoire n'ait pas gardé son nom, et le dixième jour, la jeune infirmière, des fleurs dans ses mains, l'accompagna jusqu'à la salle de réception, où se trouvait, aussi avec des fleurs, sa belle et fidèle épouse, femme aux beaux yeux limpides.

— Aujourd'hui nous coucherons au *Viru*, tu prendras du repos, et demain nous prendrons l'avion de Léninegrad, je t'aiderai. Quant à la voiture, tu viendras la chercher plus tard.

Chancelant de faiblesse, n'ayant pas encore recouvré toutes ses forces, ayant perdu onze kilogrammes, il lui enlaça les épaules et dit:

— Ce soir nous dînons dans un night-club, demain tu prends l'avion de Léninegrad, et moi, je poursuis mon voyage en voiture jusqu'à Riga.

La femme se contenta de soupirer. Elle savait que, de toute façon, il en serait comme il disait.

Serrée dans un large bandage, la cicatrice se tenait tranquille sous la chemise, et il n'y avait que sa partie inférieure qui faisait un peu mal, — conséquence d'une des nuits d'amour passée avec la jeune infirmière dans la petite chambre propre de jeune fille qu'elle avait à l'hôpital.

Le lendemain matin, il allait à Riga. La vie continuait.

Il roulait doucement et pensait à ce qui lui était arrivé, à sa vie folle, à l'infirmière, à sa chance fantastique, à son père, disparu peut de temps auparavant, à ses amis qui l'attendaient à Riga, à son destin triste et heureux, et l'idée lui vint qu'il ne serait pas mal d'en faire un livre, un jour. Mais cela, un jour. Pas maintenant, faute de temps.

Maintenant, il voulait vivre. Tout bonnement.

Chapitre 2

Tout avait été prévu d'avance jusqu'au moindre détail.

Voilà qu'il y a quelqu'un qui frappe à la porte d'entrée. Ou, plus vraisemblablement, ce sera d'abord une sonnerie. Celle du bouton «tout le monde», prévu pour les étrangers. Les familiers, eux se servent d'un bouton secret. Mais les familiers sont peu nombreux et ils ne viennent pas souvent. Par conséquent, la sonnerie «tout le monde» est déjà un sujet d'alarme.

Si la sonnerie «tout le monde» est timide, brève, cela veut dire tout bonnement qu'il y a quelqu'un qui s'est trompé de porte. La sonnerie des *ments*¹ est de tout autre nature: prolongée, sûre d'elle-même comme celle du maître.

C'est le cas, où il faut se tenir coi. Ne pas faire de bruit, vérifier si les lourdes draperies de velours des fenêtres qui n'ont jamais laissé entrer la lumière du jour, ni sortir celle des lampes, sont bien tirées. Rare espèce de rideau qui déteignent des deux côtés!

A tout hasard, ayant préalablement éteint les lumières, on peut jeter un coup d'œil dans la rue à travers une étroite fente entre les rideaux. Celui qui entre dans la maison sans se cacher en sortira de la même façon. Et on pourra le reconnaître. Et, au besoin, l'identifier. A la rigueur, on peut le héler.

Et lorsqu'il s'agit simplement de quelqu'un qui s'est trompé de porte il ne sonne que deux ou trois fois et puis s'en va. Quant à sonner longuement, ne le font que les *ments*, les voleurs ou les bandits — ce qui n'est pas la même chose, nous en reparlerons — ainsi que les électriciens et les plombiers du service public du Logement. D'ailleurs, ces derniers n'ont rien à faire dans cet appartement, le propriétaire sachant faire tout lui-même.

Ainsi, une fois tous les plombiers du Service public avaient refusé d'installer dans les W.—C. un nouveau Kompakt² suédois dernier modèle. Ils avaient unanimement soutenu que c'était impossible vu l'exiguïté des cabinets et la différence de système d'amorçage de la chasse d'eau. Ledit *kompakt*, relégué sur le balcon, attendit un an. Au bout de ce temps, un nouveau plombier du Service public se chargea de ce travail, et on le laissa entrer dans l'appartement. En un clin d'œil, il démontra l'ancienne cuvette, la prit dans ses bras, tel un enfant, et partit avec en promettant de revenir aussitôt avec un certain truc en fer «indispensable». Les choses en restèrent là deux jours. Au début,

¹ *Ment*, nm = synonyme péjoratif de *milicien*, équivalent de *flic*. (Note du traducteur.)

² Ensemble comportant cuvette, syphon et chasse d'eau. Le mot n'étant pas russe, il figurerait, vraisemblablement sur l'emballage. (Note du traducteur.)

nous dûmes patienter et, profitant de l'amabilité de nos voisins de palier, nous servir de leurs cabinets. Le troisième jour, je dis «merde» et rapportai le *kompakt* du balcon. Je le plaçai à l'endroit voulu, il y tint bon. Maintenant il ne restait plus qu'à effectuer l'amorçage. Je réfléchis et inventai quelque chose de très simple: je pris une vieille chambre à air de voiture et, ayant introduit à l'intérieur un ressort d'acier en spirale, j'obtins un joint bien élastique et pratique. Tout fut fait en une heure. Il y a onze ans de cela et tout fonctionne parfaitement jusqu'à ce jour.

Or nous n'avons besoin ni de plombiers ni d'employés du gaz. D'ailleurs nous n'avons pas le gaz, nous sommes à l'électricité.

Maintenant, les voleurs. Ça, c'est une autre paire de manches. Avec eux, ce n'est pas compliqué.

De nos jours, il n'y a plus de voleurs classiques, de ceux qui vivaient selon les lois voleurs, de vrais professionnels sachant ouvrir n'importe quelle serrure avec une épingle à cheveux, de ces «medvéjatniks»¹, comme on les appelait qui étaient à même d'ouvrir en cinq minutes avec un vulgaire passe-partout n'importe quel coffre-fort tout perfectionné qu'il soit. Le dernier survivant de cette espèce, le dénommé Doubovik, est un vieux collaborateur des organismes du KGB. Il y a plus d'un coffre-fort privé qu'il a su ouvrir lors des perquisitions et cela sans endommager ce qui était à l'intérieur. Mais c'est un monsieur très capricieux, souvent malade et, de plus, il s'adonne à la boisson. A part ça, c'est une perle.

Donc, les voleurs sont devenus à présent beaucoup moins professionnels, tous comme ceux qui les poursuivent, c'est-à-dire les *ments*. Les uns et les autres procèdent grossièrement, manquent d'élégance: les premiers enfonce les portes avec barres de fer, les derniers, au cours d'un interrogatoire, obtiennent les dépositions voulues à coups de matraque. Bref, ils se valent.

Mais pour ce qui est de ma porte, il n'y a pas de barre de fer qui puisse l'enfoncer: entièrement revêtue d'acier, elle est fixée dans un chambranle d'acier. La seule chose à faire est de la faire sauter. Et quant aux serrures, on les a confectionnées avec intelligence: simples «comme une orange» et en même temps déroutantes dans leur simplicité.

Derrière cette porte, prêt à être utilisé, un pistolet à gaz et un appareil d'électrochoc. Imaginons ceci: vous revenez chez vous, déjà vous êtes près de votre porte d'entrée et, soudain, le canon d'une arme à feu contre votre dos:

— Silence! pas de bruit, ouvre la porte...

entendez-vous. Vous obtempérez, ouvrez avec une clef la première porte² et faites semblant d'ouvrir la seconde. C'est l'instant-même où, en vous ac-

¹ Littéralement «chasseurs d'ours». (*Note du traducteur.*)

² En Russie, les portes d'entrée, presque toujours, sont doubles. (*Note du traducteur.*)

croupissant brusquement, il faut vous débrouiller pour porter à votre visiteur un coup d'électrochoc, ce qui lui fera faire un bond en arrière d'environ deux mètres. Là, pour plus d'effet, vous pouvez tirer un coup du pistolet à gaz. Maintenant, rien ne vous empêche plus de claquer la porte.

Pour ce qui est de la différence entre les voleurs et les bandits, elle consiste en ceci: les voleurs cherchent à s'introduire chez vous, lorsque vous n'êtes pas là; les bandits — quand vous y êtes. Les voleurs fouillent eux-mêmes pour trouver les choses de valeur; les bandits procèdent autrement: ils se font servir du café et attendent en prenant leurs aises, que vous — une lampe à souder dans le cul — apportiez tout de vous-même.

Les bandits essayent parfois, déguisés en facteurs, de s'introduire chez vous en plein jour. Ils peuvent enlever un enfant, si l'enfant se promène seul dans la cour, pour exiger ensuite une rançon. A l'intention des bandits, est toujours prêt un fusil de chasse à deux coups, chargé de «balles à ours», — le port en est officiellement autorisé. Depuis quelque temps, il y a aussi un pistolet P. M.¹, muni d'un permis personnel émanant du ministre de l'Intérieur.

Donc, en cas de danger, messieurs les bandits, vous verrez vite si lion a du sang dans les veines et que les habitudes d'ancien coureur automobile permettent toujours de se débrouiller dans n'importe quelle situation. Par conséquent, ne venez pas: ici on peut tuer.

La profession de joaillier «clandestin» oblige son homme à être bien organisé. Chaque chose doit être à sa place, soigneusement rangée dans de petites boîtes ou cassettes, et être à portée de main. Ainsi c'est plus pratique tant pour le travail qu'en cas d'une perquisition. Et comme celle-ci est toujours accompagnée d'une confiscation, les petites boîtes doivent être numérotées pour faciliter le procès-verbal de saisie. Plus tard, au KGB, ils se débrouilleront eux-mêmes et verront ce qui se trouve dans chaque boîte, ce qui leur permettra de vous rendre tout dans le même ordre. Si cette précaution n'est pas observée, tout sera en vrac, ce qui est regrettable.

Durant toute ma vie, je ramassais, travaillais et taillais de menues pierres précieuses; j'achetais ou bien me procurais — *se procurer* est un soviétisme intraduisible en aucune langue et voulant dire «acheter ce qui ne se vend pas dans les magasins d'Etat» — tous ces forets, pinces, bouteroles, petites scies etc.; la limaille et les petits fragments d'or et d'argent doivent, pour la même raison, être gardés séparément, strictement selon l'aloi, provenir uniquement des magasins et non pas avoir été volés dans des usines, et ils ne doivent pas être refondus comme déchets. Enfreindre ce règlement a, de tout temps, coûté cher au délinquant: de cinq à quinze ans de détention, selon l'article 88 du Code

¹ Pistolet du système Makarov. (*Note du traducteur.*)

pénal; au cas où le vol est considéré fait «à très grande échelle», ça pouvait valoir déjà la *«vychka»*¹, soit la peine capitale. Or, personne ne sait ce que signifie exactement «à très grande échelle»; selon les uns, c'est lorsque le forfait est évalué à 10 000 roubles, d'autres disent que c'est au-dessus de 100 000 roubles². Ne le sait au juste que le procureur, et encore cela dépend de son humeur. Pour les diamants, c'est une autre histoire: s'il s'agit de pierres «nues», celles qui ne sont pas serties, ça peut tomber sous le même coup de l'article 88, la pierre non-sertie étant assimilée à de devises. Quant à une pierre montée, autrement dit «un objet travaillé», elle n'est pas prévue par l'article 88.

Au cas où l'on travaille à domicile avec des matériaux — or et pierres — fournis par le client, cela est qualifié d'«industrie artisanale illicite», forfait puni par la moindre peine: maximum trois ans de prison; avant peuvent être infligés blâme public, amende, condamnation avec sursis. Mais quelle que soit la sentence, la confiscation des outils de travail de l'«industrie artisanale illicite» est de rigueur. Voilà donc pourquoi matériaux et outils de travail doivent se trouver à leur place et dans un ordre strict. Quant au «délinquant», il doit être prêt au pire chaque minute, chaque heure, jour et nuit.

* * *

Mon père, une personne intelligent et foncièrement honnête qui a participé à la guerre contre le fascisme (1941—1945), dès le début et jusqu'à la fin, avec le grade de sergent-chef et qui, la guerre finie, a repris son métier de professeur de mathématiques, n'a durant toute sa vie trompé personne. Lui qui savait joindre paradoxalement à une étonnante intuition de savant une foi naïve et enfantine dans le bien, aimait à me dire de temps en temps des phrases toutes faites. En voilà une: «Mieux vaut mourir debout que vivre à genoux». A propos, c'est ainsi qu'il est mort, debout: il a sauté du toit d'une maison de neuf étages et atterri sur l'auvent métallique d'une porte d'entrée. Sûrement, dans sa vie future, il ne sera jamais victime d'une criante injustice comme celle qui l'a poussé au suicide.

Or un jour, j'ai décidé qu'il valait mieux mourir debout. Ou, plus exactement, assis à la table de travail de joaillier. J'ai toujours eu la conscience nette. Jamais de la vie, je n'ai chapardé la moindre parcelle d'or à mes clients. Dans le monde entier, les joailliers jouissent d'une grande estime, dans ma patrie, sous le régime soviétique, on les mettait en prison. — Eh bien, ai-je pensé, ce ne sont pas mes problèmes à moi, ce sont ceux du système. Et puis, j'ai recouru à de simples calculs mathématiques. A l'époque, je continuais toujours de travailler comme metteur en scène dans un théâtre. Mon salaire

¹ Terme populaire provenant de *vyschy* = «suprême», le plus haut. (Note du traducteur.)

² Anciens roubles, ceux d'avant les réformes monétaires de 1991, donc des sommes considérables. (Note du traducteur.)

mensuel était de cent cinquante roubles, ce qui permettait de subsister tant bien que mal et de mettre de côté dix à vingt roubles par mois pour pouvoir acheter par la suite — rêve chimérique — une voiture. Le prix d'une voiture étant alors d'un peu plus de sept mille roubles, la date réelle de l'achat ne pouvait donc avoir lieu avant trente ans.

Je me disais donc: en travaillant d'arrache-pied comme joaillier tous les soirs, toutes les nuits et les jours de congé, je peux gagner jusqu'à cinq mille par mois, soit soixante mille par an. En trois ans, ce sera cent quatre-vingt mille roubles. De cette manière, mes trois années de travaux forcés se trouveront pleinement compensées. Et, par-dessus le marché, la conscience nette. L'essentiel, c'est que j'aime ce travail. J'apporte aux gens de la joie. Et puis, libre comme le vent: plus de conseils artistiques, plus de *raïkom* ni *d'obkom*; plus *d'hégémone* qui, à mains levées, me dicte ce que je dois faire; plus de ce fameux «ouvrier de l'usine Kirov» qui, lors d'une réunion du conseil artistique du théâtre, se croit qualifié pour m'apprendre comment il faut mettre en scène, — lui qui ne possède à la perfection qu'une seule langue, celle des jurons¹. Et, finalement, il sera possible d'acheter — objet de convoitise de mes jeunes années — un blouson de cuir et un blue jean et d'aller au théâtre ainsi affublé, suscitant la convoitise de tout le monde. Bien sûr qu'il vaut mieux mourir debout! Mais il faut d'abord faire de mon mieux pour ne pas mourir!

* * *

Nous sortîmes de la maison, montâmes en voiture et n'eûmes pas le temps de partir. A peine la voiture eut-elle démarré, ma femme dit:

— Tiens, regarde ceux-là, ils ont des gueules de *ments*. Ils viennent pincer quelqu'un.

¹ Une explication est indispensable. L'auteur parle ici de certaines réalités propres au régime soviétique. Ainsi, aucun spectacle ne pouvait voir les feux de la rampe sans avoir été approuvé, du point de vue «idéologie», par la réunion du Conseil artistique du théâtre avec des représentants du Comité aux affaires culturelles de la ville et ceux des organismes du parti, appelés par des abréviations respectives *raïkom* (Raïonny komitet = comité d'arrondissement) et *obkom* (Oblastnoï komitet = comité régional).

L'«hégémonie du prolétariat» (expression synonymique de «la dictature du prolétariat») dont parlent à tout bout de champ Marx et Engels, a donné lieu à ce dérivé péjoratif «hégémone», forgé par des intellectuels soviétiques et désignant, sous forme d'un nom collectif, toute la classe prolétarienne du point de vue de ses aspects négatifs: manque de culture, haine à l'égard de l'intelligentsia, complexe de supériorité dû à sa situation privilégiée etc.

L'«ouvrier de l'usine Kirov» était un personnage quasiment indispensable des réunions artistiques. On l'invitait pour savoir quelle serait l'appréciation du nouveau spectacle faite par un représentant de la classe ouvrière, classe dirigeante.

L'usine Kirov (anciennement usine Poutilov), la plus grande usine métallurgique de Léninegrad. (Note du traducteur.)

Et je vis une *Volga* noire¹ s'avancer lentement dans la cour. En la voyant, je sentis une montée d'adrénaline. Je connais bien cette sensation: pressentiment de la lutte, concentration maximum de toutes les forces de l'organisme. Cela ressemble à de brusques embardées sur le verglas — encore un peu, et la voiture est hors de contrôle. La seule chose à espérer est que la pédale de l'embrayage ne soit pas complètement enfoncée. Autrement, c'est l'embardée, le fossé, foutu le *happy end* et vous voilà dépassé sur toute la ligne par ceux qui, une minute auparavant, vous talonnaient.

Je continuai de rouler lentement. A ce moment, les passagers de la *Volga*, trois hommes en civil, m'aperçurent et se garèrent en travers de la cour m'empêchant de sortir. L'un d'eux baissa la vitre et m'apostropha avec une politesse affectée:

— André Ghéorghiévitch?

Ca y était. Me voilà pris. Ma femme avec son flair d'animal avait eu raison. Dans ma tête, avec une vitesse bien supérieure à celle de la pellicule vidéo que l'on déroule, se succédèrent des pensées plus noires les unes que les autres:

— c'est le KGB...

— les clefs de l'appartement se trouvent dans le même trousseau que les autres, bien en évidence, à côté de la clef de contact...

— à la maison cinquante carats de petits diamants de contrebande, venus d'Israël, soit un crime flagrant: l'article 88...

— pas d'issue...

— pas d'issue...

— pas d'issue...

— il faut lutter...

— il faut trouver quelque chose...

— il n'est jamais trop tôt de se reconnaître vaincu...

— il n'y a pas de planque... pour nous cacher...

— il faut ruser...

— mais comment?..

— il faut...

Je descendis de ma voiture, celui qui m'avait appelé descendit de la sienne. Il se présenta, montra un document officiel: *maïor*² des Services du KGB de la région d'Odessa. Pourquoi d'Odessa, et non pas de Léninegrad?

— Passons chez vous, Andréi Ghéorguiévitch.

Et moi de m'accrocher à des brins de paille.

¹ Marque de voiture de luxe réservée à l'époque aux membres du gouvernement, aux hauts fonctionnaires, aux huiles. (*Note du traducteur.*)

² Grade d'officiers militaires et de certains fonctionnaires du Ministère de l'Intérieur. (*Note du traducteur.*)

— Pardon, et de quel droit? J'ai entendu dire que dans de pareils cas, on présente un mandat de perquisition...

Du coup, le *maïor* cessa d'être poli.

— Monte!

Je montai dans la *Volga* noire. — Ça y est, pensai-je, je ne sortirai plus de cette voiture. Pourtant on ne fait pas venir ma femme, alors qu'elle aussi, elle a son trousseau de clefs. Intelligente comme elle est, elle saura inventer quelque chose.

Dans la voiture, le *maïor* sortit de sa serviette un papier: «Mandat de perquisition et de confiscation...»

— Minute, ce n'est pas la signature du procureur, mais celle du juge d'instruction du Parquet.

— Tu veux que je te mène au poste de police de ton arrondissement? Là, on te fera une fouille personnelle et on te prendra les clefs de l'appartement. Voilà. Alors je n'aurai plus besoin de toi, les témoins suffiront.

— A quoi bon alors l'autorisation du procureur dont, depuis quelque temps, il est question dans la presse?

— C'est pour la milice, alors que ton cas relève du KGB. D'ailleurs, nous avons le droit de prendre, *in extremis*, des résolutions nous-même, jusqu'à enfoncer les portes et à recourir au «tir d'écrasement». Tu piges? Je pigeai. Je pigeais très vite. D'une façon générale, je ne suis pas dur à la comprenette. Mais ce cas était exceptionnel, le premier entre tous. Je comprenais qu'il ne fallait pas les narguer, mais les prendre par la douceur et filer doux; que c'est maintenant qu'allait commencer la première scène d'un spectacle dont je devais être le metteur en scène et où j'aurai à jouer le rôle principal. Après tout, je suis un professionnel, acteur et metteur en scène, que diable! Autrement, à quoi servirait d'avoir fait des études — tous frais payés par l'Etat — dans une Ecole théâtrale?

— Pardon, camarade le *maïor*¹, ça m'arrive pour la première fois, vois comprenez? Allons-y bien sûr.

— Ça, c'est une autre affaire, dit le *maïor* en souriant de nouveau. Il était court sur pattes, replet, à peu près de mon âge ou à peine plus jeune.

— Tes voisins de palier sont-ils chez eux? on aura besoin de témoins.

— Je vous prie n'invitez pas les voisins, ça me couvrira de honte, prenez plutôt des étrangers, des passants...

Il acquiesça à ma demande et envoya son aide chercher des passants. Bientôt, il en vint deux.

— Bon. Maintenant on peut aller. Stop, et ta femme, elle est où? Je regardai dans la direction de ma voiture. Elle était vide. Ma femme s'éloignait

¹ A l'époque, le mot *camarade* était de rigueur dans les cas d'apostrophes officielles. (Note du traducteur.)

lentement, et se trouvait déjà assez loin. (Plus tard, ils manifesteront de l'admiration à son égard.)

L'un d'eux dirigea vers elle, l'enjoignit de venir avec nous. Elle s'approcha de nous tout aussi lentement. On dirait que son intention était de me donner le plus de temps possible pour réfléchir sur ma mise en scène.

Or, je n'en avais plus besoin. Au moment où j'avais dit avec franchise, et même avec une entière franchise: — Pardon, camarade le *maïor*, — j'avais déjà tout imaginé. Pas tout, mais la première scène du spectacle.

Et quand les sept personnages de la pièce pénétrèrent dans la maison, le rideau se leva.

J'entrai dans l'appartement le premier. Puis le *maïor*, ensuite ma femme. Les deux autres, «ceux du Comité», et les témoins fermaient la marche. D'abord, nous nous trouvâmes dans une minuscule antichambre. C'est justement là que se trouvait ma table de travail ou, plus exactement, un bonheur-du-jour dont le panneau rabattable m'en tenait lieu. A gauche, à la distance d'un mètre du meuble, la porte des W.-C., à droite celle de la chambre, au milieu celle de la cuisine.

C'est bien dans ce bonheur-du-jour que se trouvait, rangé dans ses compartiments et dans les tiroirs d'en bas, tout ce que j'avais ramassé et mis de côté durant des années, tout ce qui m'était le plus cher: mes outils de travail, toutes sortes de petites boîtes, d'étuis, de menus instruments, ainsi que des livres sur la joaillerie-orfèvrerie et encore beaucoup-beaucoup d'autres choses dont l'usage était incompréhensible à autrui et qui n'avaient de valeur que pour moi.

C'est aussi dans ce même meuble que je gardais à côté de pinces, de tournevis, de scies, un ancien petit étui à mines de dessinateur à l'intérieur duquel se trouvait maintenant, pareil à un ressort bandé à fond — tel un diable au fond de sa boîte¹ — mon article 88, soit cinquante carats de petits diamants «nus», acquis par contrebande. En d'autres termes, ma liberté ou la prison.

Je venais de les recevoir en guise de rémunération pour un travail d'un client, une crapule qui m'avait dénoncé. Il m'avait dénoncé parce qu'il croyait que je ne saurais m'en tirer, parce qu'il y avait dans mon appartement des outils de joaillier et des diamants «nus», parce que j'étais suffisamment connu, parce que — et c'est le principal — tout ce que lui avait appartenu, à cette ordure, il se l'était rendu.

Pendant un temps, j'avais exécuté des commandes pour lui, mais ayant flairé que ce commerce commençait à sentir le crime, j'ai rompu avec lui. J'ai renoncé à un travail lucratif, mais je n'ai pas pu renoncer à avoir de petits diamants car — bien que pour certains ce soient des pièces à conviction,

¹ Dans l'original: — tel le Djinn dans sa jarre — Allusion à un conte oriental. (*Note du traducteur.*)

contrebande, valeurs — pour moi, ils sont des matériaux indispensables, sans lesquels je ne puis exécuter rien qui soit fin, élégant et unique en son genre.

Or voilà que ce petit étui, cette bombe à retardement allait éclater. Son mécanisme d'horlogerie avait été mis en mouvement et maintenant il *tic-taquait* dans mes oreilles.

— Ce que vous cherchez est ici, dis-je en montrant le bonheur-du-jour.

J'avais présumé que le cerveau du *maïor* enregistrerait mon aveu comme désinformation. Ce n'est pas en vain que Stanislavski¹ écrivait avec raison: «En jouant un méchant, cherche par où il est bon». En le traduisant en langue des *ments*, cela donnerait: lorsqu'on t'indique où il faut chercher, cherche ailleurs.

Tout mon calcul était là. Si j'avais bien joué la première scène, cela me donnerait du délai, et le mécanisme d'horlogerie *tictaquerait* un peu plus longtemps, ce qui me permettrait de jouer la scène suivante.

— Ça, nous le garderons pour la bonne bouche, dit le *maïor* en me faisant un sourire de connivence, comme si j'étais de ses proches, et, en se dirigeant vers la cuisine: — Je vous connais bien, vous autres, filous, devait-il penser en même temps.

L'un des agents se mit entre-temps à fouiller méthodiquement la chambre et l'autre — l'antichambre avec sa penderie.

Les témoins, ne sachant de quoi s'occuper, les bras ballants, se trouvaient tout le temps dans les jambes agents.

Ma femme, assise dans un fauteuil, silencieuse, regardait tout cela.

Moi, j'allai à la cuisine pour me faire un café, en offris au *maïor*. Il refusa. En le buvant, je pensais: — est-ce mon ultime café?

Le *maïor* fouillait avec lenteur dans la cuisine tout en observant subrepticement — croyait-il — ma réaction. Il transvasait le sucre, fouillait dans les boîtes à farine et à épices.

Je buvais mon café et résolvait un problème de metteur en scène: comment «justifier» mon insistance à ce qu'il inspectât le bonheur-du-jour.

Dans la pratique théâtrale, il existe un terme: «justifier le passage d'un jeu de scène à un autre». En voilà un exemple. Admettons qu'un acteur, au cour d'un dialogue, se lève tout à coup et se mette à courir, sans aucune raison apparente, dans le coin opposé; un pareil jeu de scène n'a pas de sens. Mais si, en revenant, il tient dans sa main quelque chose, par exemple un mouchoir qu'il a pris par terre, tout s'explique: il avait perdu son mouchoir et en l'apercevant il est allé le ramasser.

¹ Stanislavski (Konstantine Serguéievitch Alexéiev. 1863—1938). Acteur et metteur en scène. Fondateur du Théâtre d'Art de Moscou. Pédagogue et réformateur, il attribuait une grande importance aux facteurs psychiques accompagnant le jeu de l'acteur. (*Note du traducteur.*)

C'est ce qu'on appelle en termes de théâtre «justifier un passage».

Assis à la cuisine, je cherchais péniblement un prétexte pour faire ouvrir le bonheur-du-jour, un motif qui justifierait cet acte.

Le mécanisme d'horlogerie *tictaquait* dans mon crâne de plus en plus fort.

Entre-temps, le *maïor* finissait de fouiller dans la cuisine. Et je lui demandai la permission d'aller aux W.-C. (C'est que, tout à coup, une idée m'était venue. La réalisation m'en paraissait tellement difficile que je n'avais aucun espoir de succès. Mais il n'y avait plus de temps à perdre).

A ma demande, le *maïor*, tel un chien, dressa l'oreille: il avait flairé la proie.

Il commença par me fouiller méticuleusement. Puis, ayant réfléchi un moment, il demanda qu'on lui apporte un de mes vêtements d'intérieur. Mon survêtement qu'on lui apporta fut aussitôt fouillé, après quoi il le fit enfiler. Quant aux habits que je venais d'enlever, il en fit un baluchon pour l'emporter au Comité et les y examiner de nouveau.

Ceci fait, nous allâmes ensemble aux W.-C. Là, il inspecta tous les recoins, remua et sortit de derrière la cuvette tout ce que j'y gardais en propriétaire diligent: des bouts de planches et de contre-plaqué, la brosse à récurer qu'il examina d'un regard crutateur.

Je me tenais derrière lui et dans mon crâne ça ne *tictaquait* plus, ça frappait, ça martelait, ça tonnait. J'allais donc atteindre le point culminant de mon spectacle. Il s'agissait maintenant de bien jouer la scène et de la mener jusqu'à l'événement principal. Et la tâche en incombait... à mon fameux *kompakt* suédois et à sa chasse d'eau dont la poignée était en forme de cygne. Et pas même tout le *kompakt*, mais justement sa poignée ou, pour être tout fait exact, une petite vis la fixant à un axe. Or, le *kompakt* ne peut être démonté qu'en retirant ladite petite vis. Et pour ce faire, il faut avoir un tournevis. Mais le *maïor* n'a pas de tournevis. Le revolver, il en a un, il a sa carte d'identité, il a des oreilles, mais il n'a pas de tournevis. Et c'est normal. Car, si on donne à chaque *maïor* un tournevis, ça ferait en tout combien de tournevis, s'il vous plait?!

Le *maïor* contemplait, pensif, le *kompakt* rayonnant dans sa blancheur de neige. Il était évident qu'il se rendait compte que c'était là l'unique chose qu'il n'avait pas inspecté. Toujours est-il qu'il ne s'y mettait pas, soit par flemme, soit par incompetence.

En désespoir de cause, je me décidai à le provoquer:

— C'est bien tout, n'est-ce pas?

Il mordit à l'hameçon.

— Et comment faire pour démonter ce machin? demanda-t-il.

Je jouai la perplexité.

Le *maïor* d'insister et moi de «me dégonfler».

— Puisque vous y tenez, dis-je. Il y a une petite vis dans la poignée, si on l'enlève, ça se démonte tout seul.

— Vas-y, dévisse.

— Merci, Konstantin Serghéievitch, merci aussi, Chakim Abramovitch¹. Vous deux, vous m'avez appris à «justifier les passages».

Tout en conversant avec le *maïor* et en le regardant droit dans les yeux, j'allai ouvrir le bonheur-du-jour et, uniquement grâce à la mémoire et guidé par le flair, je trouvai à l'aveuglette la petite boîte. Je la serrai dans mon poing. Avec cette même main et aussi à tâtons, je pris le tournevis.

De retour aux W.C., j'enlevai la petite vis.

Le *maïor* se pencha sur la cuvette.

J'en profitai pour glisser la petite boîte au fond de la poche de mon costume de sport déjà fouillé.

Le spectacle touchait à sa fin. Bientôt il serait temps d'aller saluer le public, pensai-je. Mais je me trompais et, comme je le comprendrais plus tard, en ce qui concernait les acclamations du public, il n'en était pas encore question.

* * *

Finalement, vint le moment d'attaquer la «bonne bouche». Le *maïor* et ses deux aides se mirent à fouiller le bonheur-du-jour.

De ses entrailles, apparurent à la lumière du jour de petites boîtes, de petits paquets, de petits pots et flacons. Là, je dus me transformer en un guide donnant des explications sur ce que c'était, à quoi ça servait, pourquoi il en était ainsi; je montrais mes instruments, faisait valoir les qualités d'une ancienne petite scie dont on se sert en travaillant l'or qui provenait des ateliers de Fabergé. Mais lorsque le *maïor* s'avisa d'aller inspecter les compartiments supérieurs réservés aux acides:

— Il ne faut pas lui dis-je, ça pourra vous occasionner un trou dans le pantalon.

Pour une fois, le *maïor* obtempéra.

Il était évident que ma conviction intérieure — le fait que le bonheur-du-jour ne contenait plus rien de criminel — s'était transmises à mes «visiteurs». Apparemment, ils étaient convaincus que la perquisition avait échoué, et ils achevaient simplement d'accomplir certaines formalités.

Bientôt, la tablette du bonheur du jour fut entièrement recouverte de différents objets, ce qui décida le *maïor* à les faire transporter dans la chambre et à les y disposer sur la table; là, j'aurais à nommer chaque objet inspecté et, éventuellement, confisqué, et lui le noterait sur le registre. Nous nous

¹ Prénom et prénom patronyme de Stanislavski et ceux de Grinchpoun, professeur de mise-en-scène à l'Ecole théâtrale où Ananov avait fait ses études. (*Note du traducteur.*)

installâmes paisiblement devant la table et je lui passai l'un après l'autre différents objets de l'industrie bijoutière et les désigner par leurs noms. Le *maïor* inscrivait.

Tout à coup, je vis luire au fond d'une des petites boîtes où je gardais la limaille d'or destinée à être refondue, deux minuscules pièces d'orfèvrerie complètes. Je les avais fabriquées justement pour ce même type qui m'avait dénoncé et elles étaient susceptibles de prouver mes relations avec cette ordure. Or, c'était exactement ce qui n'était pas désirable. A côté de ces petites pièces, il y avait dans la même boîte un lingot d'or pesant vingt-cinq grammes environ. C'eût été dommage que de les perdre.

Je demandai à ma femme de réchauffer la soupe.

Ce qui l'étonna.

— Attends un peu, dit-elle, tu mangeras après.

— Après ce sera trop tard. Aujourd'hui, on ne nous donnera pas à manger: en prison, nos noms ne figurent pas encore sur les listes.

— Comment, s'étonna-t-elle encore, on nous arrête?

— Tu parles!

— Il est agréable d'avoir affaire avec une personne intelligente, acquiesça le *maïor*.

Ma femme apporta une assiette de borchtch¹ et une tranche de pain. Je mis le pain près de la petite boîte où se trouvaient les deux petites pièces et lingot.

Je mangeais mon borchtch tout en continuant de nommer les objets inventoriés.

Je prenais la tranche de pain, en croquais un morceau, la remettais près de la boîte.

Je prenais la tranche, croquais, remettais...

A force d'être répété, le mouvement de la main n'attirait plus l'attention: le mouvement de la main était «justifié». De sorte que, lorsque, au lieu de pain, je sortis de la boîte les deux petites pièces et les mis dans la bouche, personne ne s'en aperçut.

De la bouche, les pièces d'or passèrent sur cuiller et de la cuiller dans l'assiette, où elles disparurent dans l'épaisseur du borchtch. D'audacieux devenu effronté, je «mangeai» de la même manière le petit lingot. A son tour, il se trouva bientôt dans l'assiette.

Mon grand-père avait appris à mon père à ne rien laisser sur l'assiette: tout devait être mangé jusqu'à la dernière miette.

Papa m'avait appris la même chose.

¹ Potage épais à base de légumes: betterave, carotte, chou etc. (*Note du traducteur.*)

Ma femme savait bien toutes mes habitudes.

Et voilà que, pour la première fois de la vie, je ne finissais pas mon assiette.

Je repoussais mon assiette avec le «borchtch d'or» et dis d'un ton coupant:

— te-moi ça.

Mon intelligente épouse garda le borchtch. Elle emporta l'assiette dans la cuisine, la déposa sur la table et la recouvrit d'un couvercle.

Quand, au bout de deux jours, je revins à la maison, le borchtch, s'entend, était rance.

Quant à l'or, on le sait, il ne rancit jamais, même dans un borchtch.

Chapitre 3

Les notes prises en avion

Dans l'obscurité d'un grenier, un garçon d'une dizaine d'années environ est assis sur l'appui d'une fenêtre. Il mange un petit gâteau. Un cornet croustillant rempli de crème, à deux roubles vingt copecks la pièce. Il en éprouve un très grand plaisir. Et il en éprouve une très grande honte.

A la maison, ses parents, la bonne Faïna Vassilievna l'attendent.

Le garçon avait grandi dans une atmosphère d'amour, de bonté et de camaraderie. Dès son bas âge, on l'avait habitué à tout partager en parts égales, — ah, la sacrée habitude soviétique de tout partager obligatoirement!

Il avait eu ces deux roubles vingt copecks d'une façon que le narrateur ne saurait expliquer maintenant. L'histoire ne nous parle pas de la provenance de cette somme astronomique.

Mais une fois qu'il l'eut entre les mains, il alla aussitôt dans un grand magasin illuminé, acheta sa friandise préférée et courut à la maison pour l'y partager en parts égales comme il se doit. Mais il n'y parvint pas. Il ne sut pas résister à la tentation, c'est que le gâteau était très petit, il sentait si bon, et le garçon en aurait eu un trop petit morceau après le partage.

Le voilà donc assis dans un grenier obscur et il mange le petit gâteau tout seul. Il en éprouve un très grand plaisir, et il en éprouve une très grande honte. Certes, dans l'avenir, il aura parfois commis des actes dont, en effet, il aura à rougir jusqu'aux oreilles; mais cet appui de fenêtre du grenier et le cornet à la crème coûtant deux roubles vingt copecks le poursuivront toute sa vie.

Dans un journal français, on pouvait lire au sujet de moi ce qui suit: «son père était mathématicien, et sa mère d'origine noble». C'est tout à fait comme dans cette vieille anecdote: «Le fils aîné était intelligent, et le fils cadet footballeur». Pour être exact, il faut dire que mon père, lui aussi, était «d'origine noble». Et, effectivement, lui était professeur de mathématiques, tout comme maman était d'origine noble. En plus de cela, c'était une scientifique, paléobotaniste: elle étudiait l'histoire de l'évolution de la Terre et, notamment, le pollen et les spores, ces plus anciens représentants du règne végétal.

Papa était probe comme une banque suisse. Une fois sa parole donnée, il en était l'esclave. Homme d'une grande culture, intelligent, il était en même temps naïf comme un enfant. Il faisait confiance à tous ceux qui venaient lui

emprunter de l'argent. Et si l'on ne s'acquittait pas envers lui, il s'en étonnait ingénument. Mais lorsqu'on venait lui en emprunter de nouveau, jamais il ne refusait.

Mon père n'a jamais été pionnier, quoique cet organisme du parti réservé aux enfants existât déjà; il n'a jamais été *komsomol* (je ne sais pourquoi); il n'a jamais été membre du parti (je sais pourquoi). C'était un homme honnête tout court. Et il a fait la guerre en homme honnête. Pour sa Patrie, pour maman, pour moi. Et il n'a jamais dit qu'il avait fait la guerre pour Staline et pour la «victoire du communisme».

La mère de ma mère est morte en 1938 dans un camp. Tout son crime n'était que de savoir quatre langues étrangères, de savoir jouer du piano et chanter et d'avoir dit au directeur de l'école de campagne où elle était institutrice, qu'il était un sot. Et quant au directeur, il n'était pas qu'un sot, mais aussi un communiste. Or, il a écrit à qui de droit.

Mon arrière-grand-père paternel (Ananov, lui aussi) a eu ses titres de noblesse en 1902. Il était un très grand gynécologue, un homme de vaste culture et de fortune considérable. Mais toute sa richesse a pris fin avec la venue du pouvoir soviétique. Le nouveau régime avait besoin d'or, et pour ce qui était de l'or, il était plus simple d'exproprier les braves gens que d'aller en extraire dans les mines. Et, comme de raison, ils expropriaient. Ainsi, ils sont venus chez l'aïeul. Il a dit: — Y en a pas. Eux: — Que si. Or, ils savaient toujours très bien où et quoi aller chercher. C'est justement alors que ma famille a fait pour la première fois la connaissance du K. G. B. ou, plus exactement, avec la Tchéka¹. Désormais, la Tchéka est entrée dans l'histoire de notre famille: une tradition!

Ils l'ont emmené. On l'a gardé trois jour dans un sous-sol, sans le nourrir et sans lui permettre d'aller aux W. C. Le quatrième jour, il a donné son or. Après quoi, ils lui ont fait faire le tour de la prison, en le montrant comme exemple aux autres détenus qui, eux, ne voulaient pas se départir de leur or, et l'on disait: — Voyez cet homme, c'est l'honnête médecin Ananov. Il a bénévolement rendu pour le bien de la révolution mondiale l'or qui avait été volé aux travailleurs. Le cinquième jour on l'a laissé partir. Pour qu'il commette de nouveaux vols.

Mon grand-père maternel était maréchal de la noblesse à Kniaghinie, une petite ville de province. J'ignore presque tout de lui, il est mort il y a longtemps. Je sais d'après des photographies qu'il était beau; j'ai aussi entendu

¹ K. G. B. (Komitet gossoudarstvennoï bézopasnosti), *Comité de la sécurité de l'Etat*. Les services de la Sûreté soviétique ont, au cours de leur histoire, changé d'appellation plus d'une fois: la Tchéka (Tchérezvytchaïnaïa Kommissia), *Commission extraordinaire*, en était la toute première. (Note du traducteur.)

dire qu'il était un joueur passionné et que, jouant à la roulette à Monte-Carlo, il avait perdu sa propriété ancestrale et puis se serait racquitter pour avoir mis en gage une bague à chaton garnie de diamants.

Cette bague, de même qu'un cachet aux armes nobiliaires, s'est miraculeusement conservée jusqu'à présent. Je porte toujours cette bague quand je vais à Monte-Carlo. Pour ce qui est de la propriété, j'ignore où elle est; maintenant. Dommage. D'ailleurs, sait-on jamais? c'est, peut-être, mieux ainsi, je pourrais la perdre au jeu.

J'avais une mère très belle, très avenante et très bonne. C'est elle qui donnait le ton dans la famille. Papa l'adorait, lui obéissait au doigt et à l'œil et lui donnait tout son argent.

J'avais aussi un frère, Nikita. J'avais neuf ans. C'était en été et on m'a envoyé dans un camp de pionniers. Pour un mois. Je me rappelle que j'avais faim tout le temps. J'étais à l'âge de la croissance. Et voilà qu'au bout de deux semaines, papa revient en voiture, une *Pobéda*, pour me ramener à la maison. Comme je lui faisais pitié, il a commencé par me donner à manger. Revenu à la maison, qu'est-ce que j'y trouve? un frère à moi, Nikita.

D'ailleurs je l'ai toujours. Mais c'est tout comme si je ne l'avais pas. Tout arrive. Que Dieu le garde.

Papa et maman ne sont plus depuis bien longtemps. Mais j'ai ma femme Larissa, amie fidèle et dévouée, une beauté, intelligente et très bonne mère de famille. C'est que nous avons une fille Anna, Anetchka. Moi je l'appelle tantôt Cochonnet, tantôt Lapin. Selon les circonstances.

Elle, elle soutient qu'elle est un «petit hérisson». Elle aura bientôt cinq ans.

Un livre, ça prend du temps à s'écrire. Voilà que, entre-temps, il nous est venu encore une fille, Anastassia.

(Saint-Pétersbourg, — Paris)

Le tramway

...Ce jour-là, maman m'avait envoyé chercher du lait.

Ayant mis le bidon dans un sac de toile cirée noire à fermeture éclair, j'allai à la crèmerie qui se trouvait non loin de chez nous de l'autre côté de la Litéiny¹ dans un sous-sol: trois marches usées à descendre.

Tandis que je faisais la queue, un chat prit ses quartiers auprès de moi. Avec confiance, il s'était approché de moi, comme d'une vieille connaissance,

¹ Une grande rue au centre de Saint-Pétersbourg perpendiculaire par rapport à la Nevsky. (*Note du traducteur.*)

s'était frotté contre ma cheville serrée dans un bas de fil d'Ecosse brun, et s'était patiemment mis à attendre que la vendeuse me versât le lait dans le bidon.

Ayant payé le lait, je mis le bidon dans le sac, le chat, d'un saut, s'y plaça lui aussi. C'est ainsi que je sortis dans la Litéiny, le chat et le bidon avec le lait dans le sac.

...Du coin de la rue Tchaïkovski¹ s'avavançait lentement un tramway dans la direction de la Nevsky...

Au bout de quelques minutes, on entendra dans le silence matinal d'une exiguë cour leningradoise la retentissante voix de la concierge Maroussia²:

— Le garçon du numéro 10 s'est fait écraser par un tramway!...

De nos jours, peu nombreux sont ceux qui se souviennent encore de ces tramways qui n'avaient pas de portillons automatiques et qui étaient munis de longues rambardes de cuivre grâce auxquelles on pouvait, en s'y accrochant, de sauter sur le marche-pied même pendant la marche.

J'eus l'idée de prendre le tram pour aller jusqu'à mon magasin favori où l'on vendait des articles de pêche, magasin qui se trouvait au bout de la Litéiny tout près de la Nevsky. Je pouvais y rester des heures entières à regarder hameçons, bouchons de ligne, bobines de soie.

Serrant de la main droite le sac avec le chat et le bidon, je me précipitai à travers la chaussée pour rattraper le tramway qui prenait de la vitesse et je sautai sur la plate-forme avant de la baladeuse.

...Le garçon du numéro 10 s'est fait écraser par un tramway...

Papa s'apprêtait pour aller faire son cours à l'Institut d'Optique, maman préparait le déjeuner à la cuisine.

Je sautai, quoique la vitesse fût déjà considérable et qu'il ne le fallait pas. Mais je sautai. Le pied gauche, serré dans un bas de fil d'Ecosse brun dérapa sur le marche-pied. La main gauche glissa le long de la rambarde de cuivre.

Cette fois encore Dieu m'a sauvé.

Je me souviens d'être couché sur le dos dans une flaque de sang et de lait et, je ne sais pas pourquoi, de ne ressentir aucune douleur; maman et mon père, alertés par les cris de la concierge, étaient accourus et cherchaient à glisser sous moi une couverture.

J'étais couché et pensais que la culotte courte que je détestais cordialement était irréparablement mise en lambeaux et que, à coup sûr, maman la jetterait; ce qui voulait dire que, dorénavant, j'irais à l'école en pantalon long comme les adultes, ce qui rehausserait vachement mon statut auprès des copains; je

¹ Rue transversale par rapport à la Litéiny. (*Note du traducteur.*)

² Diminutif populaire de Marie. (*Note du traducteur.*)

me demandais aussi de quoi j'avais l'air, — c'est que dans la foule qui s'attroupait autour du tramway, il y avait pas mal de jeunes filles et de femmes.

C'était au mois de novembre, très froid cette année, et j'avais onze ans.

Finalement, on me tira de dessous le tramway. On «défit» ma jambe qui, jusqu'au genou, s'était littéralement enroulée autour de l'axe et était bloquée par le frein, on me mit sur le brancard et me porta vers l'ambulance.

La foule s'écarta, et je vis le tramway, les rails, du lait renversé et, à côté, le sac et le bidon.

Je me souvins du minet.

— ...le sac, le sac, prenez-le...

Et là, je vis le chat.

Son poil noir était hérissé, il faisait le gros dos et lapait avidement le lait dans le sillon du rail sur lequel le sang se répandait en beaux ramages croisés.

La foule se dispersait.

II. Les tricheurs

Les années 1950 venaient de commencer.

A l'époque, les bicyclettes d'enfant, d'ailleurs tout comme les bicyclettes d'adulte, étaient considérées comme des objets de grand luxe. Ce qu'on avait le plus souvent, et encore seuls de rares heureux, c'étaient des trottinettes à deux roues qui permettaient, ayant pris son élan, de rouler longtemps, un pied sur la planchette et poussant de l'autre de temps en temps; et lorsqu'on avait pris de la vitesse, on pouvait mettre les deux pieds sur la planchette et rouler ainsi en regardant avec mépris les fillettes qui s'écartaient sur votre passage.

Un jour, nous allâmes voir des parents. Tout à coup, mon cousin Volodia me fit cadeau d'une trottinette. Parce que lui-même, il était devenu trop grand. Volodia était mon aîné de cinq ans.

Lorsque beaucoup, beaucoup d'années plus tard, je me suis acheté ma première *Moskvitch*¹, je n'étais pas plus heureux que quand j'avais reçu cette vieille trottinette. D'un air solennel, les mains sur le guidon, je la menai par tout notre arrondissement Dzerjinski jusqu'à notre maison dans la Litéiny².

A la maison, nous la nettoyâmes, papa en graissa les roues avec un lubrifiant.

Je ne fermai pas l'œil de la nuit, attendant le moment où, le lendemain, Faïna, notre bonne, me mènerait au jardin de Tauride³

Là, pas loin de l'entrée, il y avait un merveilleux petit tertre tout en pentes douces, surmonté d'une rotonde où l'on vendait des glaces. C'est du haut de ce tertre que descendaient les heureux possesseurs de trottinettes, en roulant ensuite par une longue allée qui contournait l'étang pour disparaître finalement derrière des buissons touffus, dont j'ignore le nom, couverts de petites fleurs blanches.

Me voilà donc au haut du tertre avec ma trottinette. Sûrement, je n'avais pas le courage de descendre la première fois et, subséquemment, tardais un peu. La bonne, entre-temps, s'était absentée, — il paraît que, à l'époque, elle avait, comme toute bonne qui se respecte, un soldat de sa connaissance.

¹ Nom d'une marque de voiture soviétique. (*Note du traducteur.*)

² Arrondissement et grande rue au centre de Saint-Petersbourg. (*Note du traducteur.*)

³ Grand parc à Saint-Petersbourg, nommé ainsi en l'honneur de Potemkine qui portait le titre de Prince de Tauride, ancienne appellation de la Crimée. (*Note du traducteur.*)

— Eh, copain, prête-moi un peu ta trottinette, et moi, je te laisserai jouer avec ma petite machine.

Devant moi se tenait un gamin de mon âge en casquette «london-nienne», comme on les appelait alors, la visière tournée en arrière, et chaussé de bottines marron à lacets noirs.

Sans mot dire, je pris la petite machine, le gamin, lui, mit son pied gauche sur la trottinette, poussa de l'autre pied en bottine marron à lacet noir, et roula hardiment du haut du tertre jusqu'à ce qu'il disparût au bout de l'allée contrournant l'étang bordé de buissons...

Je restai là et attendis.

Finalement vint Faïna, manifestement contente, et se prit aussitôt à moi:

— Où est la trottinette?

— Je l'ai prêtée à un garçon.

— Mais il ne la rendra donc pas!

— Si. Il m'a faissé en gage sa petite machine.

Faïna arracha de mes mains le vieux jouet rouillé et le jeta avec colère dans les buissons.

Sûrement, le garçon devait être déjà bien loin, avoir pris son élan et, maintenant, les deux pieds sur la planchette, roulait regardant d'un air fier les fillettes qui s'écartaient en courant pour lui laisser le passage.

C'est ainsi qu'a eu lieu mon premier contact avec la Fraude. Et, je le comprends maintenant, c'est moi qui en cette circonstance ai été le «lokh»¹.

Eh bien, après tout, c'était bien fait pour toi, allez!

Et pourtant, pourtant... Il faut croire aux gens. Tout naïf que cela soit, il le faut...

Sur notre chemin à l'aéroport, on tira sur nous.

Il se trouve que lorsque vous roulez en voiture, vous n'entendez presque pas les coups de feu à cause du bruit que font le moteur et les roues. Et si une balle perce quelque part la carrosserie, le son en est comme si on enfonce un clou dans une boîte de conserve.

Au total, on nous fit trois trous à l'un des garde-boue arrière puis, nous ayant dépassés, on disparut. Soit qu'on eût eu l'intention de faire peur à mes partenaires de Sibérie, soit qu'on nous eût pris pour d'autres.

J'avais apporté en Sibérie une collection d'articles de joaillerie dans l'espoir d'y former un marché régional plus grand que tous les marchés d'Europe réunis; mais, sûrement, il y avait en quelque chose dont mes partenaires n'avaient pas tenu compte. Or, j'avais dû passer deux jours dans un hôtel très froid, «hôtel de luxe» local; on n'y avait mis à ma disposition ni robe de

¹ *Victime, dupe*, dans le langage des voleurs, de trafiquants et des tricheurs. (*Note du traducteur.*)

chambre ni pantoufles, — comme c'est le cas, disons, à *l'Hôtel de Paris*; on n'y avait même pas entendu dire ce que c'est que le *room-service*; l'eau chaude y était à peine tiède et l'eau froide froide. Le troisième jour, je m'étais dit que j'en avais assez de ces millions sibériens problématiques, j'avais tiré de dessous le lit mon attaché-case avec la précieuse collection et prié qu'on me conduisît à l'Aéroport.

Mais les «clous» que nous avions eus n'étaient pas notre unique ennui: pour comble de malheur, il se trouva qu'on ne m'avait pas réservé mon billet et que ce jour-là il n'y avait pas d'avion direct pour Saint-Pétersbourg. Or, j'eus à aller via Moscou, faire escale à l'aéroport de Domodédovo pour gagner ensuite celui de Chérémétiévo¹.

J'avais fait mon dernier voyage de ce genre, «avec correspondance», trente ans auparavant allant de Léninegrad à Léninebad, pour y faire mon stage d'acteur au théâtre du Drame Russe de la République Tadjike.

Les passagers qui venaient d'arriver furent aussitôt attaqués — il en est toujours ainsi à Domodédovo — par la brave confrérie des chauffeurs de taxi.

— Monsieur, puis-je vous être utile, s'il vous plaît? entendis-je cette phrase stéréotypée prononcée d'un ton patelin.

Devant moi se tenait un jeune homme souriant, modestement habillé, et qui inspirait aussitôt la confiance. Et là, je commis ma première bévue de ce jour. Pas tout de suite, d'ailleurs. D'abord, je hochai impassiblement la tête en signe de refus, exprimant par ce geste que, quant à moi, tout était O. K. et que, rien qu'à me voir, il fallait comprendre que je n'avais besoin d'aucun service, mon chauffeur m'attendant déjà avec la voiture, sa casquette à la main, prêt à m'arracher mon attaché-case et à ouvrir obligeamment la portière.

Je savais que, si, par nécessité, il vous faut prendre un taxi, c'est à vous d'engager le chauffeur et non pas le contraire.

Mais le jeune homme était si poli, et puis il avait l'air d'être affligé. D'une voix désolée il dit:

— Et moi qui ai voulu acheter un cadeau à ma femme...

— Et mon cœur se fonda. Je pensais même qu'en plus de le payer, je ferais au garçon un cadeau: je lui donnerais un petit œuf de Pâques couvert d'un émail translucide et léger comme un zéphyr, jamais il ne trouverait de meilleur cadeau, c'était exact!

— Quelle voiture avez-vous?

— Une *Lada*² modèle 6.

¹ Noms de deux plus grands aéroports de Moscou situés respectivement à environ 40 km au Nord et à 20 km au Sud de Moscou et reliés par la Chaussée Ciculaire. (*Note du traducteur.*)

² Nom d'une marque de voiture soviétique. (*Note du traducteur.*)

— Ah... Eh bien, allons-y. Ça coûtera combien pour aller à Chéré-métiévo?

— Cinquant mille.

A vrai dire, je savais mal où en étaient les prix russes. Quant à Paris, là, je savais exactement: de l'aéroport Charles de Gaulle jusqu'au centre-ville, deux cent cinquante francs.

Je consentis et, par là même, commis une deuxième bévue: je n'avais pas demandé combien de voyageurs il y aurait dans la voiture. C'est que je m'étais habitué à ce qu'il n'y en avait pas.

Près de la *Lada* se tenait un terne individu vêtu d'un imperméable et ne se distinguant des autres que par sa mallette, dont il venait de sortir un sandwich au hareng et à l'œuf dur, et qu'il se mit aussitôt à manger pour ne pas perdre de temps. Je compris que c'était mon futur compagnon de voyage, mais tout en lui — l'imper, accessoire classique d'un petit fonctionnaire en mission, sa mallette qui en avait vu de toutes les couleurs et surtout son sandwich tellement «famille» — tout avait apaisé mes soupçons du premier coup.

Le type se trouva communicatif et gagna ma sympathie sans que je m'en sois aperçu. Il dit venir de Sotchi¹, me demanda si j'y avais été. Si j'avais été à Sotchi! Mais c'est justement là d'abord à *Jemtchoujina* et puis à *Dagomys*² que j'avais vécu les meilleures années de ma vie. On avait été jeune alors...

Et je soutins la conversation. Or, lorsque apparut un nouveau compagnon de voyage — un typique Sibérien en mission, lui aussi — je ne pus, croyant que c'eût été gênant, renoncer à prendre cette voiture et à aller en chercher une autre.

Ah, combien ont raison ceux qui disent qu'il n'y a de gênant que de coucher sur la plafond: le couverture glisse et tombe à terre!

Et c'est par suite de ce scrupule déplacé d'être incorrect, propre à l'intelligentsia, que je me suis fourré dans la pétrin. Vint le moment de nous mettre en voiture. Le dernier venu se mit à côté du chauffeur, moi, par habitude, j'allais déjà prendre ma place sur la banquette arrière, mais me ravisai — car on ne sait jamais — et dis à l'homme au sandwich de monter le premier. Mais celui-ci prétextant qu'il n'irait que jusqu' à la première station de métro et, partant, descendrait de voiture avant moi, je n'eux pas le choix et dus me mettre sur la banquette arrière le premier.

J'eus à ma gauche une portière bloquée, le bouton en était enlevé, et à ma droite mon compagnon de voyage. Toute voie de retraite était fermée.

¹ Grand ville balnéaire sur la mer Noire. (*Note du traducteur.*)

² Noms de deux hôtels de luxe à Sotchi même et dans ses environs. (*Note du traducteur.*)

A peine le voiture eut-elle démarré, qu'un quidam s'en approcha en courant.

— Sérioga¹, dit-il, il y a là un quelqu'un qui prie de le déposer à la première station de métro, il donne vingt *baks*². Bizarre, j'avais comme impression d'avoir entendu dire par le chauffeur que c'était par pur hasard qu'il s'était trouvé à Domodédovo.

Et je vis aussitôt surgir un robuste personnage au sourire de maître des hautes œuvres.

Je ne sais pas pourquoi, mais il ne m'était seulement pas venu l'idée qu'entre Domodédovo et Chérévéniévo il n'y avait ni ne pouvait y avoir de station de métro. Toutefois je dis fermement:

— Ecoute, mon gars, on ne saurait gagner tout l'argent du monde. Ou bien tu pars, ou bien je descends. Nous deux, nous tenons déjà à peine sur ce siège arrière.

— Mais pensez donc: vingt *baks*, geignit le chauffeur. *Moujiki*³, bougez un peu, hein?

— Ou bien tu pars, ou bien je descends, répétais-je.

Et là-dessus, nous partîmes.

Bloqué au fond de la voiture, je tenais sur mes genoux mon attaché-case de cuir noir parisien, plein de bijoux. Sur un doigt de la main gauche, j'avais comme toujours la bague à chaton de mon grand-père dont le gros diamant jetait des éclats, — selon une légende de famille, cette bague avait sauvé le grand-père d'une ruine compeète, un jour dans un tripot de Monte-Carlo, — au poignet de même main, de dessous la manchette, se faisait voir de temps en temps une montre d'or garnie de diamants de la firme «Ananov», — cela uniquement histoire de la réclame.

Les deux types qui s'étaient dits «être en mission», celui de Sotchi et l'autre qui, comme on l'avait appris par la suite, de Tchéliabinsk, causaient avec animation.

Je ne savais pas exactement pourquoi, mais j'éprouvais au fond de mon âme une inquiétude. Tout autour était sombre et sale, et nous roulions sur une chaussée qui, elle aussi, était sombre et sale.

Tout à coup, mon oreille perçut que la conversation avait touché le business de jeu. Le type de Sotchi préconisait un nouveau casino se trouvant à bord d'un bateau ancré en face de *Jemtchoujina*⁴.

¹ Diminutif populaire de Serge. (*Note du traducteur.*)

² Néologisme argotique, synonyme de *dollar*, provenant vraisemblablement de *busck* américain. (*Note du traducteur.*)

³ *Moujiki*, pl. de *Moujik*, n. m. = homme, paysan. De nos jours on emploie le mot dans un langage populaire lorsqu'on s'interpelle familièrement entre hommes. (*Note du traducteur.*)

⁴ Equivalent russe de *perle*. Voir la note à la page 31. (*Note du traducteur.*)

A quoi peut-on y jouer, pas à la roulette en tout cas: à bord d'un bateau ce n'est pas possible à cause du balancement? pensai-je. Je le pensai et je le demandai.

— Pas à la roulette, bien sûr. Aux cartes.

— Au «Black Jack»?

— Non, il y a un autre jeu, très simple, jeu à deux cartes, dix-sept personnes peuvent y participer à la fois.

A ce moment, celui qui était à côté du chauffeur parut s'intéresser à ce jeu à deux cartes.

— Apprends, dit-il. Quand nous sommes à la campagne, toute la famille, nous jouons souvent aux cartes. Justement, chez nous il y a toujours beaucoup de monde.

— Ça n'a pas de sens d'apprendre sans cartes, c'est impossible... dit celui de Sotchi, comme s'il cherchait à prendre la tangente.

Aussitôt que la conversation fut tombée sur les jeux de cartes, je dressai l'oreille, mais pris garde de ne pas le faire voir. C'est que, dès ma prime jeunesse, j'avais très bien su comment finissent les parties de cartes pratiquées dans un wagon, à bord d'un bateau lors d'une croisière, dans un parc ou sur la plage de la Pétropavlovka¹. Au début, pas de gros jeu, la mise ne dépassant pas un rouble; puis, subrepticement, on substitue au jeu de cartes une *smenka*²; le *lokn*³; comme par hasard, a d'excellentes cartes et, se laissant leurrer, joue son va-tout, ayant misé en plus de l'argent tout ce qu'il a sur lui comme choses de valeur, et c'est justement à ce moment qu'il perd tout.

Mais tout cela avait été il y a longtemps, dans notre tendre jeunesse, et je ne pouvais pas croire qu'une pareille situation primitive eût pu se répéter maintenant à la fin du XX-ème siècle, et que moi, un joaillier connu de la moitié du monde entier, j'y participe!

— Je n'apprendrai à jouer à aucun jeu, sans cartes, dit le type de Sotchi d'un ton qu'il voulait offensé.

— T'en fais pas, il y en a, il y en a des cartes, dit celui qui était devant, le Sibérien, et il tira un jeu de cartes de sa poche. Sans les cartes, je ne pars jamais en mission. Cartes, jeu de dames...

— Tu ferais mieux, idiot, de t'occuper de tes affaires, pensai-je, lorsqu'il passait un jeu à mon voisin. Ce dernier se mit à compter les cartes pour voir si le jeu était complet et, en même temps, il en retirait les as.

¹ Appellation familière de la plage se trouvant sur la Néva tout au coeur de Saint-Pétersbourg, en contre-bas de la forteresse Pierre et Paul. (Note du traducteur.)

² Ici, jeu de cartes truqué. (Note du traducteur.)

³ Voir la note à la page 29. (Note du traducteur.)

— Mais il y a deux as qui manquent, dit-il avec une étrange intonation d'indignation dissimulée.

— Pas possible. Merde, c'est exact, et il sortit les deux as manquants de l'autre poche de son veston.

Je ressentis un poignant malaise et me souvins de nouveau de ma jeunesse. Alors, jouant sur une plage, j'ai perdu ma montre, un *Pobéda*¹ inoxydable que j'avais achetée avec l'argent gagné l'été pour avoir travaillé dans un kolkhose.

L'homme de Sotchi se mit à expliquer les règles du jeu, je tendis l'oreille pour mieux entendre.

— On donne deux cartes à chaque joueur. Un as vaut onze points, un dix dix points, une dame trois; toutes les autres cartes selon leur valeur. Quand tout le jeu est distribué, il reste deux cartes au talon. Qui veut l'avoir doit doubler l'enjeu, mais, par contre, au total de points contenus dans le talon, on en ajoute un supplémentaire.

Et pour faire voir, l'homme de Sotchi se mit à donner les cartes en les mettant sur mon attaché-case. Puis, il expliqua de façon concrète comment il fallait faire pour se «défausser» de cartes inutiles, nomma les termes dont on se sert en «achetant» le talon.

— Voilà, maintenant je donnerai les cartes pour de bon, comme dans un casino, dit-il solennellement. Il battit les cartes, ayant soin que le haut du jeu restât intact et fit la donne sans même avoir proposé de couper.

— Pour ce jeu d'essai, il y a dix mille à la banque, dit-il en mettant un billet sur mon attaché-case.

Pendant ma longue vie, j'ai beaucoup vu, beaucoup appris. Etudiant, j'ai fait du sport automobile, j'ai magistralement joué au billard; assistant aux cours de mathématique supérieure que nous faisait un grand savant, le professeur Chirokov, — ses cours avaient lieu à la Faculté d'Histoire de l'Université de Léninegrad —, assis au dernier rang de l'énorme amphithéâtre, je jouais passionnément à la *preferans*². Faites excuse, monsieur le Professeur.

Une fois, je suis tombé sur deux potes tricheurs. Possédant une très haute technique de jeu, je n'ai rien pu contre eux: presque chaque fois que c'était à eux de donner, ils avaient une chance incroyable, la guigne paraissait s'acharner contre moi et tout mon intellect se trouvait impuissant contre elle...

Avec l'argent qu'ils avaient gagné, mon argent, ils m'ont proposé de boire un coup. Finalement, on s'est lié d'amitié. Plus tard, l'un deux, Youra Rojkovsky, un garçon tout à fait bien, m'a appris quelques rudiments de l'art de tricher. J'ai fait preuve d'une grande capacité et j'ai eu l'ambition de

¹ *Pobéda*, équivalent russe de *victoire*. Nom d'une firme de montres. (Note du traducteur.)

² Mot d'origine française désignant un jeu de cartes très populaire. (Note du traducteur.)

devenir un grand tricheur. Je ne suis pas devenu un grand tricheur, mais, incontestablement, un tricheur remarquable. Jouant toujours honnêtement avec des partenaires honnêtes, j'éprouvais un grand plaisir à «les avoir eus», quand il s'agissait de tricheurs débutants qui jouaient de concert.

J'ai atteint une telle maîtrise, que, jouant avec des tricheurs, ce n'est pas à moi, mais bien à eux que je donnais les hautes cartes, tout en veillant à ce que le groupement ne leur fût favorable; je savais faire de sorte que les partenaires aient la «déviaternaïa»¹ et moi la «renonce» à leur couleur; ou bien, en leur donnant huit cartes de la même couleur, je me réservais le singleton; en neuf secondes, sans retourner les cartes et tout en causant avec le «client», je pouvais «peigner» vingt-deux cartes sur les trente-six du jeu; je laissais le «client», couper et faisais «volte» d'une seule main etc. etc. (Quiconque ne comprendra pas ces termes peut aller en chercher l'explication à Domodédovo).

* * *

— Il y a dix mille à la banque, pour ce jeu d'essai.

Quant à descendre de voiture, pas question. Mes «compagnons de voyage» étaient trois et, certainement, des professionnels. Je cherchais fébrilement le moyen de me sauver, moi-même et mon attaché-case de cuir noir. L'homme de Sotchi l'avait déjà légèrement poussé quelques fois, comme par hasard, pour en définir le contenu.

Pas moyen non plus de refuser de jouer. Je savais par expérience que, dans de pareils cas, l'un des «partenaires» se plaindrait d'abord que l'on «manque d'estime» à son égard et provoquerait ensuite une querelle qui finirait fatalement par une bagarre et une «expropriation forcée» d'argent.

Or, je pris la résolution de rouler des professionnels. Et de l'échapper belle. Et pourtant... tout au fond de moi j'espérais qu'il s'agissait d'un jeu *cartes sur table*, sans triche, que je n'étais pas un «client», mais simplement un compagnon de voyage et partenaire.

Le maximum de points que peuvent présenter deux cartes c'est vingt-deux, soit deux as, chaque as valant onze points. Et ce maximum est pratiquement imbattable, sauf le cas où les deux autres as se trouvent dans le talon, car ils comptent alors un point de plus. C'est là la combinaison la plus forte de ce jeu primitif.

— Ainsi, supputai-je vite les éventualités possibles, si je ne suis qu'un compagnon de voyage et que le jeu est honnête, je vais avoir n'importe quelles cartes, mais si je suis un «client», j'aurai après la distribution deux as, et les deux autres seront dans le talon. Dans ce cas, un vrai *lokn* ne cherchera même

¹ Dérivé du numéral *neuf* (déviat'); ici équivalent du *gros jeu*. (Note du traducteur.)

pas à avoir le talon, ses cartes étant déjà si belles. Alors c'est un des «compagnons de voyage» qui l'aura et, par conséquent, c'est à lui qu'appartiendra la combinaison la plus forte: vingt-deux points plus encore un. Quant au *lokh* qui, avec ses deux as, croit avoir une chance rarissime, il misera tout ce qu'il a, le gain lui paraissant absolument certain. Finalement, il n'aura plus sur lui que ses chaussettes et il ne pourra pas continuer le jeu, alors que le «partenaire» qui aura eu le talon feindra bruyamment d'être ravi par la «surprise inattendue», présentera les deux as du talon, et «le train sera parti»¹... Vogue la galère!

Le mieux qui pourrait arriver au *lokh* c'est qu'on le laisse descendre de voiture sur la sale Chaussée Circulaire, qu'on lui donne un peu d'argent afin qu'il puisse gagner le métro, à condition qu'il ne le fasse pas trop vite. Au pis aller, on lui flanquera un coup sur la tête.

C'est une affaire sûre, prouver la fraude étant pratiquement impossible et, après tout, le *lokh* a joué de son gré, personne ne l'y a forcé.

Je retournai mes cartes. Deux as.

Tout était clair: me voilà «client».

Eh bien, bravo, mes potes, mes «en mission», vous avez roulé un professionnel! Mais, comme on le dit «il n'est pas encore soir»², et attendons la fin.

Je savais approximativement la quantité du *liquide*, que j'avais sur moi: quelque chose comme huit millions de roubles et aussi quelque chose en devises.

Et je mis devant moi dix mille roubles. Le jeu commença. Celui qui était à côté du chauffeur misa cent mille. Celui de Sotchi ajouta un demi-million. Moi, six cent mille et puis j'ajoutai encore.

Au bout de deux tours, ce fut à moi de tenir la banque, où il y avait déjà huit millions. Donc, pour avoir le talon et retourner les cartes, je devais miser le double de la banque. Mais on pourrait m'en empêcher.

Mon voisin se conduisait en bon acteur selon les meilleures traditions de l'école de Stanislavski. Mais celui qui était devant ne sut pas tenir le coup et se laissa trahir en demandant:

— Et au cas où l'argent manque, est-ce qu'on peut miser une chaîne d'or de cent grammes?

— Espèce d'idiot, pensai-je, d'où peux-tu avoir une chaînette d'or pesant cent grammes, puisque tu te dis être un petit employé en mission d'Ijevsk³? Et puis, à qui le proposes-tu, à Pouchkine⁴?

¹ Equivalent de *rien à espérer*. (Note du traducteur.)

² Equivalent de «tout n'est pas perdu». (Note du traducteur.)

³ Petite ville de province. (Note du traducteur.)

⁴ Tour ironique populaire employé pour marquer l'impossibilité de réaliser quelque chose. (Par ex.: — Et qui paiera les dépenses, s'il vous plaît, Pouchkine?). (Note du traducteur.)

— *Moujiki*, et des devises, en acceptez-vous? demandai-je
— Acceptons, acceptons, dirent-ils en hochant la tête et visiblement contents.

— A quel taux, celui de la B. C.¹?

— De la B. C., de la B. C.!

Je comptai, sans qu'on s'en aperçut, le double de la somme de la banque, mis l'argent sur la «table», m'en saisis du talon et le retourna. Les «en mission» qui ne s'y étaient pas attendus, hurlèrent:

— Halte-là!!!

— J'avais misé le double, dis-je calmement. Si ç'avait été un sot à ma place, il ne s'y serait jamais risqué, ses cartes étant déjà si belles.

Je feignais être «bouilloire»².

Donc, j'avais été plus malin qu'eux, et j'avais maintenant en mains deux as du talon, soit la combinaison maxima.

Furieux, les «partenaires» jetèrent leurs cartes, moi, je ramassai l'argent et le fourrai sans compter dans mes poches.

Maintenant, il ne me restait plus que de jouer des guibolles.

—Ça., grogna le partenaire du devant, ne revenant encore pas de ce qu'un *lokh* s'en fût tiré. Bon, ça va, dit-il. Advienne que pourra, donne les cartes encore une fois, qu'on puisse au moins se racquitter. Donne à nouveau, pressait-il son coéquipier de distribuer les cartes.

— Nenni, mes enfants, dis-je. Plus de cartes, pour le moment. D'abord nous analyserons toutes les conneries que vous avez faites.

— Quelles conneries, s'il vous plaît? dit le partenaire du devant qui n'y était encore pas.

Le chauffeur, lui, tenait le volant et ne disait mot.

— Votre première petite faute, *moujiki*, c'est que vous m'avez pris du premier coup pour un *lokh* sibérien, et cela pour l'unique raison que je venais d'Omsk³. Mais je ne suis pas d'Omsk, voilà! Je viens de la capitale du Nord, soit de Piter⁴, autrement dit de Saint-Pétersbourg. Et l'«école primaire» qu'on n'a pas encore faite à Omsk, nous autres & Pétersbourg, nous commençons déjà à l'oublier.

— Votre deuxième petite faute, continuais-je ne laissant pas parler les *moujiki* qui essayaient de leur mieux de paraître vexés, c'est lorsque tu as «mis en lumière» une chaîne d'or pesant cent grammes. Pense donc un peu, mon gars, toi qui te disais être en mission et venir d'Ijevsk ou

¹ Initiales de la Banque Centrale. (Note du traducteur.)

² Synonyme de *jouer le débutant*. (Note du traducteur.)

³ Ville en Sibérie Occidentale. (Note du traducteur.)

⁴ Appellation populaire familière de Saint-Pétersbourg. (Note du traducteur.)

de Tchéliabinsk¹, je ne sais plus, comment peux-tu avoir une pareille chose?

Le gars, pendaux, se taisait.

— Quant à toi, ami, bravo, dis-je en m'adressant à mon voisin. Un détail aussi savoureux que ton sandwich au hareng, ça coûte cher. Où est-ce que tu l'as appris?

— Il y a des endroits..., répondit-il évasivement. En général, pour la plupart du temps, il se taisait; vraisemblablement, il méditait s'il était déjà temps de me zigouiller, ou il valait mieux attendre encore un peu.

— Et maintenant, mes enfants, passons droit à l'essentiel: la façon dont vous manier les cartes, on devrait vous en couper les mains!

— Et qu'est-ce qu'il y a?

— Voilà ce qu'il y a. Toi, par exemple. Tu retires du jeu, deux as, sous les yeux du «client», et il les trouve ensuite chez lui. Tu ne lui proposes même pas de couper. Mais ce sont là des choses qui ne se font pas, mes petits! Tu as besoin d'avoir deux as, d'accord. Ce que tu dois faire alors, pour commencer et pour détourner l'attention du client, c'est de jouer d'abord sans argent. Ensuite, retire les as de façon imperceptible, bats les cartes le dos en haut pour que le client n'ait pas à se mettre sur ses gardes, et non pas comme tu le fais. Tu tripotes seules les trois dernières cartes du jeu, sans que le haut du jeu y participe. Et ce n'est pas au *slamchtchik*² qu'il faut proposer de couper, mais bien au client, pour qu'il ne se doute de rien. Compris? Bon. Et maintenant coupe. Machinalement, le voisin s'exécuta.

— Bon, et puis après?

— Puis après, c'est moi qui donnerai les cartes.

Je distribuai les cartes. Les «copains» les regardaient comme s'ils les avaient vues pour la première fois. Sûrement, je les aurais trop houspillés et, pour ainsi dire, lésés dans leur orgueil professionnel.

— Mais qu'avez-vous à attendre? Retournez donc vos cartes! Ils le firent et restèrent comme pétrifiés.

— Mais qu'est-ce que tu as à les regarder comme ça? Tu n'as jamais vu d'as? Il y en a encore deux dans le talon. Tu peux le voir.

Le voisin retourna le talon. Il y avait deux as.

— Oh, putain! dit-il à mi-voix à son coéquipier, et il le fait en seconde main. Et puis, s'adressant à moi: — Apprends voir!

— Les leçons, ça se paye.

— Combien?

¹ Noms de deux villes de province (Oural occidental). (Note du traducteur.)

² Coéquipier. (Note du traducteur.)

— Euh!... fis-je pensif. Oui, à propos, pour aller à Chérévétievo, ça coûte combien en réalité?

— Cent cinquante *baks*.

— D'acc. Eh bien, déposez-moi à Chérévétievo, et moi, je vous apprendrai chemin faisant. Dites, où sommes-nous maintenant?

— Sur la Circulaire¹, chef, répondit le chauffeur.

— Une heure te suffira?

— J'essayerai.

Et il continua de tourner le volant, en écoutant les histoires à dormir debout débitées par ses compagnons. Au bout d'un certain temps, je commençai à distinguer derrière les vitres des endroits que connaissais et, finalement, nous fûmes sur la chaussée de Léninegrad, et je me sentis le cœur plus léger.

Entre-temps, j'avais appris à mes nouveaux «amis» quelques procédés de triche primitifs. Ils avaient regardé en retenant le souffle. Enfin, c'était l'Aéroport qui apparut.

— Arrêtez devant la salle des Députés, ordonnai-je laconiquement.

Les «en mission» eurent un mauvais sourire.

— C'est ça, des députés. Voilà, merde, pourquoi notre vie est ce qu'elle est. Je donnai au chauffeur cent *baks*.

— Maintenant, tu vivras mieux.

Et je descendis de voiture.

— Vous pourriez ajouter un peu, pour qu'on puisse au moins se payer une bière, dit le voisin par la vitre baissée.

— Pas à toi: tu as des exercices à faire.

Faisant tout pour ne pas paraître pressé et, toutefois, sans ralentir le pas, j'allai vers la salvatrice salle des Députés. Je me sauvais et en même temps je sauvais mon attaché-case. Et, qui sait, peut-être la vie?

Une semaine après, j'allais de nouveau à Moscou. En avion, je déployai la «Sména»² que venait de m'offrir aimablement l'hôtesse de l'air, et tombai aussitôt sur un petit article de la rubrique *Faits divers*

«M. X., grand entrepreneur, perdit cent trente millions de roubles en jouant aux cartes avec ses compagnons de voyage d'occasion. Lorsqu'il voulut se racquitter, on lui frappa la tête avec la poignée d'un pistolet et on le jeta de la voiture sur la chaussée».

C'est à croire que mes «amis» ont quand-même gagné de quoi se payer une bière.

¹ Voir la note à la page 30. (Note du traducteur.)

² Quotidien de la jeunesse russe. (Note du traducteur.)

Le chemin à la gloire

Je suis né, la première fois, à Léninegrad, le 8 août 1945. On m'a baptisé à la cathédrale de la Transfiguration et j'ai eu pour marraine Faïna Vassilievna, notre bonne.

Je suis né une deuxième fois à Paris, à l'Hôtel Ritz, le 6 novembre 1991. Cette fois-ci, j'ai eu pour «marraine» Lioudmila Borissovna Narousova-Sobtchak¹ et comme «parrain» M. Patric Choël, président de la firme «Elidé Gibbs-Fabergé», et M. Jean-Michel Baylé, ministre français du Tourisme.

Le 6 novembre à l'Hôtel Ritz, a eu lieu la présentation officielle de la firme «Ananov».

Au printemps 1991, lors d'une réception à l'Ambassade de Russie à Paris, Patrie Choël, conversant avec Anatoli Aleksandrovitch Sobtchak, maire de Saint-Pétersbourg, s'intéressa à ce qu'était devenue la maison de Fabergé à Pétersbourg, rue Grande Morskaïa. Il exprima le désir de contribuer à la restitution de la gloire passée de cette célèbre firme de joaillerie et déplora en même temps le fait qu'il n'y eût plus en Russie d'artistes joailliers, que les secrets de Karl Fabergé fussent perdus à jamais et que personne ne sût produire de créations aussi magnifiques et élégantes que celle de la glorieuse firme.

Lioudmila Borissovna, l'épouse du maire, intervint dans la conversation, emportée par des sentiments patriotiques.

— Moi, j'en connais un, dit-elle modestement. Et elle ôta de son cou une chaînette à laquelle était suspendu un petit médaillon en forme d'un œuf de Pâques, couvert d'un émail translucide, léger comme un zéphyr. Sous l'émail, les guillochures chatoyantes formaient un dessin semblable à celui des œuvres de Fabergé.

Efflanqué, d'une élégance toute française, incarnant le type même d'intellectuel, M. Choël était un fin connaisseur de parfums français et d'âmes de femmes françaises, — ce n'est donc pas impunément qu'il était président des «Parfums Fabergé» — , mais il n'entendait rien à la joaillerie.

Le petit œuf de Pâques fabriqué par André Ananov, artisan inconnu qui venait de fonder à Pétersbourg le premier atelier de joaillerie privé, fut soumis à l'expertise chez Cartier, une des plus grandes firmes de joaillerie du monde.

Des experts de la maison examinèrent le petit œuf, le tournèrent et retournèrent dans tous les sens. Après quoi, il se prononcèrent en soupirant:

¹ Femme de A. A. Sobtchak maire de Saint-Pétersbourg à l'époque. (*Note du traducteur.*)

— Pas mal, cet œuf de Pâques, nous autres, nous en faisons de pareils, il y a cent ans.

Au bout de trois semaines, l'intellectuel, l'efflanqué et l'élégant Patric Choël, accompagné d'une suite et porteur du petit œuf de Pâques apparut sur «les rives de la Néva»¹. Dans sa serviette, il y avait un contrat imprimé, sentant encore l'or et l'encre d'imprimerie fraîche. Et dans le contrat, il était signifié en termes exprès que le firme «Elidé Gibbs-Fabergé», l'unique détenteur du nom de Fabergé, octroyait à André Ananov le droit de marquer du poinçon, portant le nom de Fabergé, tout objet fabriqué dans son atelier de Pétersbourg.

La proposition était formidable. Tentante et flatteuse. Elle sentait encore l'encre d'imprimerie et les billets de banque, et se trouvait dans une espèce de porte-documents de luxe en cuir rouge avec les armoiries de l'empire Russe et le nom de Fabergé imprimés.

Par les énormes fenêtres du bureau du Ministère des Affaires Etrangères de Pétersbourg, où avait lieu cette rencontre, la forteresse Pierre et Paul semblait observer la scène.

Un homme, efflanqué, d'une sobre élégance, ayant quelque chose comme quarante-six² ans, se leva de sa place. Dans un anglais impeccable — du moins il le croyait —, il remercia de l'honneur qu'on lui avait fait. De sa part, il fit présent d'un tableau aux hôtes français, représentant une maison de campagne de Karl Fabergé aux environs de Saint-Pétersbourg et entourée d'un parc à l'abandon. Il dit quelques mots de ses aïeux, où les hôtes ne comprirent que le mot «aristocrates», expliqua quelque chose au sujet de son propre nom, parla de ses disciples et de sa fille, il ne manqua pas de dire qu'il tenait en très grande estime Fabergé, mais qu'il n'en tenait pas moins à voir sur ses créations son propre nom. En fin de compte, le contrat dans le porte-documents rouge sentant l'encre d'imprimerie fraîche et les billets de banque, il ne l'accepta pas.

Quant au gentil, aimable et élégant M. Choël, il se trouva être en cette circonstance non seulement un fin connaisseur de la parfumerie française, mais aussi une personne d'une intelligence lucide. Il avait su apprécier à sa juste valeur cet homme de quarante-six ans, imbu d'amour-propre, vaniteux, effronté et, cependant, doué et tenace.

Or, début novembre, à Paris, eut lieu la signature du contrat sentant l'or et l'encre d'imprimerie fraîche. Sur le porte-documents de cuir écarlate, con-

¹ Expression que Pouchkine emploie dans les toutes premières strophes de «Eugène Onéghine», entrée dans le langage courant. (*Note du traducteur.*)

² Sic! Le chiffre n'est pas rond, mais a un sens particulier, comme on le verra par la suite. (*Note du traducteur.*)

sacrés par l'aigle à deux têtes — symbole de l'Empire Russe — figuraient deux noms: Fabergé par Ananov. Paris — Saint-Pétersbourg.

En novembre 1991, à l'Hôtel Ritz, on donnait une fête en l'honneur d'un nouveau nom qui montait à l'horizon de la joaillerie parisienne. On présentait une collection d'articles de joaillerie, unique en son genre et unissant deux noms: Fabergé par Ananov. Pour cette soirée on avait tendu au-dessus du jardin de l'hôtel une toile transparente. Les convives mangeaient le caviar avec des cuillers à soupe. André Ananov donnait une interview à la Télévision Française dans un anglais qu'il croyait être excellent. Les dames, par excellence, étaient endiamntées. La femme du joaillier était ravissante.

Le ministre du tourisme Jean-Michel Bayer et la voix enregistrée de Sobtchak avaient ouvert la soirée. Le sort entrouvrait à Ananov la porte du Tout-Paris, et par cette porte entrouverte il avait déjà glissé un doigt.

Presque deux ans se sont écoulés depuis. La miraculeuse porte menant à Paris, qui était entrouverte, s'est grande ouverte maintenant.

L'énergie créatrice ne se crée elle-même ni ne disparaît: elle change de forme, passe d'un état à un autre. Vivent les lois de conservation de la masse et de passage de la quantité à la qualité! J'ai vécu la grande moitié de ma vie et, croyez-moi, j'ai vécu honnêtement. J'ai travaillé. J'ai été ambitieux et entêté. Je n'ai fait de mal à personne. Je cherchais à faire le bien. J'aime la beauté. J'aime mon travail. J'aime Paris.

Je suis fier d'un grand homme russe, de Nikolai Alexandrovitch Romanov, soit de Nicolas II, qui a fait don à Paris d'un pont, pont Alexandre III. Un pont qui porte le nom de son père. Les arrière-petits-enfants des Russes qui étaient les contemporains de ce tsar traversent ce pont. Des Français le traversent, eux aussi. Ce grand pont porte le sceau de la largesse russe, de l'envergure de l'âme russe. Ce pont relie à jamais les deux rives de la Seine, tout comme l'histoire a jadis relié la Russie et la France. Et que Dieu veuille qu'il en soit ainsi à jamais.

C'est la firme Elidé Gibbs-Fabergé qui m'avait tracé le chemin menant à Paris. Et c'est Patric Choël qui se tenait sur le seuil. Au début, ce fut aussi la charmante et talentueuse Nancy Bianchi qui m'apporta son aide. Mes premiers essais littéraires ont été accueillis avec bienveillance par l'un des maîtres de la littérature française, Maurice Druon: « ... si le reste de ce que vous avez fait possède la même valeur, est écrit de la même façon vivante et dynamique, avec la même finesse psychologique, il est possible, je crois, d'en faire une belle œuvre... ». (Fragment de sa critique de mon futur livre).

Le comte Lev Alekséievitch Bobrinski et la princesse Macha Magaloff, le Grand-Duc Vladimir Kirillovitch Romanov et la Grande-Duchesse Léonida Gheorghievna Romanova, Serge de Palen et beaucoup, beaucoup d'autres,

tant connus qu'inconnus, mais tous des gens nobles et beaux, m'ont aidé et soutenu sur mon chemin à Paris, ville belle et complexe.

Mais il y a un homme tout à fait à part. Intelligent, bienveillant, bon et un peu triste. Actif, heureux et malheureux. Businessman et artiste. Français avec une goutte de sang russe dans ses veines et qui a une grande âme russe.

« ...Mon père me disait... ». Lui seul sait ce que cette phrase veut dire. On l'appelle Vladimir Renn.

* * *

Dans une heure, notre avion atterrira à l'aéroport Charles de Gaulle, aéroport parisien. Paris est une très belle ville. Presque comme Pétersbourg, seulement en meilleur état. Et ça ne sent nulle part le capitalisme pourrissant. Et l'on ne pisse pas dans les ascenseurs.

Je vais à Paris pour affaires. C'est là que, dans sept ans, j'aurai le Grand Prix et l'ordre de la Légion d'Honneur. Tout comme Karl Fabergé. Il est vrai que, moi excepté, personne ne le sait encore. Mon père me disait: « ...si tu veux arriver à quelque chose, donne-t'en les moyens, au lieu de chercher un prétexte pour douter ». Donc, je m'en donne les moyens. En voilà un: ma vitrine à l'hôtel *Grand Palace* à Versailles. Et en voilà un autre: mon Exposition de septembre au Grand Palais des Champs-Élysées.

« Dans vingt minutes, l'avion atterrira à l'aéroport Charles de Gaulle, (aéroport de la ville de Paris). La température de l'air est de 16° au-dessus de zéro. Prière de ne pas fumer et de boucler les ceintures ».

A Pétersbourg, il est déjà 13 heures, à Paris, il n'est que onze heures. La vie s'est allongée de deux heures. La vie est belle. Je vous aime tous, mes chers Français. Et Françaises.

Bonjour!

Les escrocs

C'était en pleine saison, c'est-à-dire à une époque où à l'Hôtel «Europe» il n'y a pas une seule chambre de libre, qu'un jeune homme d'une trentaine d'années entra dans le salon de notre boutique de joaillerie qui se trouve au rez-de-chaussée de l'Hôtel.

Bien que le jeune homme ne se distinguât en rien de nos clients habituels, il attirait pourtant l'attention. Il était mis avec goût et soin, tous les accessoires de sa toilette — cravate, boucle de ceinture, chaussettes et briquet — témoignaient de son aisance et du cercle auquel il appartenait. Il se comportait avec une politesse légèrement tintée de gêne, c'est-à-dire de la même façon que la plupart des clients se trouvant pour la première fois dans les salons luxueux de notre boutique, parmi de belles pièces d'orfèvrerie, uniques dans leur genre, garnies d'émaux et de pierres précieuses.

Les plus belles de nos vendeuses s'empressèrent à lui montrer les sommets du «service européen». La charmante et modeste Léna et la discrètement sexy Tania¹ organisèrent tout de suite une vaste excursion à travers le salon, ainsi qu'une tasse d'excellent café, un cendrier et tout un jeu d'appas féminins, rigoureusement déterminé par le règlement de la boutique. Evidemment elles avaient flairé un clients «avec du caviar»². Et, effectivement, après avoir fait le tour de la boutique et écouté attentivement toute une conférence sur l'art de Fabergé et sur ce qu'Ananov y avait apporté de nouveau, le jeune homme demanda — trahissant involontairement par son accent qu'il était «une personne de nationalité caucasienne»³ — si l'on pouvait acheter chez nous quelque article de bijouterie garni d'un diamant de cinq carats. Il ne précisa même pas ce que cela devait être exactement — bague, coffret ou épingle —, il avait dit simplement: quelque article.

Les jeunes filles, un peu éberluées, coururent immédiatement téléphoner à leur chef. C'est que, un client d'une telle importance est généralement servi par le manager en chef, à moins que cela ne soit le patron lui-même. Bref, au bout d'un quart d'heure, j'entrais déjà dans le salon.

¹ Diminutifs respectifs d'Hélène et de Tatiana. (*Note du traducteur.*)

² Equivalent d'acheteur «avec du fric». (*Note du traducteur.*)

³ Bien avant la guerre de Tchetchénie, les caucasiens — Azerbaïdjanais, Circassiens, Tchetchènes etc. (avec une certaine réserve en faveur des Arméniens et des Géorgiens) — s'étaient fait une réputation de trafiquants et de commerçants malhonnêtes. (*Note du traducteur.*)

Lorsqu'on travaille avec les diamants et qu'il faut, notamment, en fixer le prix et effectuer la vente, recevoir une commande, jeter une esquisse de l'objet commandé, tout cela exige de la part du manager de profondes connaissances et une grande expérience. On ne saurait se borner à définir la qualité de la pierre, son poids et sa couleur. Il faut procéder en psychologue, savoir ce qu'est la vie, avoir de la fantaisie et en même temps de la prudence. Tout d'abord il faut s'assurer de la solidité du client, de sa solvabilité, apprendre de lui — sans en avoir l'air — pour qui et à quelles fins il veut acquérir la pierre, si c'est pour lui-même ou bien il veut en faire un cadeau, s'il est un intermédiaire ou l'acheteur lui-même, s'il s'y connaît en diamants, ce qu'il veut et ce qu'il peut. Finalement, quels que soient la pierre ou l'article de bijouterie que le client voudrait avoir, il ne doit quitter la boutique qu'après avoir fait un achat qui fasse l'affaire du manager.

Si, disons, le client veut absolument avoir une pierre de forme ronde et taillée selon les procédés modernes, alors que, pour le moment, il n'y a de disponibles que des diamants ovales et taillés à l'ancienne, — dans ce cas vient aussitôt un impressionnant récit des techniques anciennes de tailler les diamants, lorsqu'on tenait compte de la lumière vacillante des chandelles; ou bien une de ces passionnantes histoires, romantiques ou sanglantes, qui, telle une traîne, accompagne la biographie de toute vieille pierre précieuse pour peu qu'elle soit grosse. On peut aussi parler de la mystérieuse énergie que la pierre accumule au cours des siècles; du charme des facettes un tantinet irrégulières que le tailleur a faites à la main, en insufflant dans le cristal, mort jusque-là, une partie de son âme d'artiste et en communiquant par là-même à la beauté qu'il crée avec le bout de ses doigts fins et sensibles la chaleur de son amour. Au cas où la pierre n'est guère idéale — et, de règle, il en est justement ainsi —, vient un autre récit, encore plus enjolivé, des corps étrangers se trouvant parfois dans les diamants: c'est là une information que le Créateur place à l'intérieur du cristal, tout comme on introduit une disquette dans l'ordinateur. Et si dans votre pierre il y a un «charbon» placé immédiatement sous la facette principale et, par conséquent, visible à l'œil nu, il faut dire que c'est bon signe, que cela porte bonheur aux amants malheureux et présage un événement qui, tôt ou tard, changera pour le mieux la vie du propriétaire de la pierre: c'est, pour ainsi dire, un message d'en haut qu'on ne manquera pas de déchiffrer un jour et qui apportera une chance inattendue.

Voilà le moment où l'on peut conter l'histoire tragique du joaillier de la cour de la reine Victoria qui avait reçu de son auguste cliente l'ordre de

couper un énorme diamant de plus de cent quatre-vingts carats en trois parties et d'en faire trois pierres ovales dont Sa Majesté eût eu besoin pour la noce de sa fille. Le malheureux vieillard, comprenant l'énormité de l'acte sacrilège auquel on le contraignait, avait mis toute une année à examiner et à mesurer la pierre rarissime pour définir avec le maximum d'exactitude les soudures des faces planes du système cristallin par lesquelles seules il est possible de couper une pierre. Il pleurait de chagrin, car il se rendait compte qu'en accomplissant cette commande, il commettait un crime à l'égard du Créateur: la destruction d'une énorme pierre merveilleuse par sa beauté et sa pureté! Or, le jour fixé par la reine approchait. Enfin, s'étant décidé, il colla le diamant sur un support spécial, le fixa dans un ingénieux dispositif, prit un coin de fer, un marteau, se signa... et il ne put frapper, comme si quelqu'un lui eût saisi la main. Que de fois s'était-il déjà approché de son établi, mais il n'avait osé accomplir ce qu'il fallait!

...Le jour était tombé. Par la petite fenêtre un beau clair de lune inondait l'atelier, la mouvante lumière de la chandelle se reflétait dans les facettes de l'énorme pierre. Le vieil homme dit une ultime fois sa prière, s'approcha d'un pas titubant de l'établi, prit le marteau, frappa sur le coin de fer en le faisant entrer dans le corps brillant de la pierre. Des éclats scintillèrent, le marteau s'échappa de sa main.

Le lendemain matin, on trouva le vieux joaillier gisant à terre dans son petit atelier, et, à côté de lui, les trois parts égales du superbe diamant. Il était mort d'un arrêt du cœur.

De pareils contes produisent beaucoup plus d'effet sur le client qu'un boniment importun ou des arguments en faveur des pierres anciennes qui coûtent bon marché par rapport à la cherté des pierres modernes. Total, le client s'en va satisfait, emportant une emplette qu'il n'avait pas du tout l'intention de faire.

Et s'il s'agit de la vente d'un diamant moderne, tout est facilement réversible. En tenant du bout des doigts un objet garni d'un diamant et en le tournant lentement, de sorte qu'un rayon de lumière passant à travers le cristal entre de temps en temps dans l'œil du client, on peut dire d'un air rêveur: — ...que de temps le Créateur a-t-il attendu avant qu'on n'ait inventé les merveilleuses techniques informatiques qui permettent de transformer un imparfait octaèdre formé par la nature en un bijou idéal par ses proportions et parfait sous tous les rapports!

On peut poursuivre le boniment en plaignant les tailleurs des siècles passés qui, en effectuant une nouvelle facette, avaient à chaque coup à recoller la pierre. Ils avaient beau s'ingénier, toujours est-il que chaque facette précédente se trouvait fatalement sous la colle, et quant à faire des facette identiques, c'était, pour ainsi dire, impossible. Voilà pourquoi le prix d'un nouveau

diamant est plus élevé. D'autre part, une vieille pierre est meilleur marché: nos magasins d'occasions eux-mêmes vont jusqu'à les brader de 40 %.

Et lorsque vous ferez remarquer, comme en passant, que dans les pays occidentaux les vieilles pierres, en général, n'ont pas de valeur, votre client sera «mûr à point». En partant, il paiera beaucoup plus qu'il n'avait l'intention en arrivant.

* * *

Donc, un quart d'heure après le coup de téléphone, j'arrivais déjà à la boutique. Il faut dire que le client avait de la chance: nous avions reçu la veille d'une firme étrangère largement connue dans le monde entier, des bagues à vendre avec de gros diamants, dont un de cinq carats, ovale, d'un beau bleu. Le prix de la dite bague pouvait être comparé à la somme du circuit annuel de tout notre salon, et en en effectuant la vente, nous aurions eu de jolis intérêts égaux à tous les salaires mensuels de la firme réunis. Or, le jour de la paye approchait et, comme toujours, la même histoire de fins de mois se répétait: il n'y avait pas de quoi payer! Bref, en arrivant, je caressais l'espoir de pouvoir résoudre tous mes problèmes par cette seule vente: c'eût été magnifique! Et, pourtant, malgré cet espoir de réussir, il y avait quelque chose qui me tracassait: l'intuition émettait des signaux d'alarme, à peine perceptibles, faibles et vagues. Mais la nécessité pressait, et je n'avais pas le choix.

J'entrai dans le salon, me présentai et donnai au client ma carte de visite, croyant qu'il en ferait de même. Il n'en fut rien. Bizarre. Normalement, les clients de même acabit ont de belles cartes de visites à tranche dorée, parfois avec l'emblème de la firme en filigrane, qu'ils gardent dans des étuis d'argent. En guise de carte, je n'eus qu'un nom bien typique pour une personne de «nationalité caucasienne». Admettons que c'était Ghivi¹.

Au lieu de commencer par lui montrer le diamant, je l'invitai à aller au bar. Nous nous mîmes à table, et à ma proposition de boire un coup, le client se contenta d'une tasse de café.

Je fis de même. La conversation s'engagea.

Je n'étais pas pressé de questionner mon interlocuteur sur les motifs de son désir d'avoir un gros diamant, sur sa vie, son domicile, le genre de ses occupations. Je parlais de moi-même, souriais, faisais de temps en temps une pause, attendant une réplique aux associations que je cherchais à éveiller en lui. Et quoique l'information obtenue fût bien chiche, j'appris pourtant qu'il collectionnait toutes sortes de choses et, entre autres, des diamants paran-

¹ Prénom géorgien très répandu. (*Note du traducteur.*)

gons, et que ce qu'il lui manquait justement, c'était un diamant de cinq carats. La situation paraissait s'éclaircir peu à peu. Je le crus surtout, lorsque Ghivi dit qu'il payait toujours comptant et, qui plus est, en devises. Et bien que notre firme ait officiellement le droit de régler les comptes en devises et que, partant, il n'y ait rien de criminel d'avoir des dollars (d'autant qu'à l'époque il était déjà permis d'effectuer ces opérations financières en dollars), il y avait dans la façon dont il prévoyait de payer quelque chose qui me mit sur mes gardes. C'est que, dans le monde entier tous les clients bien le font avec leurs cartes de crédit ou par chèque. Dans des cas particuliers, les grosses sommes sont transférées par virement. Là, je crus avoir tout compris: l'«encaisse» de Ghivi était «noire», et il n'avait pas l'intention de placer son argent dans une banque. Il était fort possible qu'il avait besoin d'une grosse pierre non pas pour compléter sa «collection», mais tout bonnement pour l'emporter à l'étranger. D'ailleurs, c'étaient ses problèmes à lui, les miens consistaient à ne pas me laisser tromper par quelque fraude, substitution ou «poupée»¹ à ne pas accepter de faux dollars et à être prêt à tout même à un vol à main armée. En plus, il fallait tâcher de ne pas froisser le client par quelque signe de méfiance. Donc, je poursuivais notre sympathique causerie mondaine.

Que l'affaire ne pût être conclue aussitôt était évident: le client était venu tout seul, sans garde, il n'avait ni sac ni attaché-case, alors que la somme qu'il avait à payer n'eût pu tenir dans une poche. Aussi avions-nous à nous revoir au moins encore une fois, c'est ce que nous fixâmes au cours de la conversation. Il ne restait plus qu'à montrer la bague, le client prendrait une première résolution et, le lendemain, il apporterait l'argent. Nous nous levâmes de nos fauteuils et allâmes au salon.

Le personnel avait été instruit, les portes provisoirement fermées à clef, le garde sur le qui-vive sans détacher les yeux du client. Nous passâmes dans mon petit bureau de travail et nous installâmes dans les fauteuils. On ouvrit le coffre-fort et la bague se trouva dans ma main.

Ghivi prit une loupe et se mit à examiner la pierre. On comprit aussitôt qu'il n'était pas un professionnel, d'ailleurs il ne cherchait même pas à le dissimuler. La pierre lui plut et il dit qu'il reviendrait le lendemain avec son joaillier qui se prononcerait sur la qualité de la pierre et tout le problème serait résolu. Ayant fixé l'heure du rendez-vous, nous nous séparâmes. Je dis au garde d'aller voir quelle voiture prendrait le client. Il se trouva qu'il s'en était allé à pied. Le lendemain, lorsque je vins à l'hôtel, Ghivi et son joaillier — une personne dont l'appartenance à la «nationalité caucasienne» était un peu moins apparente — m'attendaient déjà au bar attendant au salon.

¹ Paquet imitant une liasse de billets de banque. (*Note du traducteur.*)

J'avais intentionnellement fixé le rendez-vous à l'heure du déjeuner. On ferma de nouveau les portes de la boutique pour une heure, l'administration de l'Hôtel avait été prévenue d'un éventuel signal d'alarme, — pour le faire il suffit, et cela sans qu'on le voie, d'appuyer sur un bouton de commande à distance, dissimulé. Je fis entrer le client et son expert dans mon petit bureau et, au lieu de sortir immédiatement la pierre du coffre-fort, je leur dis d'abord:

— Je vous prie de m'excuser, mais vous devez comprendre. Je vous vois pour la première fois et, comme il s'agit d'une fort grosse somme, il faut parer à toute éventualité. Donc, nous allons passer à la banque, cela ne nous prendra que quelques minutes, et c'est à la banque que vous pourrez examiner et la pierre et un certificat livré par un laboratoire suisse qui atteste la qualité du diamant; l'authenticité de ce document est hors de doute. Dans le cas où vous décideriez d'acquérir la bague, on pourra tout régler sans quitter les lieux: la banque me créditera directement.

Au fond, ce n'était qu'une façon de les mettre à l'épreuve: s'ils étaient d'honnêtes clients, des personnes «authentiques», ils ne refuseraient pas d'y aller; escrocs, ils refuseraient, sachant qu'ils ne pourraient jamais en sortir.

Après une courte délibération entre eux, ils consentirent. Cela me rassura un peu, d'autant plus que Ghivi, cette fois-là, avait un élégant attaché-case «Cartier» où, théoriquement, aurait pu tenir la somme voulue.

Ayant feint d'avoir téléphoné, je dis:

— C'est l'heure du déjeuner à la banque. Après tout, nous pouvons commencer par voir la bague ici.

Et je fis signe au personnel. On sortit la bague du coffre-fort. Le partenaire de Ghivi — joaillier, comme il me l'avait dit hier — sortit de sa poche une loupe à grossissement décuplé, s'approcha de la lumière et se mit à examiner la pierre. Cela dura assez longtemps, je me tenais près de lui sans le quitter des yeux. Enfin, ayant terminé l'inspection extérieure, le joaillier sortit de sa poche une petite boîte en matière plastique blanche avec un couvercle, pareille à ces récipients dans lesquelles se vendent des pilules, y versa le contenu de deux petits flacons, après quoi il y mit la bague, fit claquer le couvercle et dit en me passant la boîte:

— Que ça reste au coffre-fort à peu près une heure. Trop de doigts ont touché la pierre, elle en garde les traces. Il faut qu'elle prenne un bain purificateur.

Je pris la boîte dans mes mains. La bague y était, c'était évident. Mais une question, s'il vous plaît: quelle bague, la mienne ou celle que le joaillier aurait pu subrepticement substituer? — au cas où c'était un escroc. J'essayai d'ouvrir la boîte mais ne le pus.

— Ouvre, lui dis-je.

- A quoi bon, dit-il d'un air étonné.
- Je n'avais pas noté le numéro de la bague. J'ai peur de l'oublier plus tard.

Le prétexte manquait visiblement de naturel, mais ce n'était pas le moment de faire des cérémonies, compte tenu de l'importance de la somme.

Le joaillier ouvrit la petite boîte. Pas de doute, ma bague y était. Quant au liquide, il sentait l'ammoniaque. Eh bien, quoi? tout était correct: les diamants, effectivement, se nettoient dans du chlorure d'ammonium.

Je refermai la petite boîte de mes propres mains. Avec un petit bruit sec, le couvercle reprit sa place fermant hermétiquement le récipient. Nous le remîmes au coffre-fort, quittâmes le salon et allâmes au bar de l'Hôtel pour tuer le temps pendant que le diamant «prenait son bain».

De nouveau, nous causions gentiment en prenant du café et de nouveau je n'eus aucune information ni sur le genre d'occupation ni sur le domicile ni sur les plans de mes clients, si ce n'était que, deux ou trois fois, avait été mentionné Moscou et le fait que, ayant gagné pas mal d'argent, mes nouveaux amis se permettaient maintenant un petit repos et faisaient des projets pour quelque nouveau business, — autrement dire, je n'appris rien d'important ou de compromettant.

Or, je décidai de leur raconter certaines choses afin qu'ils ne se fissent de moi une idée erronée et que, le cas échéant, ils ne s'avisassent à me duper. Et je leur racontai ce qui m'était arrivé une fois à l'aérogare de Domodédovo¹, lorsque les deux «compagnons de voyage» que le hasard m'avait donnés — et qui n'avaient été que des tricheurs et filous — avaient tenté de m'avoir, et ce qui s'en était suivi. J'eus l'impression que le récit avait produit sur l'auditoire un certain effet.

Nous finîmes notre café et revînmes au salon.

L'examen de la bague se poursuivit. Peu à peu, cela commença de m'agacer. Et quoique j'eusse énormément à faire, je restais là comme rivé à mon fauteuil et sans détacher mes yeux du joaillier qui examinait toujours la pierre à la loupe.

On voulut réitérer le baignage de la pierre. Et tout comme la fois précédente, c'est moi qui mis la bague dans la petite boîte et fermai le coffre-fort. Et de nouveau nous eûmes à tuer le temps en prenant une tasse de café au bar. Enfin, la procédure du bain de la pierre et de l'inspection à la loupe terminée, le joaillier s'effondra d'un air fatigué dans le fauteuil et dit:

— La pierre est pure, il n'y a pas de doute. Mais quant à la couleur... J'ai comme une impression que le soir elle est moins bleue qu'elle ne l'était le matin...

¹ Aéroport aux environs de Moscou. (*Note du traducteur.*)

Là, je n'y tins plus.. Je lui dis que, si pour constater la pureté d'une pierre il fallait, effectivement, avoir des connaissances spéciales, il fallait être daltorien pour ne pas en voir la couleur bleue, d'autant qu'il avait sous les yeux le certificat de la firme suisse, et que, en général, dans aucune maison de joaillerie du monde on ne lui aurait permis toutes ces manipulations, on lui aurait montré l'article à vendre en lui en disant le prix. Je lui signifiai que ce n'était pas dans un bazar qu'il se trouvait mais dans le salon d'un joaillier connu dans le monde entier.

— Vous devez savoir, me répliqua-t-il, que si l'on expose spécialement les pierres à l'action de certains rayons, elles prennent une légère teinte bleue, ou bien que, inversement, la couleur jaune en disparaît pour un temps.

— Oui, je le sais.

— Voilà qui est bien. C'est pour cela que nous reviendrons demain et regarderons une dernière fois à la lumière du jour et «à l'œil frais», et achèterons la bague.

De rage, j'eus la respiration coupée: on mettait en doute ma probité! J'allai déjà ouvrir la bouche pour dire à ces sales gueules «de nationalité caucasienne» ce que je pensais d'eux, mais je me retins. Comme cela s'avérera plus tard, je fis bien.

Je ne dormis pas de la nuit. Je me tournais et retournais dans mon lit, me levais, fumais, me recouchais, mais je ne pus me rendormir. Je me perdais en suppositions, prévisions et conjectures sur le développement des événements, et analysais la conduite de mes clients dans ses moindres détails. Je ressassais nos conversations, me rappelais tout ce qui m'avait paru louche: leurs longs manteaux de cuir mégi qu'ils avaient gardés tout le temps, l'absence de cartes de visite, — et par cela-même de numéros de téléphone et de noms — le long et étrange bain de la bague, la petite boîte et la loupe qu'ils avaient laissées, comme par hasard, au salon, leurs visites réitérées aux W.-C. et beaucoup, beaucoup d'autres choses.

Vers le matin, la situation m'apparut tout à fait nette: pas de doute, il s'agissait de deux escrocs. S'approprier la bague, tel était le but qu'ils s'étaient fixé. Dans nos relations, il ne serait jamais question de régler les comptes, par conséquent, je n'aurais ni à compter des liasses de dollars ni à utiliser mes appareils vérificateurs de coupures.

Vraisemblablement, l'intention des escrocs était de laisser, à un moment donné, la petite boîte vide, sans la bague. Et puisque chaque fois le «bain» de la bague avait duré pas moins d'une demi-heure, le nouveau bain durerait autant, juste le temps qui permettrait à l'un d'eux de s'absenter pour aller, soi-disant, aux W.-C. et ne plus revenir. Quant à l'autre, il se sauverait tout bonnement, où même me resterait jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée

de la milice. De toutes façons, je ne saurais rien prouver et, même au cas où on l'eût arrêté, on le mettrait en liberté, faute de preuves, au bout de quarante-huit heures (sinon plus tôt, car de nos jours, en payant tout est possible).

Le premier jour, ce numéro n'avait pas réussi, car je n'avais pas relâché mon attention un seul instant, je ne m'étais pas gêner pour vérifier, en quittant le salon pour aller au bar, si la bague était là, et chaque fois j'avais fait fermé les portes; mais, peu à peu, mon attention avait dû se relâcher, et ils s'en étaient aperçus. C'est à cet effet qu'ils avaient voulu m'habituer à leurs allers et retours, c'est à cet effet qu'ils avaient cherché à gagner mon amitié en m'assurant de leurs larges plans de collaborer avec moi dans l'avenir, avaient proposé d'acheter en gros ma production pour la vendre à Moscou, d'y ouvrir des boutiques «Ananov» etc., etc. C'est aussi à cet effet qu'ils avaient laissé la petite boîte pour m'habituer à la voir constamment à l'office.

Stop! Justement, la petite boîte! C'est là le «clou» de leur programme. Ce n'est pas par hasard qu'elle s'ouvre et se referme avec difficulté! Leur astuce est simple: il faut qu'avant le dernier «bain», il y ait déjà dans la petite boîte une autre bague ou tout autre objet du même poids. Autrement dit, il y a non pas une mais bien deux petites boîtes toutes pareilles, et l'une d'elles n'est pas encore entrée en scène, elle le fera demain. En langue d'escrocs ça s'appelle *smenka*¹.

Donc, pendant que la *smenka* prendra son bain, reléguée dans le coffre-fort, les «clients» disparaîtront. Ou bien, tout simplement s'en iront l'un après l'autre, soi-disant pour aller aux W.-C., et passeront la bague qu'ils m'auront volée à une tierce personne. Et quoi que je découvre dans la petite boîte après le «bain», eux absents ou présents, ça n'aura plus aucune importance: prouver le vol ou la substitution étant impossible.

J'ai tout compris. Ils n'enlèvent pas leurs manteaux afin de pouvoir se sauver au moment voulu. C'est aussi de la poche d'un long manteau qu'il est plus facile de sortir la petite boîte «chargée», soit la *smenka*, aini que d'y cacher la bague dérobée. Et c'est demain matin que doit avoir lieu le dénouement.

J'avais à résoudre: comment agir le lendemain matin? je me trouvais face à un dilemme. Certes, le plus simple eût été de ne plus sortir la bague du coffre-fort, alléguant différents prétextes: dire, par exemple, que je m'étais ravisé et n'avais plus l'intention de la vendre. Mais la rage d'avoir gain de cause s'était déjà emparée de moi. D'un côté je voulais voir mon analyse de la situation, «faite à domicile», s'avérer juste, de l'autre — j'avais envie de continuer le jeu dangereux, de punir les escrocs, de me montrer plus malin

¹ «Petit changement» (de *sména*, «changement») et, par extension, «substitution», «objet substitué à un autre». (Note du traducteur.)

qu'eux, de les mettre au pied du mur, de leur faire payer le temps perdu et mes nerfs fatigués.

Finalement, je décidai de jouer la partie jusqu'au bout.

Cette fois-là, je vins au rendez-vous une demi-heure avant. Je donnai des instructions à Rouslan, le garde qui était de service, et mis dans ma poche la petite boîte ostensiblement «oubliée» par les escrocs sur la table de l'office. Une autre petite boîte à peu près du même volume mais en verre transparent, attendait son tour dans une armoire.

J'avais décidé de ne pas prendre de risque, et cela pour la simple raison que, si mes conjectures s'avéraient justes, la substitution, la *smenka*, devait échouer immédiatement en l'absence de la petite boîte laissée par les escrocs la veille. Et alors, sous un prétexte quelconque, ils devraient renoncer à la transaction. A propos, sûrement ils viendraient de nouveau sans l'attaché-case, car, au cas où l'opération aurait réussi et la petite boîte substituée, ils pourraient s'en aller, soidisant, pour aller chercher l'argent. Si l'opération ratait, ils ne risqueraient que l'intégrité de leur peau.

A l'heure exacte, apparurent les «clients». Toujours dans leurs longs manteaux de cuir mégi. Ils n'avaient rien dans leurs mains, donc, ma première hypothèse avait été juste.

Les «clients» passèrent dans le petit bureau. Je fis venir Rouslan et, souriant, dis solennellement:

— Rouslan, mets les pardessus de ces messieurs au porte-manteau. Messieurs, vos manteaux, s'il vous plaît.

Les «hôtes» parurent un peu interdits mais s'exécutèrent et passèrent leurs manteaux à Rouslan, et quand ils virent que le porte-manteau était là, derrière un paravent, ils se trouvèrent rassurés.

— D'abord, une tasse de café, s'il vous plaît, dis-je en les invitant. J'étais pressé ce matin, et je n'ai pas eu le temps de prendre mon café.

Et nous montâmes au bar de l'Hôtel, connu sous le nom de «Mezzanine». Ayant placé mes «hôtes» à une table au milieu de la salle, j'allai commander nos cafés et demandai en même temps au barman la permission de téléphoner par le standard. C'était Rouslan qui décrocha.

— Inspecte les poches de leurs manteaux, lui dis-je. Il doit y avoir une petite boîte exactement pareille à celle qu'ils avaient laissée chez nous sur la table.

Puis, je rejoignis mes clients, mais l'instant d'après, on m'appela au téléphone. C'était Rouslan.

— Tout est O. K., dit-il. La petite boîte y est et il y a quelque chose dedans.

— C'est bien qu'il y ait quelque chose dedans. C'est parfait. N'oublie pas dans lequel des manteaux se trouve la boîte.

Nous bûmes le café et, tout en conversant avec animation, nous allâmes au salon.

— Eh bien, mélangez vos solutions, dis-je au «joaillier», dès que nous fûmes entrés dans mon cabinet. Rouslan, sors la bague du coffre-fort.

Le «joaillier» se mit à table, pendant que Rouslan, instruit, faisait semblant d'ouvrir le coffre-fort.

— Et où est ma petite boîte? demanda le «joaillier».

— Rouslan, où est notre petite boîte?

— Je ne sais pas, prononça Rouslan, comme s'il était un peu interdit. Peut-être, c'est la femme de ménage qui l'a «balayée»... Je vais chercher.

Il feignit de chercher un peu, puis, ayant sorti de l'armoire la petite boîte en verre transparent que j'avais préparée.

— Voilà, dit-il, celle-ci vous conviendra, peut-être, elle a aussi un couvercle...

Le «joaillier» refusa net de s'en servir. Il bafouilla quelques paroles inintelligibles au sujet du résidu qui se serait déposé sous l'influence de la lumière du jour. Et tout me devint clair, malheureusement: — j'avais donc escompté le succès de l'affaire, de l'argent à gagner! Or, nous approchions de la fin de la partie, de l'«Endspiel»¹.

— Mes excuses, dis-je. J'ai une question à vous poser. En admettant que vous soyez venus aujourd'hui fermement décidés à acheter la bague, où est donc votre argent?

Et les «hôtes» de se plaindre à qui mieux mieux du danger auquel ils se seraient exposés, en tant que «personnes de nationalité caucasienne», que sous prétexte de vérifier leurs papiers, on aurait pu tout simplement les arrêter, les emmener au poste de milice et leur extorquer leur argent, ou, tout simplement, les tuer!

— Sans l'argent, je ne vous montrerai pas la bague.

Les «clients», ayant compris que leur entreprise tournait mal, allaient déjà partir, tout en m'accablant de reproches et se plaignant d'avoir perdu trois jours.

Là, je pris le mors aux dents.

— Minute, dis-je. On ne vous laissera pourtant pas vous en aller sans achat. Autrement, en effet, j'aurai, moi aussi, à me plaindre d'avoir perdu trois jours. Alors qu'il sont précieux, mes jours!

J'appelai Rouslan et deux autres managers. Etonnés, les «hôtes» reprirent leurs places sur le divan.

— Rouslan, donne-moi, je te prie, ce dont nous avons parlé. Rouslan alla derrière le paravent.

¹ Fin de partie. Terme d'échecs d'origine allemande (*Ende* = «fin», et *Spiel* = «jeu»), dont on se sert en russe sous sa forme allemande. (*Note du traducteur.*)

— Mes très honorables messieurs les escrocs, si l'un de vous a la mauvaise idée de se conduire avec imprudence, je presserai sur le petit bouton que voilà et, au bout de dix secondes, une équipe d'O. M. O. N.¹ viendra sur les lieux. Donc, tenez-vous tranquilles et regardez. Qu'est-ce que vous voyez? N'est-ce pas un manteau de cuir? Le reconnaissez-vous? à qui est-il?

Le propriétaire du manteau ne se nomma pas. Puis, au bout d'un moment, le «joaillier» dit:

— Il paraît qu'il est à moi.

Tous les deux étaient visiblement décontenancés.

— Parfait. Rouslan, cherche voir, n'y a-t-il pas dedans quelque chose d'intéressant?

Rouslan sortit de la poche du manteau, une petite boîte et la mit sur la table. Il y avait à l'intérieur un liquide et quelque chose de métallique. J'en ôtai le couvercle, une odeur d'ammoniaque se répandit. Dans la petite boîte, il y avait une bague ressemblant vaguement à la mienne. Alors je sortis de ma poche une autre petite boîte, celle que les «hôtes» avaient laissée la veille, la mis à côté de l'autre, et je les fis changer de place à plusieurs reprises, tout comme font les «joueurs de dés à coudre»² dans les bazars.

— Et maintenant, je vous engage à deviner laquelle des petites boîtes est vide et laquelle contient la *smenka*. Si vous devinez, je vous les donne toutes les deux gratis. Sinon, ça vous: coûtera cinq mille³. A la moindre tentative de fuite, je fais venir des O. M. O. N. et je vous remettrai entre leurs mains, avec un procès verbal signé par trois témoins. D'ailleurs les pièces à conviction sont là.

Les escrocs se taisaient toujours. Puis le «joaillier», riant d'un rire emprunté et touchant du doigt l'une des boîtes:

— Celle-ci, dit-il.

On en ôta le couvercle. A l'intérieur, il n'y avait rien.

— Qu'il est agréable d'avoir affaire à un professionnel, dit le «joaillier». Et il compta cinq mille.

¹ Abréviation désignant «détachement d'agents de milice de destination spéciale». (*Note du traducteur.*)

² Espèce de jeu de hasard que l'on joue dans les rues, les marchés, les gares etc., et où l'on se sert de petits cylindres métalliques ressemblant à des dés à coudre. Les joueurs de ce jeu jouissent d'une réputation de fameux tricheurs et filous. (*Note du traducteur.*)

³ A l'époque, les comptes d'affaires se faisaient déjà en dollars. (*Note du traducteur.*)

Monte-Carlo

Donc, le festival de la sympathique ville de Montélimar allait se terminer.

Les derniers jours, il m'arrivait de temps en temps et, apparemment sans raison aucune, de sourire bêtement. En réalité, c'étaient mes propres pensées qui me faisaient sourire: je jouissais par avance de mon voyage à Monaco, pays de mes rêves de jeunesse, je me laissais entraîner par mes souvenirs d'enfant et par les légendes de famille concernant mon grand-père, joueur passionné qui avait perdu à Monte-Carlo sa fortune et un haras. Cependant, il n'y avait pas que le Casino qui m'émouvait à Monaco.

Arrivé à Monte-Carlo dans une *Mercedes* qui était loin d'être luxueuse et m'étant trouvé sur la place du Casino en face de l'Hôtel de Paris, dans cette ambiance de confort et de faste, je me sentis tout chose, anormalement petit et insignifiant. Je voyais passer dans toutes les directions de luxueuses voitures — des modèles uniques; j'entendais la rumeur des voix d'un public cossu et rassasié; autour de moi évoluaient des messieurs en smoking, des dames endiamantées, des jeunes filles style Hollywood aux longues jambes; le soleil brillait, une brise fraîche venait de la mer; la douce musique de la liberté se faisait entendre partout. Et je me sentis pareil à un bâtard errant, tombé par hasard dans un concours de beauté pour chiots de race.

Je m'attristai un petit moment, mais très vite me ressaisis et, ayant garé ma «*Cadillac*» aussi loin que possible des regards du suisse imposant, je me dirigeai vers l'Hôtel de Paris en empruntant l'allure nonchalante d'un milliardaire en promenade.

A l'hôtel, ayant loué une chambre à un prix élevé et rangé tout mon barda, je me plongeai dans la mousse remplissant la luxueuse baignoire d'une luxueuse salle de bains — qui ressemblait plutôt à un boudoir élégant —, et je réfléchis. A Monaco je ne connaissais personne. Je ne savais qu'une seule chose: je ne pourrais me rendre célèbre dans ce paradis rempli de millionnaires et de snobs que par mon travail, par ma collection d'articles de joaillerie, ainsi que par cette saine fringale d'aventures propre aux Russes. Fort bien, mais... par où commencer?

A ce moment, on frappa à la porte. C'était un serveur, stylé à en resplendir. Il mit sur la table une bouteille de champagne dans un seau à glace, contre le seau, il déposa une enveloppe et puis il s'évapora par la porte ouverte de

la salle de bains, à reculons, le derrière précédant le corps, par excès de politesse.

C'était là, de la part de l'administration de l'hôtel, la façon standard d'accueillir le nouveau venu. Ce geste d'attention ne pouvait pas être gratuit et le prix du champagne, à coup sûr, figurerait dans la note le jour du départ, à moins qu'il ne fût déjà compris dans celui de la chambre. L'enveloppe, comme de bien entendu, contenait la carte de visite du directeur de l'Hôtel, sur laquelle le manager de service avait griffonné quelques mots de politesse.

Et là, une idée lumineuse me vint à l'esprit.

Je pris un de mes pendentifs en forme d'œuf de Pâques, exactement semblable à celui que madame Sobotchak¹ avait porté lors d'une réception à Paris, j'écrivis sur ma carte de visite combien j'étais heureux de me trouver dans l'Hôtel de Paris, appelai un coursier et lui fit transmettre le tout au directeur. S'il était là, il ne manquerait pas de téléphoner: — je devais être le premier idiot qui, en guise de remerciements pour la traditionnelle bouteille de champagne, lui envoyât un cadeau précieux.

En attendant le coup de téléphone, je sortis ma collection et l'exposai dans ma chambre.

Comme je l'avais présumé, le coup de téléphone ne se fit pas attendre. Tout le reste ne fut qu'«affaire de technique». Le directeur m'invita à prendre une tasse de café, moi, je l'invitai au vernissage d'une «expo à domicile».

Il n'en revenait pas. Avec un intérêt qui n'était pas feint, il examina mes bricoles et dit:

— Je connais l'homme qu'il, vous faut. C'est monsieur André Rolfo-Fontana. Ces choses-là sont de son ressort. Je vous le ferai rencontrer.

Monsieur Rolfo-Fontana se trouvait être l'organisateur en chef de toutes les expositions qui avaient lieu dans la principauté et, par-dessus le marché, il était proche au prince Rainier III.

Il apparut bientôt, accompagné d'une blonde, son assistante. Effectivement, il produisait l'impression d'être un monsieur d'une très grande importance. Ayant examiné mes bricoles avec un air important, il s'assit négligemment dans un fauteuil — toujours avec un air important —, allongea les jambes voulant faire comprendre par toute son attitude que c'était bien lui le roi et dieu de céans et pas du tout le prince de Monaco.

Puis, d'un ton de connaisseur:

— Pas à dire, prononça-t-il, vous possédez là une collection d'œuvres de Fabergé qui n'est pas mal du tout, monsieur Ananov.

¹ Femme du maire de Saint-Pétersbourg d'alors. (*Note du traducteur.*)

— Comment avez-vous pu identifier le joaillier, et du premier coup!? m'exclamai-je ingénument.

— C'est que j'avais vu durant ma vie pas mal de choses, fit monsieur Rolfo-Fontana avec un aimable sourire condescendant.

— Je suis extrêmement flatté par votre appréciation, monsieur, vraiment c'est même un peu gênant. Mais je dois avouer que tout cela n'est pas du Fabergé, c'est du Ananov. Ça a été fait récemment et en Russie.

Le sourire plein de suffisance de monsieur Rolfo-Fontana le devint un peu moins. N'aurait-il même pas un peu rougi? Toujours est-il qu'il eut eu vite raison de son embarras et, s'inclinant dans un salut élégant:

— Mes félicitations, dit-il.

A la fin de la visite, je reçus une invitation à revenir à Monte-Carlo avec ma collection, logé et nourri pendant dix jours aux frais du gouvernement, cela au moment du Noël russe que l'on célébrait chaque année à Monaco en dépit du régime soviétique.

Deux jours après, dans le quotidien du littoral *Nice Matin*, à la dernière page, la meilleure, celle qui est en couleur, à la rubrique «Les Etoiles de la saison», on put voir ma photographie avec ma collection en arrière-plan, accompagnée d'un grand article très élogieux. La photographie représentait un monsieur tout à fait bien, de blanc vêtu, manifestement conscient de sa propre valeur et digne de la rubrique.

Monsieur Rolfo-Fontana s'avérait être un gentleman.

Cette première exposition à Monte-Carlo (décembre 1991—janvier 1992) ayant été un succès, je reçus une nouvelle invitation pour l'année suivante. Cela grâce, d'une part, aux appréciations admiratives du public, d'autre part, grâce à l'attitude irréprochable d'André Rolfo-Fontana, d'autre part encore, grâce à notre nouvel ami prince Louis de Polignac — malheureusement disparu depuis, — d'autre part encore, grâce au cadeau que j'avais spécialement et bien à l'avance préparé pour le prince Rainier III et qui lui avait été remis en mon nom, toujours par l'intermédiaire du même charmant Rolfo-Montana.

Donc, j'avais commencé l'assaut de Monte-Carlo, et le dernier objectif à atteindre, c'était le Bal de la Croix-Rouge.

C'était en 1994, époque où mes positions à Monaco étaient déjà bien établies: je faisais désormais partie de la «Haute» à Monte-Carlo; trois de mes expositions y avaient déjà eu lieu; je m'étais rendu célèbre tout particulièrement au printemps, lors du Bal de la Rose, pour lequel j'avais confectionné une rose — symbole du Bal et le premier prix à remettre au gagnant —; pétales en agate blanche, feuilles en néphrite verte et tige d'or garnie de diamants, présentée dans un petit vase en cristal de roche.

Or le 5 août, juste trois jours avant mon anniversaire, j'avais à mettre le point final à mon ascension au pinacle de la gloire à Monte-Carlo: le 5 août, lors du bal de bienfaisance de la Croix-Rouge, je devais monter sur la scène pour remettre solennellement à un heureux mortel un œuf de Pâques, spécialement fabriqué dans la meilleure tradition de Fabergé et d'Ananov et choisi par le prince Albert comme gros lot de la loterie du Bal.

Cette idée m'était venue pendant le bal de l'année précédente, auquel j'avais assisté en tant qu'invité. Et, bien que j'eusse alors été invité — honneur insigne — au cocktail privé de la princesse Caroline qui devait avoir lieu avant le Bal, et, que, au dîner, j'eusse eu ma place juste en face du prince de Polignac — autre grand honneur —, j'éprouvais les mêmes sentiments que lors de ma première visite à Monaco. Cette fois-ci comme alors, le public de la salle, soit trois mille riches oisifs, regardait et applaudissait je ne sais qui, pas moi en tout cas. De toute façon, on ne savait même pas que je me trouvais là. Pour moi c'était comme une insulte. La salle acclamait les firmes Cartier et Repossi pour avoir respectivement fait don l'une d'un collier de diamants, assez ordinaire, et l'autre d'un bracelet en or, franchement ordinaire, et aussi Karl Lagerfeld qui avait encombré les vitrines de ses habituels parfums.

Au dîner, sans quitter ma place, je tendis au prince de Polignac par-dessus la table un croquis que je venais de faire au verso d'un menu.

— Qu'est-ce?

— C'est un œuf de Pâques garni d'une croix de rubis, mon cadeau pour le prochain bal.

— Et qu'y a-t-il dedans?

— Une surprise.

— Quelle surprise?

— C'est un secret.

Le sympathique petit vieux fit la moue.

C'est que je n'y avais seulement pas pensé et maintenant, pris de court, il me fallut trouver quelque chose très vite.

— Un secret, mais pas pour vous, prince, dis-je en souriant. A l'intérieur de l'œuf, il y aura un petit polyptyque de cinq volets avec des portraits en miniature des membres de la famille de monsieur votre frère. Mais cela, rigoureusement entre nous. Vous me le promettez?

— Au, cher comte! faut-il le dire... C'est une brillante idée. Je vais en parler de ce pas avec Albert. Et cet œuf, combien coûtera-t-il?

— Pour le bal, rien: c'est mon cadeau.

— Et pourtant, à combien pourra-t-il être évalué? me demanda encore le fringant petit vieux.

— Pas moins d'un demi-million de francs.

— Très bien. Je vais donc en parler.

A la fin du dîner, la moitié de la salle savait déjà que le vis-à-vis du prince de Polignac était le comte Ananov, un Russe de Russie, et qu'il venait de faire au prince Rainier un cadeau: cinq portraits en or des membres de la famille princière, coûtant un million de francs chacun. Et pendant que cette légende se propageait — rampante — à travers la salle, grossissant démesurément le prix du cadeau, le prince Albert avait déjà accepté toutes mes propositions et m'avait demandé de lui envoyer des esquisses. De mon côté, je l'avais prié de venir poser, histoire de pouvoir faire la miniature, ainsi que d'organiser des rencontres avec les autres membres de sa famille, et de me fournir des photographies du prince et des princesses.

Trois jour après, j'étais reçu au palais. J'eus l'heureuse fortune de parler en détail avec le très intelligent et très charmant prince Rainier — qui plus tard devait jouer un très grand rôle dans la vie de notre famille —, d'entrer en contact avec la belissime princesse Caroline, de discuter des détails du projet avec le prince Albert, d'avoir des photographies pour les miniatures. N'appartient pas à tout le monde l'honneur d'être reçu au palais.

Il m'avait fallu tout l'hiver pour fabriquer l'œuf. Nina Klein, excellente miniaturiste, avait très bien exécuté sur ivoire de mammouth les portraits de la famille princière. L'esquisse de l'œuf avait été reproduite sur la reliure de la plaquette consacrée au Bal. Et, finalement, au mois de mai, je devais montrer au prince Rainier les miniatures achevées avant que de tout terminer.

Or, deux semaines avant la visite fixée, il arriva un malheur.

Comme d'habitude, après avoir travaillé à l'atelier, j'allai dans notre boutique à l'Hôtel Europe. Mais auparavant, je fis un saut à la maison pour prendre une tasse de café. Ma femme me pria d'aller chercher, en revenant, un médicament prescrit à Nastioucha¹, notre fille cadette qui, apparemment, avait pris froid.

A peine étais-je entré dans la boutique, que le téléphone retentit. C'était ma femme.

— Viens vite... Nastia est en train de mourir...

Puis des sanglots.

En quelques minutes, j'étais à la maison, et là je vis un horrible tableau: l'enfant avait les yeux révulsés, tout son corps était saisi de terribles spasmes. Des médecins du Service des Urgences s'affairaient autour de la petite.

¹ En même temps que *Nastia*, *Nastik*, *Nastenka* et, plus rarement, *Assia* — diminutif d'Anastasie.
(Note du traducteur.)

Mais le cas étant particulier, tous leurs efforts étaient vains, sans le concours du Service de réanimation spécialisé pour enfants. Or, tout le problème était que ledit Service ne «voulait pas venir».

Je composai le numéro du téléphone. D'une voix blanche, la préposée répondit que dans toute la ville il n'y avait que deux voitures de ce service: l'une était prise pour le moment et l'autre était très loin, à Kouptchino¹.

— Le temps que la voiture arrive, votre enfant, à en croire les médecins, sera mort.

Je priai que le médecin en chef prît le récepteur. Quand il répondit, je lui parlai lentement et très distinctement:

— Si l'enfant meurt avant l'arrivée de la voiture, ce sera mon malheur à moi. Mais si la voiture ne vient pas du tout et que l'enfant mourra, ce sera aussi ton malheur à toi. Je te trouverai aujourd'hui-même pour te zigouiller. Compris?

Il comprit. Au bout d'un quart d'heure, la voiture était devant la maison.

En fin de compte, c'est l'excellent docteur Bondar des Urgences qui sauva la petite, qui n'avait qu'un an, en lui faisant du bouche à bouche, des massages cardiaques, des piqûres.

Finalement, on apporta des ballons d'oxygène. Les joues de Nastia redevinrent roses peu à peu, et elle reprit connaissance. Il fallut l'hospitaliser, et comme les médecins, craignant évidemment de prendre la responsabilité, refusèrent net de s'en charger, c'est moi qui transportai Nastioucha à l'hôpital dans ma voiture.

La première chose qu'on lui fit à l'hôpital rattaché à l'Ecole de Pédiatrie, je ne l'oublierai jamais. Deux robustes infirmières saisirent le pauvre petit corps et le plaquèrent sur le lit, alors qu'une troisième, sans se donner la peine d'utiliser un anesthésique, fit à l'enfant une piqûre avec une grosse aiguille. Ça s'appelle dans leur langage «ponction rachidienne». Je voudrais voir le sadique qui a inventé cette horrible ponction. L'enfant poussait de faibles cris plaintifs, je serrais les dents et les poings... Impossible de l'oublier.

Bref, pourvues d'un bouquet de diagnostics — encéphalite, méningites, hydrocéphalie —, la mère et la fille restèrent à l'hôpital où, durant dix jours, on fit subir à Nastia toutes sortes de martyres médicaux: une énorme quantité de piqûres bourrées de remèdes de cheval. Ses petits bras frêles étaient littéralement criblés de traces qu'y avaient laissées les aiguilles obtuses des toubibs obtus. A le voir, cela fendait l'âme.

Entretemps, je dus, comme cela avait été fixé, me rendre à Monaco pour y être reçu par le prince Rainier. Après de longues hésitations, je pris l'avion.

¹ Un des quartier extérieures de Saint-Pétersbourg. (*Note du traducteur.*)

Le prince me reçut dans son cabinet de travail. Il examina méticuleusement les miniatures, on fut visiblement satisfait et me dit de terminer le montage de l'œuf. En me donnant congé, il me demanda gracieusement:

— Est-ce que je pourrais vous être utile?

— Oui, monseigneur. Il est arrivé un malheur à ma fille et une consultation de meilleurs médecins pédiatres est nécessaire.

Au bout d'un quart d'heure, le médecin personnel du prince, priant de l'excuser de ne pas être venu plus tôt, était devant la porte de ma chambre. Le lendemain, ma femme, munie de toute la documentation médicale faite à l'ordinateur, vint de Pétersbourg en avion. Un conseil de grands spécialistes de France, ayant examiné les analyses, prononça son verdict:

— Il n'y a pas d'encéphalite.

— Pas de méningite.

— Pas d'hydrocéphalie.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a la fièvre, réaction de défense de l'organisme de l'enfant contre les agents infectieux, d'un côté, et la criminelle erreur des médecins qui ont bourré la petite d'énormes doses de médicaments inutiles et nocifs, de l'autre.

Cinq minutes après, prenant sur moi la responsabilité, j'ordonnai par téléphone l'arrêt de tout traitement.

Il n'y a pas longtemps, nous avons célébré le troisième anniversaire de Nastik. Sa mère raffole d'elle. C'est que, en effet, Nastia est une adorable petite fille, placide et câline, aux yeux bleus et aux cheveux cendrés qui bouclent légèrement.

Aniouta¹, sa sœur aînée, et moi, nous pardonnons généreusement à maman son amour immodéré pour la petite. Il est vrai que, parfois, cela nous rend un peu jaloux.

¹ Diminutif d'Anne. (*Note du traducteur.*)

Chapitre 8

Dans l'antichambre, la sonnerie du téléphone fut longue, longue et stridente dans le silence du matin. C'est ma femme qui décrocha le récepteur. Je restai couché n'ayant pas la force de me lever après la beuverie de la veille.

Je ne sais pas pourquoi, je compris tout immédiatement: c'est maman qui téléphonait.

A l'époque nous n'avions pas de voiture. Sûrement, nous dûmes prendre un taxi. Mais je ne m'en souviens pas. La seule chose dont je me souviens, c'est que, chemin faisant, je priais Dieu: pourvu que ce soit une erreur, pourvu que ce ne soit pas mortel, pourvu qu'il reste vivant.

Mais je savais déjà comment cela s'était passé.

En nous approchant de la maison, nous n'aperçûmes rien du côté de nos fenêtres. Et il n'y avait personne. Pas même les badauds inévitables dans de pareilles circonstances, pas d'ambulance, rien. Et l'espoir allait renaître: c'est une erreur, ce doit être une erreur.

Nous fîmes le tour de la maison et près de l'entrée, je vis un groupe de personnes qui se tenaient là et regardaient, quelque chose. Non, il ne s'agissait pas d'une erreur.

Pourtant, il n'y avait pas de corps à terre, seulement une petite flaque de sang devant la porte d'entrée. Nous entrâmes. Au troisième étage, la porte de notre appartement était ouverte. Dans le hall et à la cuisine, des inconnus se tenaient debout, comme s'ils attendaient quelque chose.

D'une voix tranquille, mais qui n'était pas la mienne, je demandai:

— Où est-il?

Là, me répondit-on en m'indiquant d'un mouvement de tête la fenêtre du palier. J'y allai et regardai par la fenêtre.

Le corps du père gisait sur l'auvent de béton de la porte d'entrée, la face en bas.

La mémoire n'a pas tout gardé. Et c'est heureux, bien sûr.

Je me souviens avoir donné des ordres, chargé quelqu'un d'aller faire une commission, payé pour quelque chose, cherché une corde qui, plus tard, me servit à descendre le père à terre.

A la cuisine, deux hommes — ils se trouvèrent être ensuite des juges d'instructions venus sur les lieux pour constater le suicide — se tenaient debout, le dos contre le frigidaire.

— Eh, l'ami, y a-t-il pas ici quelque chose pour boire un coup?

Je sortis une bouteille de vodka.

L'individu qui m'avait prêté la main pour descendre le père de l'auvent, se trouva, lui, être un pompier. Lui aussi restait les bras ballants, puis, s'approchant de moi, il articula quelque chose dans le genre de:

— Ce n'est pas à nous autres, pompiers, de descendre les suicidés... Notre affaire, c'est d'éteindre les incendies...

Je lui donnai de l'argent.

Je me souviens d'avoir entendu quelqu'un dire: — Il ne faut pas laisser la mère sortir de l'appartement...

Mais elle sortit, s'agenouilla, silencieuse, devant le père. Et nous nous tîmes ainsi agenouillés près de lui. Toute la famille. Maman et Nikita pleuraient silencieusement. On s'approcha de nous. Des voisins. Je les écartai. Papa avait à la main droite un ongle bleu. Les badauds se tenaient à quelques pas de nous. Silencieux.

Enfin arriva le «fourgon à cadavres». Je demandai la permission d'accompagner le corps du père jusqu'à la morgue.

Les préposés firent mine d'être contrariés et me dirent que cela était formellement interdit. Je donnai de l'argent et nous partîmes.

Cela se passait par un automne très chaud. Devant la morgue, une foule de gens. Les réfrigérateurs étant surchargés, il n'y avait plus de place pour déposer les cadavres. Des femmes pleuraient, suppliaient les employés.

Je trouvai le responsable et me présentai. Lui, à son tour, se nomma: Ghéorghî Davidovitch. Coïncidence onirique.

— Voilà, tenez, je vous apporte votre homonyme, dis-je, et je donnai de l'argent.

C'est que papa s'appelait Ghéorghî Davidovitch.

Avec méthode et précision, je donnais des ordres, remplissais toutes les formalités, en buvant de temps en temps une gorgée d'un flacon que j'avais dans la poche intérieure de mon veston.

Trois jours après, parents, amis et collègues vinrent à la morgue à l'heure indiquée. La salle où étaient exposés les cadavres ressemblait plutôt à une gare: des gens allaient et venaient, on emportait des cercueils, on en apportait d'autres. Dans un local exigu, dix à douze familles à la fois faisaient leurs suprêmes adieux.

Je donnai de l'argent. Ghéorghî Davidovitch fit fermer les portes pour quarante minutes. Puis, selon mon ordre, on m'y fit entrer tout seul, alors que le corps du père était déjà apporté de la salle où l'on prépare et habille les cadavres, mis en bière et posé sur un piédestal.

Deux employés de la morgue se tenaient près du cercueil. L'un, un vieillard, devant être imbibé depuis l'enfance, l'autre, un jeune, semblait être un novice.

Le père était déjà habillé, le couvercle du cercueil se trouvait tout près. Le visage était d'un mauvais teint terreux, sur le front une écorchure grossièrement maquillée, un petit filet de sang foncé sorti de l'oreille avait fait une tache sur le drap blanc. La boîte crânienne ouverte du côté de la nuque pendant l'autopsie avait été sommairement recousue bord à bord avec un gros fil noir.

— Moujiki¹, avec quoi l'avez-vous grîmé? demandai-je.

On me montra une boîte de fard de théâtre. Je la pris et me mis à l'oeuvre. Le vieux grommela quelque chose.

— Profite de ce que je suis encore en vie, pour apprendre comment il faut faire, coupai-je court. Il se tut un instant, me regarda faire et puis se remit à marmonner des choses inintelligibles qui, voulant être des anecdotes, étaient simplement des inepties.

Tout comme je l'avais fait jadis à l'Ecole Théâtrale aux leçons de grimage, je commençai par enduire légèrement le visage de vaseline, puis je mis le fond de teint.

— Pas à dire, c'est du beau travail..., entendis-je le vieux dire dans mon dos. T'es son collègue, ou quoi?

Je me taisais, en continuant à étaler le fond de teint.

— Alors, quoi, une connaissance?

Toujours silencieux, je poursuivais ma besogne, aplatissais la peau, ombrçais les paupières, mettais un peu de rouge aux lèvres.

— Alors, un parent, non? me demanda encore l'agaçant vieillard.

— C'est mon père, fis-je en achevant le maquillage sans me presser.

L'autre se tut et ne proféra plus un mot jusqu'au bout. Sûrement, la scène vue par d'autres devait être horrible.

Je terminai mon travail et amenai maman et Nikita. Là, maman se laissa flancher un peu, puis elle ne se le permit plus et tint le coup jusqu'au bout.

Enfin on ouvrit les portes et laissa entrer tout le monde.

Ce jour-là j'ai cessé de boire.

¹ *Moujiki*, pl. de *moujik*, n. m. = homme, paysan. De nos jours, on emploie le mot dans un langage populaire, lorsqu'on s'interpelle amicalement entre hommes. (*Note du traducteur.*)

«Vingt-trois maximum»

La bille tomba sur vingt-trois.

Le croupier ramassa les jetons qui avaient perdu. Maintenant, sur la table il ne restait plus qu'une seule mise qui attendait son tour. Mais quelle mise...

— Vingt-trois, carré, cheval et plus, annonça le croupier.

Cela signifiait que tous les jetons mis sur les cases mentionnées avaient gagné et que le montant de la somme était de deux cent soixante-dix mille français.

Les perdants, envieux, voulaient savoir qui était celui qui avait eu une telle chance.

C'était moi qui l'avais eue.

Je faisais de mon mieux pour afficher une mine impénétrable et le front haut d'un homme à qui gagner ou perdre était chose habituelle. Mais le cœur battait furieusement et, je le crains, que mon visage n'avait plus sa noble pâleur au moment où je recevais le gain.

— Messieurs, faites vos jeux, rappela le croupier.

...C'était comme s'il n'y avait plus personne autour de moi. Mes paumes étaient moites et dans mon cerveau tournait une roulette. Tout à coup, je vis par la pensée intérieure la boule faire quelques petits bonds et puis tomber de nouveau sur vingt-trois.

C'eût été chimérique, irréalisable, irréel. Cela arrive à titre d'éventualité rarissime. Mais cela arrive. Et, cédant à une force inconnue qui me poussait dans un gouffre, je prononçai d'une voix rauque:

— Vingt-trois maximum.

Et je jetai au croupier deux jetons de cent mille francs chacun que je venais de gagner. Cela signifiait qu'à la mise gagnée qui restait sur la table, j'ajoutai jusqu'au maximum, c'est-à-dire quatre mille francs au centre, dix mille francs à chaque «cheval» et vingt-deux mille à chaque carré. Au total, sur le chiffre vingt-trois et le reste, il y avait maintenant cent cinquante mille francs.

Le croupier qui en avait vu bien d'autres me sourit gentiment, tout comme le fait le diable à une nouvelle victime de son tripot infernal. Le temps passait avec une lenteur atroce. Enfin, la boule fit ses derniers bonds frénétiques au fond de la cuvette qui allait s'arrêter.

Je ne pus pas supporter la tension et quittai la table en me frayant un passage à travers la foule des joueurs et des badauds.

Me trouvant dans un coin retiré du Casino, je me regardai dans une glace. Je vis un monsieur en smoking, correct, au regard excité, avec un visage passablement agréable.

— Oh, ce que tu as le goût du risque, cher Paramon!¹ me dis-je. Si tu étais parti avant, tu aurais emporté deux cent soixante-dix mille francs. Eh bien, non! Monsieur trouve bon de jeter cet argent aux chiens. Qu'est-ce que tu croyais, idiot?! Qu'il y aurait un miracle? Moutard! Ce serait déjà bien de sauver les derniers cent mille qui restent! Et, de toute façon, il est temps de partir. Ce n'est plus ton tour de gagner.

Arrivé près de la porte, je m'attardai à regarder le tableau électronique qui dominait la table de jeu. Tout à coup, les chiffres bougèrent, remontèrent et le nombre gagnant apparut.

C'était un nombre rouge. C'était un nombre de deux chiffres. Si c'était vingt-cinq ou vingt-sept, cela voulait dire que j'avais accroché un des carrés et que l'argent que j'avais risqué me revenait avec quarante-deux mille en plus.

J'allai lentement vers la table.

A ce moment, les joueurs qui me cachaient la table avec leurs dos, se retournèrent comme s'ils cherchaient quelqu'un. Je compris qu'il s'était passé quelque chose d'incroyable et mon cœur battit la breloque.

A ma vue, les joueurs s'écartèrent avec des mines d'enterrement. Dans un silence absolu, on entendit le rire hystérique d'une vieille dame...

Sur la table dégarnie, il n'y avait plus qu'une seule mise.

Vingt-trois, carré, cheval et plus.

L'impossible s'était donc produit. Le destin m'avait cligné de l'œil, soit que le diable, patron du bouge, eût raté le coup, soit qu'il eût engagé avec moi un jeu dans l'espoir de s'emparer de mon âme.

Tout le monde gardait le silence. Je remarquai du coin de l'œil que plusieurs joueurs assis à d'autres tables avaient quitté leur jeu pour venir voir de leurs propres yeux l'argent d'autrui.

Ah, combien ils étaient unanimes à me haïr en ce moment, tous ces gens réunis dans cette salle somptueuse et ancienne! Et — permettez-moi de vous le faire remarquer — des gens qui étaient loin d'être pauvres. Ah, combien j'étais heureux! Moi, un Russe, resté par miracle sain et sauf de ce hachoir qu'est la vie soviétique, moi qui ai saisi le destin par les cornes et lui ai fait plier l'échine! Regardez-moi donc, vous autres, millionnaires pourris! Il ne vous est pas donné de miser deux fois de suite sur le maximum, vous n'avez pas les reins assez solides! Nous autres seuls, Russes,

¹ Prénom masculin, employé parfois, mais rarement, pour désigner un niais. (*Note du traducteur.*)

nous le pouvons! Nous l'avons hérité de nos aïeux! Ça, vous ne l'avez pas. Et ne l'aurez jamais.

Et maintenant, voyez! Je vais vous donner le coup de grâce dont vous, chiens, vous ne vous remettrez jamais!

Je fis signe au croupier. Il comprit et fit venir l'employé qui était de service, ce dernier en appela encore un autre, porteur d'un coffre-fort spécial, celui-ci. On y mit soigneusement mon gain, soit près de deux millions de francs, et le porta à la caisse des dépôts et consignations. Tout comme dans une vulgaire caisse d'épargne.

— Vous continuez le jeu? demanda le croupier.

— Non, répondis-je.

— Vous enlevez l'enjeu? demanda-t-il encore.

— Non, dis-je, car c'est à vous de le ramasser. C'est votre pourboire.

— Monsieur, c'est beaucoup trop... Qui êtes-vous?

— Je suis un Russe.

Et je sortis du Casino. Les croupiers se tenaient comme à garde à vous.

Mon grand-père maternel est mort à Kniaghinine, petite ville de province, au début des années 1920, sans avoir, pratiquement, connu la révolution. Il était un brillant officier, aristocrate et joueur. Dans mon enfance, j'ai trouvé les archives de ma grand-mère: coffret de bois contenant lettres jaunies, photographies, cartes postales. L'une d'elles représentait un bel édifice et avait pour légende: *Monte-Carlo. Le Casino. 1912*. Au verso, il était écrit de la main de mon grand-père à l'encre noire:

«— Ma chère¹, ne soit pas triste, tout ce qui se fait est pour le mieux. Pardonne-moi, j'ai perdu nos chevaux pour avoir misé sur vingt-trois. Eh bien, tant pis! D'autant que l'avoine, cette année, a beaucoup renchéri...»

Maman m'a raconté de grand-père qu'il avait autrefois possédé un haras, plus de deux cents chevaux de race. Le grand-père les avait perdu en un soir. J'ai retenu pour toute ma vie le bel édifice représenté sur la carte postale, la légende: *Monte-Carlo. 1912* et le nombre vingt-trois qui avait privé le grand-père, du haras. D'ailleurs, le grand-père avait eu raison sans le savoir, en disant que «tout ce qui se fait est pour le mieux»: quelque cinq ans plus tard, le haras eût été confisqué par les bolchéviks.

J'ai beaucoup pensé à mon grand-père qui avait perdu au jeu ses chevaux. Je me le figurais svelte, revêtu d'un smoking blanc ou d'un uniforme — blanc, obligatoirement —, entrer dans le majestueux et bel édifice d'une allure désinvolte et la tête haute, jeter ses gants dans un chapeau mou ou dans un képi

¹ Les deux premiers mots du texte sont écrits en français, mais avec des lettres russes. (*Note du traducteur.*)

d'officier, obséquieusement saisi au vol par un serviteur. Dans la salle de jeu, je le voyais, déjà assis, sortir de ses doigts effilés une longue cigarette, tirer une bouffée de fumée odorante et, ayant posé son verre sur la table, dire négligemment au croupier:

— Vingt-trois maximum!

en adressant un éblouissant sourire à une dame en face de lui coiffée d'un grand chapeau blanc.

Dois-je dire à quel point mon cœur battait fort, lorsque, en 1992, pour la première fois de ma vie, je roulais vers Monte-Carlo, dans une vieille Mercédès empruntée à un ami. Je n'avais rien dit à ma femme. J'allais au rendez-vous avec mon enfance, avec mon grand-père qui vivait toujours dans mon imagination, je voulais humer l'arôme du tabac du Casino, entrer dans le majestueux édifice la tête haute, pour pouvoir me dire un jour: — J'ai été là, où il avait été, j'ai éprouvé la même chose que lui, et ainsi j'ai poursuivi la marche du temps. Gentil grand-papa, tu avais parfaitement raison et pour tout. Tu as vécu ta vie avec brio et tu es mort sans avoir jamais connu l'opprobre. Et puis, tout ce qui se fait est... pour le mieux!

A l'encontre des conseils de mon ami — un radin —, je descendis non pas dans quelque hôtel de second ordre, mais bien à l'Hôtel de Paris, quoiqu'une chambre y coûtât très cher et moi, à l'époque, je n'étais pas riche, — ni à l'heure actuelle d'ailleurs. Je n'avais aucun plan d'action précis. Je venais simplement conquérir Monte-Carlo.

La première chose que je fis, après avoir rangé mes affaires, fut d'aller m'acheter un smoking blanc, le superbe temps d'automne semblait être de connivence avec moi. Le smoking blanc m'alla suprêmement, et je devins pour longtemps un client de la maison *Jean-Jacques*.

M'étant mis dans une poche quelque chose comme mille dollars, somme que je m'étais permis de perdre, et dans l'autre deux cents francs, pourboire destiné au croupier au cas où je perdais, je me rendis au Casino.

Inutile de dire que je ne misais que sur vingt-trois, et déjà le premier soir, figurez-vous, je partais en emportant un gain qui, sans être considérable, dépassait pourtant plusieurs fois mon «capital initial». Rentré à l'hôtel, j'analysai mon jeu cherchant à comprendre pourquoi ayant une chance exceptionnelle, je n'avais gagné qu'une somme relativement modeste. Et je fis une déduction: j'avais joué mesquinement.

Le lendemain, ayant pris tout l'argent gagné la veille, je jouai dix fois plus gros. Je m'étais dit que, puisque cet argent n'était pas une rétribution, et qu'il avait été gagné au jeu, si je perdais, il n'y aurait pas lieu de le regretter.

Tout ce qui arrive est pour le mieux.

Ce soir-là, je gagnai plus de vingt-huit mille dollars, et je devins joueur.

Je flânais dans Monte-Carlo, tranquille et insouciant en apparence, prenais un café sous les parasols d'un bistro, souriais aux passants, regardais autour de moi avec des yeux brillants d'excitation et ne voyais rien.

Je jouais.

Et si, extérieurement, je paraissais — au moins, le croyais-je — calme et nonchalant, il en était tout autrement à l'intérieur de moi-même. Le cœur propulsait le sang dans les artères par à-coup, les nerfs étaient tendus comme des cordes et résonnaient doucement. Je misais encore et encore sur vingt-trois, c'était comme si je déroulais à rebours le film du Casino. Parfois j'hésitais, et ma main se tendait déjà pour mettre mille francs sur les secteurs portant huit, onze, vingt-quatre et trente. Et puis, comme si elle venait de quelque part, j'entendais une voix rauque, mais qui était la mienne, qui prononçait un ordre surprenant par son manque de logique.

Le plus étonnant, c'est qu'il y avait quelque chose qui me forçait d'y revenir. Au Casino. L'adrénaline cherchait un exutoire, et mes pieds d'eux-mêmes allaient dans la direction de la place centrale: de Monte-Carlo. Je savais que, en aucun cas, je ne devais jouer encore pendant ce séjour, car je perdrais à coup sûr et que ce serait mal, moins à cause de l'argent, que parce que cela gâterait toute la fête. Et puis, c'était un peu gênant: gagner sans peine deux millions et puis m'en aller allègrement en jetant au croupier un pourboire égal à ce qu'il gagne en une demi-année, c'est une chose; mais revenir, reconnaître que j'étais dépendant de cette chimère qu'est le jeu, c'en est une autre.

Mais l'organisme continuait indépendamment de moi à sécréter de l'adrénaline, et celle-ci aiguillonnait mon âme, exigeait un exutoire. Il fallait inventer quelque chose pour me distraire, me détourner de mon idée fixe.

Par la fenêtre ouverte, j'entendais un concerto pour violon de Vivaldi. Des images de film prirent le relais de la musique: violon — vieux film américain *La Rhapsodie* — le héros principal, un violoniste — sa maîtresse richissime qui, après un concert vient le chercher dans sa *Mercédès* blanche décapotable — le violoniste, sans ouvrir la portière de ce coupé de sport, l'enjambe élégamment...

Eurêka! J'ai trouvé: je réaliserai enfin le rêve de ma jeunesse, j'achèterai une luxueuse voiture et quoique — admettons-le — je ne sois ni assez jeune, ni assez élégant, j'en enjambrerai la portière, ne fût-ce qu'une fois dans ma vie. Et j'aurai un souvenir concret de ce sacré vingt-trois. Je m'achèterai une voiture chic pour aller aussitôt à Paris, je quitterai ce Monte-Carlo du diable, cette ville pleine de tentations et je m'affranchirai du joug fascinant du Casino.

Je descendis dans le hall et je priai Jacques, le concierge de l'Hôtel, de téléphoner chez les dépositaires de toutes les meilleures firmes d'automobiles du monde.

Et bien que cela fût à la fin de la journée de travail, et que le week-end — sacro-saint chez les Français — allât commencer, au bout d'une heure, cinq voitures de grand luxe se trouvaient garées autour du massif de fleurs qui est en face de l'Hôtel de Paris. Le beau temps qu'il faisait et la foule des touristes complétaient le tableau.

J'examinai les voitures sans me presser, en fit le tour. Chacune était belle à sa façon. Je réfléchissais en marchant:

— La *Rolls-Roys*. Blanche, décapotable. Fait penser à un cercueil de luxe. Non, je ne suis pas encore assez vieux pour ce corbillard.

La *Porche*. Noire, trapue, petite, pas sérieuse, tout bien pesé. N'est bonne que pour les gosses de millionnaires.

La *Ferrari*. Très à la mode, splendide, mais manquant de décence. Une voiture par trop impudente.

Le *Jaguar*. Pas mal. Nous autres, les Soviétiques, nous connaissons cette marque par cœur pour avoir lu les romans de Hemingway...

Mais *Mercédès*...

Basse, telle une adorable grenouille accroupie, impeccablement élégante, d'un rouge cerise nacré, au toit métallique s'ouvrant automatiquement, ce qui en quelques secondes la transforme en cabriolet, munie d'un toit en cuir se déployant automatiquement, lui aussi. Rien que l'appellation du modèle — *Road Star (Etoile des routes)* — ça vaut quelque chose! Et l'on peut y monter sans ouvrir la portière, en l'enjambant élégamment. Monstre à deux places avec un moteur de quatre cents chevaux. Le rêve matérialisé, l'objet de mes convoitises de jeunesse!

Je choisis. J'oubliai d'en demander le prix, j'avais la fringale de me mettre au volant, et le plus vite possible. Je me retenais de toutes mes forces pour ne pas m'exclamer comme un enfant: — Dis donc, tonton, laisse-moi la conduire un peu. Et je le dis. Et on me laissa faire. Je me mis au volant et nous roulâmes solennellement par les rues de Monaco dans la direction de la mer azurée, devant les passants qui nous regardaient avec envie et les agents qui nous souriaient poliment.

Le représentant de la firme *Mercédès* qui m'accompagnait, un jeune Italien un tantinet insolent, faisait de son mieux pour paraître solide et correct. Et pourtant, dans son intonation perçaient parfois un sentiment de supériorité — rien moins que désagréable — à l'égard de ce Russe, une indignation, d'ailleurs soigneusement dissimulée: ce n'était donc pas lui le maître!

Alors, pour me vanger, j'ourdis dans ma tête un plan diabolique: j'imaginai la scène finale du spectacle qui avait commencé au Casino. Conformément

aux règles de l'art classique, cette comédie, commencée au Casino, devait finir aussi au Casino.

— Bon, ça va. Je prends la voiture. Dites le prix.

Il le dit. Et, comme il s'attendait à un marchandage, il le majora d'une façon évidente, au moins de vingt pour cent. Mais je ne marchandai pas.

— Alors, lundi, si vous venez, nous remplirons toutes les formalités, dit le type de *Mercédès* avec une intonation de nouveau moqueuse.

— Nous les remplirons aujourd'hui, fis-je d'un ton balayant toute objection.

— Mais aujourd'hui les banques sont fermées. Il est déjà tard.

— Vous acceptez l'argent comptant?

— Ou-oui..., fit-il, décontenancé et hésitant.

— Allons.

Nous garâmes la voiture et allâmes à l'Hôtel.

J'avais échaffaudé mon plan sur la base du fait que mes gains se trouvaient à la caisse des dépôts et consignations du Casino. Les reprendre serait l'affaire d'un instant, mais on me les rendrait, il est vrai, en jetons. Pour cela il suffisait, même sans quitter la table de jeu, de faire signe au croupier et d'apposer ma signature au bas de ma carte personnelle.

Quand nous sortîmes sur la place, nous prîmes la direction du Casino.

Mon type de *Mercédès* qui, jusque-là, me suivait sans murmurer croyant certes que je le menais aux coffres de l'Hôtel, manifesta des signes d'inquiétude en apercevant les marches du Casino.

— Allons, allons, dis-je en le tirant par la manche.

— Pour quoi faire? demanda-t-il sans rien comprendre.

— Ce sera vite fait, cinq à dix minutes. Je vais gagner... Tu as dit que cela faisait combien?... Alors nous réglerons nos comptes.

Le type entra en fureur. Sur sa gueule insolente, je pus lire en lettres majuscules son mépris à l'égard de cet idiot de Russe, doublé du chagrin de voir son week-end foutu, et encore beaucoup, beaucoup d'autres choses.

Je le fis entrer de force au Casino.

— Reste à côté de moi. Ce ne sera pas long. Dix minutes.

Je sortis de ma poche une somme d'argent et je jouai. Le type se tenait là, et toute son attitude ne disait que trop ce qu'il pensait de moi.

Au bout de cinq minutes, sous prétexte que je n'avais pas de cigarettes, je l'envoyai en chercher au bar.

Tout le reste n'était qu'«affaire de technique».

Pendant son absence, on m'apporta de la caisse des dépôts et consignations mes jetons. Et, par-dessus le marché, au moment où le type de *Mercédès*

réapparut avec les cigarettes, je venais de gagner une mise entière sur vingt-trois. Maintenant, il y avait devant moi sur la table un amas de jetons de cent mille chacun, et j'y ajoutais mon nouveau gain, soit encore cent trente-quatre mille Francs.

— Tu vois maintenant... puisque je te le disais..., fis-je doucement, Pour cela il n'a fallu que dix minutes en tout et pour tout. Et toi, tu ne voulais pas croire...

Le malheureux se transforma en statue de sel. Il s'en fallut de peu qu'il ne pleurât. D'un air obtus, il regardait les jetons, la table, puis se retourna comme s'il voulait s'assurer que tout cela se passait réellement et qu'il ne rêvait pas. Ses lèvres remuaient en silence, soit qu'il priât, soit qu'il marmonnât des jurons, ou qu'il divisât mentalement mon gain par son salaire.

— Ça va, allons! dis-je en fourrant les jetons dans mes poches.

Il me suivit en traînant les pieds. A la caisse des dépositions, on mit un temps à échanger les jetons contre l'argent liquide et à le mettre dans deux sachets, tout comme on le fait avec les patates dans un supermarché. En attendant, je lui demandai:

— Le moteur est de combien de chevaux?

— Plus de quatre cents.

— Figure-toi, qu'il y a cent ans, mon grand-père avait perdu ici tout un haras. Aujourd'hui, je lui ai fait prendre sa revanche. Tu piges, mon gars?

Le garçon, tel un pantin, hocha la tête avec approbation, en souriant servilement. Il avait définitivement perdu la capacité de comprendre quoi que ce fût et, seulement, ses lèvres se remettaient de temps à autre à remuer comme s'il mâchait de l'herbe.

Une heure après, ayant avec élégance enjambé la portière de ma *Mercédès*, je roulais sur Paris à deux cent soixante à l'heure, j'allais au-devant de ma femme qui ne savait rien et qui volait de Saint-Pétersbourg au-devant de son destin heureux.

Mon ange gardien, en battant des ailes, avait de la peine à emboîter le pas.

Valia Pavlova

Nous nous rencontrâmes un été au «Lenfilm»¹. Je venais de terminer ma première année d'études à la Faculté des metteurs en scène de l'Ecole théâtrale de Léninegrad. Je n'étais qu'un gosse, j'avais vingt-trois ans.

Elle avait terminé la même Ecole, mais six ans auparavant, s'était produite dans de grands théâtres de Russie. Elle avait trente ans.

Ce jour-là, nous avons mis en gage la montre de Valia², pour nous offrir une bouteille de vodka, et nous nous réveillâmes le lendemain matin sur un lit pliant dans la cuisine d'un ami, acteur lui aussi. Réveillés, nous ne nous séparâmes plus pendant cinq ans bien comptés.

Je dus passer aux cours par correspondance de la même Faculté des metteurs en scène, et nous travaillions ensemble, partout où nous pouvions: à la radio, à la télévision, au cinéma. Ensuite nous allâmes pour nous engager comme acteurs, d'abord à Kazan et puis à Pétrozavodsk³. Il y eut un temps où Valia s'était produite au Théâtre du Drame et de la Comédie à Léninegrad, rue Litéiny⁴, qu'elle dut quitter pour avoir été en conflit avec le directeur artistique.

Nous menions une vie dure qui, en même temps, était belle et gaie. Parfois nous étions «riches», il en était ainsi pendant les festivités de Noël, grâce aux honoraires que nous touchions, moi pour avoir figuré le père Noël, et Valia la Snégourotchka⁵. Alors nous allions dans un restaurant, toujours le même, celui qui était au premier étage de l'Hôtel «Europe». Mais beaucoup plus souvent, nous étions «pauvres» et dépensions nos roubles avec parcimonie pour qu'il nous en restât jusqu'aux nouveaux honoraires; parfois aussi, nous étions complètement à sec. Alors nous allions au marché et nous y volions des fruits, des champignons secs⁶ et des fleurs. Rentrés à la maison, on se marrait en se souvenant de nos exploits et en les commentant à qui mieux mieux; c'était pour nous comme un amusement, une espèce de spectacle, des

¹ Les studios cinématographiques à Pétersbourg. (*Note du traducteur.*)

² Diminutif de Valentine. (*Note du traducteur.*)

³ Capitales respectives de la République autonome des Tatars et de la République autonome de Carélie. (*Note du traducteur.*)

⁴ Grande rue au centre de Saint-Pétersbourg. (*Note du traducteur.*)

⁵ Personnages des contes russes, dont le nom provient du mot «snieg», la *neige*, et qui est la fille du père Noël. (*Note du traducteur.*)

⁶ Denrée alimentaire, très prisée par les Russes, avec laquelle on prépare potages, sauces etc. (*Note du traducteur.*)

«études»¹. Dans ces jeux d'improvisation, nous jouions parfois, Valia une jeune épouse gâtée et étourdie qui gaspille son argent, et moi l'époux riche et sévère qui, s'il le faut, dira:

— Remets-ça à sa place. Assez. Tu as déjà-dépensé aujourd'hui les mille roubles que l'on te donne pour tes bêtises quotidiennes!

Et elle, «docile», remettait à leur place les fleurs volées, alors que le vendeur, toujours sous l'effet du mot «mille», restait là à regarder d'un œil envieux ce couple de «millionnaires» qui passait outre: — pensez donc, à l'époque, «mille roubles», c'était le prix d'une bagnole usagée!

Mais d'ordinaire, Valia emportait tranquillement les fleurs, et c'est alors que commençait le second acte de la comédie.

Nous choissions parmi les marchands de fruits le Géorgien bellâtre le plus typique pour lui monter un canular. Valia, en verve et très inspirée, engageait une conversation, dont il résultait que le Géorgien restait avec des fleurs et que Valia emportait un sac plein de fruits. Dans des cas difficiles, j'apparais-sais et disais:

— Ne vous étonnez pas, nous sommes du «Lenfilm»², nous tournons un film sur la célèbre actrice Pavlova. C'est une répétition.

Et tout rentrait dans l'ordre.

Je l'aimais, c'est certain. Elle était une excellente actrice, son talent lui venait du Ciel. Elle possédait les qualités rares pour pouvoir jouer les héroïnes tragiques: Médée et Marie Stuart, Lady Macbeth et le Commissaire de la «Tragédie optimiste»³ étaient ses rôles. Elle respirait l'énergie et la passion. Elle était capable d'actes déraisonnables et risqués.

Il y avait quelque chose qui me poussait, qui m'attirait vers elle. Sûrement, c'étaient son talent et sa force. Intérieurement, je luttais contre elle, je croyais devoir être le premier. Mais sous plus d'un rapport, c'était elle qui était la première, et moi, je luttais. Je poursuivais mes études par correspondance à l'Ecole Théâtrale, gagnais occasionnellement de l'argent comme acteur de théâtre, travaillais en même temps comme professeur dans une école secondaire; deux fois par an, j'allais à Léninegrad pour passer mes examens, la laissant seule tout un mois. Elle m'écrivait de longues et belles lettres. Moi, j'étais à bout de nerfs, crevais de jalousie sans savoir pourquoi, et il en résultait que je lui faisais des infidélités afin de relâcher la tension nerveuse

¹ Dans l'enseignement de l'art dramatique d'après le système de Stansislavski, on appelle «études» les petites scènes sur un sujet donné concret que le professeur fait mimer à ses élèves et inventer les jeux de scènes. (*Note du traducteur.*)

² Voir la note à la page 74. (*Note du traducteur.*)

³ Drame héroïque du répertoire soviétique (1952) de Vsévolod Vichnevsky (1900-1951). (*Note du traducteur.*)

ne fût-ce que pour un temps. Au fond, je n'aspirais à rien d'autre qu'être auprès d'elle et, succombant sous un trop plein d'émotions, je me soûlais. Je l'aimais et je la haïssais.

Elle me plaqua lorsque j'étais allé à Saransk¹ pour y mettre en scène mon spectacle de fin d'études. Un garçon du corps de ballet l'avait emmenée et, au bout d'une quinzaine de jours, il l'avait abandonnée. Elle chercha à se remettre avec moi, mais je ne pus lui pardonner sa trahison, c'est ainsi que je qualifiais à l'époque ce qu'elle avait fait.

Plus tard j'ai compris, je lui ai pardonné et je lui suis venu en aide de temps en temps, durant toute sa vie. Durant toute sa pénible et courte vie. Mais, sûrement, ce n'étais pas en vain que Dieu l'avait châtiée. Peut-être que c'est pour m'avoir quitté.

Et quant à moi, c'est mon ange gardien qui m'a sauvé. Et, peut-être, c'est parce qu'elle m'avait quitté que je suis devenu ce que je suis.

A l'époque, je ne le comprenais pas. Et je souffrais. Je souffrais et je buvais.

Or, c'est à Saransk que, pour la première fois de ma vie, je lus mon nom imprimé sur une affiche de théâtre: mise en scène de André Ananov. Pour la première fois de ma vie, j'eus des honoraires, plus de sept cents roubles. A l'époque cela représentait une somme considérable. Valentine m'attendait à Léninegrad. S'approchait le Nouvel An, l'an 1972. Nous avions convenu que je viendrais à Piter² le 31 décembre, directement du théâtre où je venais de terminer la mise en scène de mon spectacle de fin d'études. Nous avions projeté de réveillonner chez nous, à deux. Nous parlions par téléphone chaque jour, je n'aspirais à rien d'autre qu'être ensemble et ne me doutais de rien.

Or, je m'étais arrangé pour venir à Léninegrad un jour avant, c'est-à-dire le 30 décembre. A la maison, rue Septième Krasnoarméiskaïa³ — c'est là que nous louions une chambre —, je ne la trouvai pas. Les voisins me dirent qu'elle était partie la veille pour Vyborg⁴, chez ses parents. C'est à quatre heures de train de Léninegrad.

Je laissai mon bagage à la maison, fourrai l'argent et les étrennes dans mes poches et partis pour Vyborg avec le dernier train du jour. Mais je ne l'y trouvai pas non plus. — Elle est allée à Léninegrad, me dit la belle-mère en évitant mon regard. Je sentis que ça n'allait pas bien et, le lendemain, j'allai à Léninegrad avec le premier train du matin.

¹ Capitale de la République autonome des Mordves. (*Note du traducteur.*)

² Appellation familière populaire de Saint-Pétersbourg. (*Note du traducteur.*)

³ A Saint-Pétersbourg, il y a des rues parallèles portant un seul et même nom et ne se distinguant entre elles que par leurs numéros. (*Note du traducteur.*)

⁴ Ville située sur l'isthme de Carélie à deux cents kilomètres environ de Saint-Pétersbourg. (*Note du traducteur.*)

Je ne peux pas expliquer maintenant pourquoi, arrivé en ville à la gare de Finlande, ce n'est pas à la Septième Krasnoarméiskaïa que je me rendis — là où Valia aurait dû m'attendre —, mais j'allai à pied par le pont Litéiny¹, chez moi, c'est-à-dire dans l'appartement de mes parents. J'entrai dans ma chambre et je vis aussitôt une enveloppe sur la table. Et je compris tout.

«Pardonne-moi, Andrioucha². Je n'y puis rien. J'aime un autre homme. Je l'ai aimé sachant par avance qu'il ne pourrait s'en suivre rien de bon... Ne cherche pas à me retrouver... Il n'est pas en ton pouvoir de changer quoi que ce soit. Je sais qu'un jour je le regretterai beaucoup... mais maintenant...»

Ce fut un coup terrible. Pour un moment je devins comme sourd. J'arpentais la chambre cherchant à concevoir ce qui s'était passé.

Il était neuf heures du matin, et nous étions le 32 décembre 1972.

Je trouvai dans le buffet une bouteille de cognac, préparée par mes parents pour le réveillon, et en avalai d'un trait le contenu, c'est-à-dire deux grands verres. Maman s'était réveillée. Elle comprit tout du premier coup, mais ne dit mot.

Je pris l'argent, tous mes honoraires, les sept cents roubles. Cet argent qui devait lui montrer que j'étais devenu un homme capable d'aider, d'entretenir une famille, d'être le soutien d'une femme de talent, argent qui témoignait que j'étais devenu un metteur en scène professionnel et que, dorénavant, c'était moi qui étais le capitaine de notre vaisseau et que, répétant ses rôles avec moi, elle écouterait mes conseils, — je fourrai cet argent dans ma poche et m'en allai boire.

Je bus toutes les vacances d'hiver, soit deux semaines, j'y dépensai tout ce que j'avais, je jetai mon alliance à travers la salle du restaurant de l'Hôtel «Europe», il roula sur le parquet de chêne en tintant doucement.

C'est incroyable, des années après, j'ai retrouvé cette alliance. Entre-temps, je m'étais fait joaillier, j'exécutais les commandes à la maison. Une fois, une cliente m'a tendu une alliance d'or, me priant de m'en servir comme matériau. Avant même que je l'aie prise et lu l'inscription gravée à l'intérieur: «Valia. L'an 1968», j'avais compris, je ne sais pas pourquoi, que c'était mon alliance, alors qu'elle ne se distinguait en rien de milliers d'autres.

Mon intuition ne m'avait pas trompé: cette inscription y était. La cliente partie, je suis resté indécis un long moment. Certes, j'aurais pu, en accomplissant la commande, utiliser mon or à moi et garder l'alliance.

Je me suis rappelé notre vie ensemble, notre rupture, la lettre du Nouvel An, mes crises d'ivrognerie, mes tourments, ma jalousie et mon amour.

¹ Pont portant le même nom que la rue où vivaient les Ananov. (*Note du traducteur.*)

² Diminutif d'André. (*Note du traducteur.*)

Et j'ai fondu l'anneau d'alliance. Il s'est transformé en un petit morceau de métal.

Or, lorsque j'eus dépensé pour boire tous mes honoraires, ce fut le tour de la teinture de *calendula*¹ trouvée dans la petite pharmacie familiale. Une autre fois, sachant que dans la chambre de maman dont, depuis quelque temps, elle fermait la porte à clef, il y avait deux petits flacons de vodka, j'y pénétrai par la fenêtre ouverte, ayant longé la corniche du troisième étage. Je revins chez moi de la même façon.

Mais cette crise de beuverie m'a sauvé. Autrement, je serais allé là où elle était, et je l'aurais tuée. Et je savais où elle était.

Finalement, mon organisme eut le dessus. Au bout de deux semaines, je repris mes sens: j'étais couché sur le divan dans l'appartement de mes parents, rue Litéiny. Péniblement, peu à peu je revenais à la vie. Et encore quelques jours après, déjà le maître de mes sens, je revins à Saransk, au théâtre, pour y mettre, en scène un nouveau spectacle.

Mais deux jours ne se furent pas passés que, une nuit, dans ma chambre d'hôtel, sous le coup d'une cause inconnue, je tombai en syncope par suite d'une souffrance insupportable au ventre, et je me retrouvai sur le billard.

...L'action du narcotique cessait peu à peu. Je comprenais déjà que l'on m'avait opéré; maintenant j'entendais tout, j'avais pleine conscience de ce qui se passait, et j'entendis quelqu'un dire:

— C'est tout, après cette opération de quatre heures, on peut aller en griller une... et les chirurgiens s'en allèrent fumer. Deux infirmières qui étaient restées dans la salle d'opération causaient en chuchotant de leurs propres «affaires de jeunes filles».

J'étais couché, sans force, comme si j'étais de coton. Tout à coup, je sentis que ma langue, ramollie, s'enfonçait dans mon gosier et l'obstruait, tel un bouchon de baignoire. Je restais couché et j'étouffais. Et je ne pouvais rien faire. Ni dire ni appeler ni remuer la main. Et les infirmières qui ne cessaient de chuchoter...

Et là, je me rappelai une anecdote. Non, je ne pensai ni à mes parents ni à Valia ni à rien d'élevé ou d'éternel. Je me rappelai une anecdote sur une situation analogue.

...C'est dans un hôpital au fin fond d'une province. On se prépare à opérer un gros bonnet du comité du parti régional. La salle d'opération est encom-

¹ Teinture utilisée par les homéopathes qui est faite à base d'alcool et d'une plante médicale de ce nom. (*Note du traducteur.*)

brée de toutes sortes d'appareils — cœur artificiel, rein artificiel, tuyaux en caoutchouc et boyaux; oscillent les aiguies sur leurs cadrans. On a fait venir de Moscou un professeur, une sommité de la science médicale.

La sommité entre dans la salle d'opération, s'approche du malade et ce dernier, tout à coup, se met à râler et à étouffer,

On vérifie maintes fois les appareils. Tout fonctionne. L'oxygène et le sang circulent.

Mais chaque fois que le professeur s'approche du malade, celui-ci commence de râler. Alors le professeur ordonne:

— Donnez-lui un crayon et une feuille de papier, peut-être, écrira-t-il de quoi il s'agit.

Le malade gribouille quelque chose sur la feuille, le professeur s'approche de lui, prend la feuille et, quand il se met à lire, le malade meurt.

— Ce qui est écrit est tout à fait indéchiffrable, dit le vénérable vieillard. Son assistant prend le papier et lit à haute voix:

— Tu as le pied sur le tuyau, connard. Enlève-le!

C'est ainsi que je mourus, en me souvenant d'une anecdote. Il paraît que les médecins, ayant fumé, revinrent dans la salle d'opération. Pour mon bonheur.

— Regardez un peu, dit l'un d'eux, qu'est-ce que cela pourrait signifier, notre malade est devenu tout bleu?!

Bien sûr que j'étais tout bleu. Ote-toi du tuyau, connard!

Plusieurs jours durant, le téléphone de ma chambre d'hôtel sonna à tout casser. Finalement, papa eut l'idée de donner un coup de fil à la dame de l'étage.

— Ananov? Du numéro 14? Mais, c'est qu'il est mort! Et c'est de la part de qui?

Papa n'en parla pas à la maison, et se rendit aussitôt à Saransk.

Plus tard il m'a dit que, tout le long de son voyage en avion, il avait été certain qu'il s'agissait d'une erreur.

Tout pareillement comme, pendant la guerre, on a dit à maman qui s'inquiétait de l'état de santé de son mari hospitalisé:

— Le sergent Ananov? Mais c'est qu'il est mort!

Maman a trouvé mon père à la morgue, encore tiède mais sans connaissance, dans un tas de cadavres empilés. Elle l'a rendu la vie. Elle aussi, elle était sûre qu'il s'agissait d'une erreur.

Quelques jours après l'opération, ne pouvant plus y tenir, j'envoyai à Valia un télégramme où je lui disais avoir été en état de mort clinique lors d'une

opération, et je la priais de venir à Saransk. Elle ne vint pas. Elle envoya un télégramme:

SOIS PAS IDIOT STOP CROIS PAS TA FUMISTERIE MELO-
DRAMATIQUE STOP

Depuis, je ne lui ai jamais plus rien écrit.

C'était lorsque j'étais déjà marié avec une adorable jeune personne, belle, chaste et aimante, et qui répondait au nom romantique de Stella, que Valia réapparut dans ma vie. Elle me téléphona. Elle dit qu'elle était enceinte, qu'elle était venue de Riga, où elle se produisait alors comme actrice dans un théâtre, pour accoucher à Léninegrad et qu'elle se trouvait actuellement à la clinique Snéghiriov¹; qu'elle avait besoin de beurre, de sucre, de thé et d'argent; que son nouveau mari était un ivrogne et ne se dépêchait guère de quitter Riga.

Je me souvins du début de notre vie en commun: Valia s'était fait alors avorter trois semaines après notre première rencontre. Je lui avais donné cinq rouble, puis je lui avais apporté à la maternité du sucre, du thé et du beurre.

Et voilà que, bien des années après, je lui apporte de nouveau du beurre, du thé, du sucre et de l'argent.

Puis c'était aussi moi qui dus aller la chercher à sa sortie de la maternité avec son fils Maxime et qui fourrai dans la poche de la blouse blanche de l'infirmière les trois roubles d'usage.

— Je félicite l'heureux papa de la naissance d'un fils, dit l'infirmière.

Des années passaient. De temps en temps, Valia me téléphonait en me demandant de l'argent. Je lui en envoyais. Un jour, elle téléphona pour me prier de venir à Riga. Il était arrivé un malheur à son mari. Beau garçon, tout jeune, il avait perdu par suite d'un traumatisme ce qu'un acteur a de plus précieux: le don de la parole. Il était devenu invalide, incapable d'exercer sa profession. Valia était au comble du désespoir.

J'allai à Riga en voiture. J'emmenai le mari de Valia avec moi à Léninegrad et le logeai chez nous. Dix jours durant, nous vécûmes tous les trois — Stella, le mari de Valia et moi — dans notre unique chambre d'un appartement communautaire. Comme il était habile de ses mains, dix jours durant, je lui appris les rudiments de l'art de la joaillerie. Très vite, il maîtrisa quelques techniques élémentaires.

Au bout d'un certain temps, j'allai voir Valia à Riga. Mon élève avait fait des progrès et commençait déjà à gagner un peu d'argent. Il y avait un fils qui grandissait...

¹ Une des plus grandes et anciennes maternités de Saint-Pétersbourg. (*Note du traducteur.*)

Valia vint à Saint-Pétersbourg pour la dernière fois au début des années 1990. Elle vint pour y mourir. Le diagnostic était formel: cancer du poumon.

Elle passa deux mois à l'hôpital et je lui apportais de nouveau du sucre, du beurre, des médicaments et de l'argent.

— Andrioucha, si l'on me donne un exeat, emporte-moi à Vyborg, dans mon «pays». C'est là que je veux mourir, me demanda-t-elle une fois.

Peu de temps après, elle eut son exeat.

Je l'emmenai à Vyborg.

Mon lapin

J'ai commencé à tâter de la bouteille après m'être engagé dans la marine, à l'âge de quinze ans.

C'était l'époque de la réorganisation de l'enseignement scolaire entrepris par Khrouchtchev. Ayant terminé nos études en 8-ème, nous avons appris que nous aurions encore faire non pas deux, comme par le passé, mais bien trois classes¹. Plusieurs sont entrés alors dans des écoles du soir, prévues pour la «jeunesse ouvrière», qui sont restées décennales, — n'y étaient admis que ceux qui travaillaient le jour. Or quelques-uns s'étaient procurés des documents truqués, d'autres travaillaient effectivement.

Une fois de plus, je décidai de suivre mon propre chemin: avec le concours de mon père, professeur de mathématiques: je préparerais tout seul, sans suivre les cours préparatoires, tout le programme de l'école secondaire et présenterais mes papiers à l'Université, selon les traditions de famille. Mais le père tomba malade, fit un: long séjour dans une clinique neurologique (celle qui se trouve dans l'île Vassilievski², la Quinzième Ligne), et je me trouvai sans guide ni surveillance. Comme maman travaillait, mon petit frère Nikita et moi, nous avions à rester durant de longues heures en compagnie de Faïna notre bonne, très brave femme qui, ayant vécu chez nous presque vingt ans, n'en est pas moins restée une simple paysanne.

Je ne sus pas longtemps travailler par moi-même et finalement, ayant passé deux mois à ne rien faire, je me trouvai, Dieu sait comment, à Tallinn, sans argent et n'y connaissant personne, mais chaussé, selon la mode d'alors, de souliers à bout pointu qui appartenait à papa.

A cette époque je me passionnais pour le billard. Ayant fait mes premières armes sur une petite table avec des billes de fer, au billard d'enfant qui se trouvait au Jardin de Tauride³, j'appris vite et, peu de temps après, je pus «faire un stage» chez Nikolaï Pavlovitch Tchij, grand spécialiste de ce jeu et ex-roi des salles de billard du Saint-Pétersbourg d'avant la révolution, qui travaillait maintenant comme marqueur à la Maison des Officiers de Lénin-

¹ L'ancien enseignement décennal a été prolongé cette année d'une année (la onzième classe). *(Note du traducteur.)*

² Un de plus anciens quartiers de Saint-Pétersbourg. *(Note du traducteur.)*

³ Grand parc à Saint-Pétersbourg, dont une partie était réservée aux enfants. *(Note du traducteur.)*

grad. Le matin, je faisais l'école buissonnière, et comme la Maison des Officiers était à deux pas de chez nous, j'y allais tout droit. Le portier croyait que j'allais au cercle des danses de salon. Il n'en était rien: ayant trouvé une clef qui ouvrait la porte de la salle de billard, j'y passais sans être aperçu par personne et m'en donnais à cœur joie. J'ignore pourquoi Nikolaï Pavlovitch a pris la peine de m'apprendre, cela se peut du fait qu'il vivait tout seul, ou bien parce qu'il a vu en moi celui à qui il pouvait transmettre techniques connues de lui.

Croyant que cela était nécessaire pour mon prestige, je me disais plus âgé que je ne l'étais. J'en contais de belles, ainsi je disais faire mes études supérieures, et l'on m'a surnommé «étudiant», d'autres m'appelaient «champion du Palais des Pionniers»¹.

En effet, je jouais assez bien et Nikolaï Pavlovitch continuait à me guider. Au cours de ces matinées, j'avais parfois pour partenaire quelque officier ayant de l'argent sur lui, et, petit à petit, j'ai appris à gagner. Ce que je gagnais, je le donnais à mon maître et il m'en remettait une part comme «argent de poche». Si je perdais, c'est aussi lui qui payait.

Or, un beau jour, je me trouvai à Tallinn. Pendant quelque temps je passai pour joueur «en tournée» en me produisant dans la salle de billard du Mess des Officiers de Tallinn. Gagnant de petites sommes, je ne m'achetais que des glaces, nourriture qui s'est trouvée être très riches en calories; je faisais des promenades dans les environs de la ville, où je rodais à la recherche d'aventures. Une fois, en jouant avec un pilote de mer, je gagnai et, mon partenaire étant sans argent... je me trouvai, tout naturellement, à bord de la *Véga*, navire-école à trois mâts qui était alors dans le port de Tallinn. Ayant dignement «marqué l'événement», je passai la nuit sur la *Véga*, et puis j'y restai pour de bon en qualité d'apprenti matelot, autrement dit, je me fis mousse sur ce yacht romantique, où les aspirants de l'Ecole Navale de Tallinn faisaient leur stage de deux mois.

La soif d'aventures me poussait à vivre comme un adulte. Dès que j'eus ma première perle, j'allai au dancing du *Mary-Club*, arborant fièrement une casquette d'uniforme au «crabe»² qui, d'ailleurs, n'était pas à moi, et ayant au doigt un anneau d'argent emprunté à un matelot estonien dans la fosse aux câbles. Revenu à bord, les deux propriétaires, celui de l'anneau et celui de la casquette, lui aussi Estonien, me firent un beau passage à tabac. Cette leçon, tout injuste qu'elle me parût, je l'ai retenue pour

¹ Centre où les écoliers pouvaient, en dehors des classes, fréquenter différents cercles: de musique, de peinture, de jeu d'échecs etc. (*Note du traducteur.*)

² Cocarde, dans l'argot des marins. (*Note du traducteur.*)

toute la vie. Mais, de toute façon, je n'en ai pas aimé les Estoniens davantage.

Dans mon enfance, j'avais une peur panique de l'altitude. A bord du bateau, j'ai appris que les vergues supérieures, vergues de hune, étaient réservées aux matelots, les aspirants n'étant admis qu'à celles des niveaux inférieurs. Or, je compris que ma honte était proche et ne tarderait pas à faire esclandre. Chaque fois que le haut-parleur se mettait à produire grincements et claquements, signes précurseurs qu'on allait annoncer un ordre à l'équipage, j'avais aussitôt les nerfs tendus. Chaque fois je retenais mon souffle, prêt à entendre une annonce comme celle-ci :

— Branle-bas de manoeuvre. Tout le monde à sa place aux hunes supérieures et inférieures...

En attendant, le bon Dieu usait toujours de sa miséricorde et le haut-parleur restait muet.

Une nuit, je pris ma décision. Tout l'équipage et les aspirants dormaient, seul le matelot de service veillait sur son banc de quart. La nuit était noire, sans étoile et, de plus, il soufflait un fort vent large. Le vaisseau naviguait à la force des moteurs.

Le matelot de quart regardait droit devant lui, touchant légèrement la barre de temps en temps. Personne sur le pont, seuls le vent qui sifflait dans les agrès et le mât d'artimon dont le haut se perdait dans un vide noir qui grinçait.

Je m'élançai éperdument dans les haubans et grimpai sans regarder ni en haut, ni en bas, ni de côté.

Assez vite je fus au bout de la première étape de ma marche et me trouvais dans la hune, cette espèce de plate-forme autour d'un mât. L'étape suivante, une échelle aux montants de corde, mais avec des traverses en bois, se trouvait de l'autre côté du mât.

M'étant agrippé à la hune, je rampai jusqu'au côté opposé et, téméraire, grimpai encore plus haut. Je ne parlerai pas de la façon dont j'atteignis le hunier supérieur. Le pont de navire qui oscillait à quelque vingt mètres au-dessous de moi, heureusement, n'était pas visible. M'étant agrippé à pleines mains à la draille, j'oscillais avec le mât, et je compris alors combien, malheureusement, avaient eu raison les jeunes aspirants lorsqu'ils disaient d'un air érudit que l'amplitude de la bourèche du mât peut atteindre, quand le vaisseau oscille, plus de six mètres.

Quant à la façon dont je descendis, m'agrippant, telle une écrevisse, avec les pinces et la queue à tout ce qui était sur mon passage, je ne parlerai même pas. J'avais l'impression que cela durait une éternité et que je devais ressem-

bler à un étron ramolli. Enfin, tout grelottant de froid et de peur, je me trouvai dans ma chère fosse aux câbles où il faisait chaud, et, m'étant fourré la tête sous la couverture, je dormis comme une souche. La nuit suivante, je montai de nouveau sur le mât d'artimon, et je fis de même, toujours de plus en plus hardi, toutes, les nuits, jusqu'à m'y habituer à tel point que je pus le faire — par un jour de calme plat, il est vrai — comme le font les vrais matelots: en mettant les pieds sur la draille, le long du hunier supérieur, jusqu'au bout.

Je passai sur la *Véga* une demi-année et de «salaga»¹ devint matelot de 2-de classe et, après *avoir subi l'examen de techminimum*², je savais maintenant *ramer à la perfection, manoeuvrer les voiles du hunier supérieur pendant les alertes simulées, les pieds sur une draille et le ventre contre une vergue*.

Une fois, un jour de fête, je me hasardai même, par bravade, à faire un plongeon du haut d'une vergue, ce qui est aussi difficile que dangereux, car, au lieu de se retrouver dans l'eau, on peut aussi bien se retrouver sur le pont. Bref, j'étais devenu homme.

Mais j'ai coimmençé à boire.

Aujourd'hui encore je ne peux pas comprendre comment, par quel miracle, je ne me suis pas trouvé au fond de ce gouffre qui avait englouti tant de gens, que je n'ai pas fini mes jours dans un accès de *delirium tremens* ou dans une bagarre d'ivrognes, que je n'ai pas attaché une corde au crochet du lustre dans notre appartement de Litéiny³ et fait un nœud coulant, la hauteur des plafond le permettant. C'est aussi par miracle que j'ai survécu à d'horribles dépressions alcooliques, quand on ne veut qu'une seule chose: s'oublier et ne plus se réveiller. Je ne réalise pas aujourd'hui comment j'ai pu passer mes examens d'admission à l'Université, terminer mes études à l'Ecole Théâtrale, mettre en scène quarante-quatre spectacle, demeurer pendant un temps un sportif en vue, produire des film et, tout simplement, vivre.

Qui est-ce donc qui m'a sauvé, préservé des malheurs et d'une fin tragique? qu'est-ce qui m'a rendu goût à la vie, m'a remis sur pied? Dieu, l'Ange gardien, le destin, mes proches, ceux qui m'aimaient, ou bien cette autre chose qui vivait dans mon for intérieur et ne me laissait pas succomber, reconnaître ma propre impuissance, me savoir désespérément ordinaire?

— La vie n'oublie jamais de fermer une porte, avant d'en ouvrir une autre..., me disait mon père. Il s'est suicidé, et une porte s'est fermée devant

¹ Sobriquet péjoratif de l'argot marin pour désigner un débutant. (*Note du traducteur.*)

² Minimum indispensable de connaissances techniques. (*Note du traducteur.*)

³ Une des principales artères de Saint-Pétersbourg. (*Note du traducteur.*)

moi. Je l'ai enterré et c'est en mémoire de mon père que j'ai cessé de boire. Et alors une autre porte s'est ouverte devant moi.

Je n'ai pas bu pendant cinq ans. J'ai rattrapé ce que j'avais raté, j'ai fait l'essentiel de ce que je pouvais faire, c'est-à-dire que j'ai trouvé ma place dans la vie, j'ai répondu aux questions fondamentales que je me posais. J'ai compris la raison de ma vie, qui je veux être et ce que je veux être, j'ai profité d'un heureux hasard qui m'a amené à la profession de joaillier et... j'ai présenté à ma mère le premier bijou fait de ma main, une épingle en or garnie d'une perle, en échange de celle que j'avais vendue autrefois pour boire. Maman n'est plus, quant à l'épingle, je l'ai toujours sur moi comme épingle de cravate. Et personne ne sait quels souvenirs elle évoque en moi et à quoi je pense en la regardant. Mais c'est là une triste histoire, et personne ne doit la connaître.

Il est rare que l'on plaigne les ivrognes. Souvent on les méprise, les tolère, les narines pincées, mais le plus souvent on les trahit et on les abandonne. Et jamais personne parmi ceux de leurs proches qui ne s'adonnent pas à la boisson ne saura quels tourments éprouve un ivrogne qui, le vin cuvé, est en proie à une lourde dépression. Ces tourments-là sont beaucoup plus terribles que n'importe quelles tortures physiques. Il ne m'est arrivé qu'une seule fois d'éprouver un cauchemard plus terrible. C'était lorsque je mourais, pour la deuxième fois de ma vie, dans une salle du Service des Urgences d'un hôpital de Tallinn. A l'époque j'avais un peu plus de trente ans et, souffrant atrocement d'une péritonite aiguë provoquée par un coup de couteau à ressort au ventre, j'étais en proie à d'horribles hallucinations. Dieu m'a sauvé alors.

Plus tard, Dieu me sauvera de nouveau, définitivement cette fois-ci en m'envoyant mon Ange gardien, ma fille Aniouta¹ qui, sûrement, est seule à m'aimer pour de bon. Et c'est Aniouta, mon Lapin, comme je l'appelle, qui a écarté de moi un grand malheur, m'a sauvé sans le savoir, sans larmes, sans cris ni grands mots, sans me faire la morale. D'ailleurs, quelle morale peut faire un bébé d'un an qui n'a pas encore appris à parler? Mais elle m'a sauvé, et je vais le raconter.

Le Lapin devait naître Lion — selon les signes du Zodiaque — c'est-à-dire au mois d'août, de cette façon il y aurait eu dans notre famille deux Lions: Lion le papa et Lion le Lapin. Mais Aniouta est née trois semaines avant terme, de sorte qu'elle n'est pas Lion, mais Crabe, un gentil petit crabe ayant en puissance toutes les qualités d'un lion.

¹ Diminutif d'Anna. (*Note du traducteur.*)

Arrivés à la maison de campagne, le chauffeur me tira de la voiture comme un sac rempli de je-ne-sais-quoi. Sans lever les yeux sur ma femme et ma fille, courbé sous la honte, l'âme meurtrie, je me traînai jusqu'à ma chambre et me couchai, m'étant fourré la tête sous la couverture. Cette année, l'été était très chaud; mais je grelottais comme si j'avais de la fièvre. Tout à coup, la couverture remua. C'était le Lapin qui, tout doucement, était venu à moi et se coucha silencieusement à côté de moi. Ma parole, j'eus peur lorsque je vis dans ses yeux d'enfant une douleur et une tristesse d'adulte. Un temps nous restâmes cois, puis je sentis une petite main tiède me caresser doucement et en silence.

Je serrai mon front contre son dos menu et pleurai silencieusement. Je pleurai de reconnaissance envers ce petit être qui avait compris la seule chose qui pouvait m'aider et que personne d'autre ne pouvait m'apporter. Me serrant contre l'enfant, j'évitais de bouger craignant qu'elle ne se sauvât, car elle ne tenait jamais en place. Mais elle resta sans cesser de me caresser doucement. A l'époque, Aniouta n'avait pas encore un an.

Jamais personne ne m'avait consolé ainsi: silencieusement, avec amour et patience, sans pousser les hauts cris et faire un esclandre. Il n'est pas donné à tout le monde de compatir aux peines d'autrui, de capter ses plaintes et d'y répondre simplement par de la chaleur humaine, de l'amour.

Mon petit lapin sentait mes souffrances, mon petit lapin m'aimait. Et je compris avec soulagement qu'il y avait un être pour lequel je devais vivre, que je n'étais pas seul dans ce monde étranger et indifférent, monde où rare sont ceux qui, sensibles à vos afflictions, y compatissent et viennent vous consoler.

Longtemps à la vue d'une bouteille, je me rappelai cette «douleur d'adulte» que j'avais dans les yeux de ma fille. Et cela me sauvait. Cela m'aidait à avoir raison de moi-même, à ne pas remplir le verre et à ne pas sombrer une fois de plus dans un accès d'ivrognerie. Pendant presque une demi-année je ne bus pas, puis: le souvenir de la petite main tiède qui m'avait caressé s'estompait peu à peu. Et tout recommença: trois jours de beuverie, deux jours de dépression où, vautré sur le divan, je pensais au nœud coulant, le troisième jour un bol d'un bon bouillon, deux jours à me remettre d'aplomb pour revenir à une vie normale, après quoi quelques semaines d'une activité intense. Et puis, le cycle recommençait.

J'ai connu dans ma vie ce que c'est que l'«ampoule Espérale»¹ — cette même ampoule dont Vladimir Vyssotski avait été victime —, j'ai consenti à y recourir en mémoire de feu mon père; résultat: cinq ans de répit, puis une

¹ Médicament contre l'alcoolisme administré sous forme de gélule cousue dans les tissus musculaires. (*Note du traducteur.*)

autre ampoule, suivie de presque deux ans d'abstinence, puis de nouveau des accès d'ivrognerie et, finalement, mon Lapin.

En hiver 1989, la mère du Lapin était allée pour quelques jours à Smolensk pour voir sa mère. Le Lapin et moi, nous restâmes seuls. J'avais du plaisir à la promener, à la nourrir, à lui changer ses couches *Pampers*, à la mettre au lit.

Un soir, un voisin vint me voir. Ayant couché l'enfant, nous nous mîmes à table. Je me souviens mal des détails, mais je me souviens seulement que j'étais seul à déboucher la dernière bouteille de vodka.

Je ne repris connaissance que tard dans la nuit. Par la fenêtre, — les rideaux n'avaient pas été tirés —, la lune éclairait de sa lumière morte les objets qui jetaient des ombres sinistres. J'étais couché sur la couverture, tout habillé et chaussé, et j'avalais péniblement l'air avec ma gorge sèche.

Tout à coup, je sentis à côté de moi la chaleur de quelqu'un.

Près de moi, agenouillé, la tête sur mon divan, dormait; tranquillement mon Lapin, mouillé comme une soupe. Ses petites jambes nues faisaient une tache blanche sur le plancher sombre.

Je suffoquai d'horreur. Je me représentai vivement comment tout s'était passé. Le Lapin s'était réveillé dans la nuit, avait pleuré, m'avait appelé. Et moi, ivre mort, je ronflais dans la chambre voisine. Il avait enjambé le filet de son lit-cage, par miracle, n'était pas tombé, ne s'était pas cassé le pied, — mais cela aurait pu arriver —, puis il s'était remis à m'appeler, à pleurer de nouveau et, en désespoir de cause, à me chercher à quatre pattes dans le silence du grand appartement. Mon Lapin me trouva sur mon divan et resta là comme un Ange gardien pendant toute la nuit, agenouillé devant un père déchu, et prêt à donner tout ce qu'il avait, enfant d'un an et demi: la délicatesse et la vulnérabilité de son âme d'enfant, son amour qu'on ne saurait exprimer avec des paroles, me protégeant de mon malheur, tel un Ange gardien.

Je me forçai à me lever, changeai l'enfant, la mis, toujours endormie, sur mon divan, la recouvris de ma couverture, versai ce qui restait de la vodka dans les W.-C., me déshabillai et me mis à côté de la petite, la tête sous la couverture, serrant mon front contre son petit dos. Et aussitôt tous mes maux cessèrent et je m'endormis tranquillement.

Des années se sont écoulées depuis et je n'ai plus jamais «caressé le flacon». Et j'espère que ce malheur ne se renouvellera plus.

A l'heure qu'il est, le Lapin fait ses études dans une école à Paris et, déjà, parle et lis en français couramment. Il prend souvent froid et n'aime pas qu'on lui fasse boire du lait chaud avec du miel. Il a à Paris sa maman et une sœur cadette, Nastioucha¹. Elles s'aiment d'amitié et jouent toujours ensemble. Le

¹ Diminutif d'Anastasie. (*Note du traducteur.*)

Lapin m'aime aussi fort que par le passé et attend toujours que je vienne à Paris. Le Lapin dit souvent: — Je suis intelligent comme papa et jolie comme maman. Le Lapin grandit vite.

— Seigneur, fais que le Lapin soit toujours en bonne santé.

L'expédition

L'été approchait. Pour mes parents c'était une période de gros soucis: ils avaient à prendre une décision sur ce qu'ils devaient faire avec moi, grand dadais de dix-sept ans. C'est qu'ils voulaient déménager dans notre maison de campagne, et moi pas! Me laisser seul en ville dans notre grand appartement qui, eux partis, se fût aussitôt rempli de mes copains et copines, de bouteilles, de glapissements et de rires, de chants accompagnés par une guitare, — ça, ils ne le voulaient pas. Donc, il s'agissait de me caser quelque part.

C'est maman qui avait trouvé l'issue. Sachant ma nature romantique et mon amour pour tout ce qui était aventure, elle me fit m'engager comme auxiliaire dans une expédition géologique qui devait partir pour l'été dans un trou perdu quelque part entre l'Oural du sud et le Kazakhstan du nord. C'était une expédition universitaire composée d'étudiants de la Faculté de Géographie et d'aspirants¹ paléontologistes, elle avait pour chef un ami et collègue de maman qui avait un drôle de nom: Donnère.

Toujours est-il que les parents partirent à la campagne les premiers me laissant seul en ville pour quelques jours. Il va de soi que, pour fêter dignement l'événement, nous organisâmes un gueuleton à tel point bruyant que nos voisins de palier firent venir la milice. Heureusement tout s'arrangea. A tout hasard, nous avions ordonné aux copines de se tenir coites et les avions fourrées dans le débarras, en en fermant la porte avec un gros cadenas. La milice partit sans avoir rien découvert de criminel, ni même troublé notre fête. En fin de compte, on n'eut pour résultat qu'un tas de vaisselle sale, une grande quantité de bouteilles vides ou entamées et une adorable gamine qui était restée chez moi et dont je ne me rappelle rien — ni nom, ni de quoi elle avait l'air, je me rappelle seulement qu'il faisait bon auprès d'elle et que, le lendemain, elle m'a accompagné jusqu'à la gare.

L'expédition était divisée en quelques équipes comprenant dix à douze personnes chacune, nous devions travailler indépendamment les uns des autres; ainsi, même pour partir notre équipe le fit séparément des autres, de la gare de Moscou que l'on nous avait indiquée comme lieu de ralliement.

Dans mon rucksack se faisait entendre un faible glouglou produit par ce qui était resté du «coup de l'étrier» de la veille; pour ne rien perdre, j'avais

¹ Boursier d'Etat qui, ayant fait ses études supérieures, prépare une thèse de candidat. (*Note du traducteur.*)

versé dans une grande gourde de polyéthylène le contenu de toutes les bouteilles: vodka, cognac, porto, champagne sec — cocktail invraisemblable! Je portais une veste à capuchon en grosse toile, pareille — comme cela s'est trouvée par la suite — à celles de tous les autres, tous jeunes, hauts de taille, beaux et forts gars, étudiants et aspirants.

— Ce sont des cosmonautes qui voyagent, dit en nous voyant une vieille avec un respect admiratif.

Le train s'ébranla, et tous les membres de notre équipe, c'est-à-dire huit personnes, s'assemblèrent dans un seul compartiment. (Notre chef Andréi Gratchov et l'unique femme de notre équipe, l'aspirante Valia¹ — sa petite amie, comme cela s'est avéré par la suite — ne se rejoignirent à nous que plus tard, arrivés sur les lieux). On fit connaissance. Voulant faire voir que j'avais «de l'usage», je n'attendis pas longtemps, sortis de mon rucksack la gourde et la fit circuler. Il se trouva que c'étaient des gens-qui-ne-boivent-pas, c'est-à-dire qu'ils n'avaient pas leurs propres provisions d'alcool. Mais y a-t-il seulement quelque idiot qui refuserait de boire un coup en resquille? Je ne dis pas quel était le breuvage que contenait la gourde, et l'on se mit à en deviner la nature. Il y en avait même qui allèrent jusqu'à donner des noms de marque comme Gin par exemple, mais finalement personne ne devina juste. A part ça, je ne me rappelle rien de ce voyage, je me rappelle seulement qu'on me demanda si je savais jouer à la *préférans*², à quoi: — Oui, je joue à la *préférans*, répondis-je. A vrai dire, je jouais très mal, je n'avais reçu que quelques leçons données par ma tante, la sœur de ma mère, tante Katia³, personne originale et pittoresque, qui fumait du «Biéloromor»⁴ et jouait brillamment aux cartes. Elle est morte très tôt, à un peu plus de cinquante ans d'un cancer.

Or, j'étais devenu le «quatrième»⁵ de la compagnie des *préféransistes*, et, tout l'été durant, je leur rendais bien mon «argent de campagne», soit vingt-cinq roubles, salaire que l'on nous payait mensuellement. (A titre de comparaison: une bouteille de porto coûtait alors un rouble trente-sept copecks et un paquet de cigarettes «Pamir», que je fumais crânement, onze copecks).

Notre voyage dura longtemps, quelques jours, il y avait des correspondances à faire, jusqu'à ce que, le remploi coupant court contre trois rails plantés verticalement en terre, nous n'arrivâmes au bout du chemin de fer Kouïbychevskaïa. Le trajet se poursuivit aussitôt, maintenant dans la caisse

¹ Diminutif de Valentine. (*Note du traducteur.*)

² Mot d'origine française désignant un jeu de cartes proche du whist, très populaire. (*Note du traducteur.*)

³ Diminutif d'Ekatérina, équivalent russe de Catherine (*Note du traducteur.*)

⁴ Marque de cigarettes au tabac très fort. (*Note du traducteur.*)

⁵ Joueur voué à faire le mort, partenaire du demandeur qui abat ses cartes. (*Note du traducteur.*)

d'un camion, à travers une steppe où il n'y avait pratiquement pas de route, et dura encore toute une tournée; finalement on fit halte pour la couchée dans une espèce de hameau composé de quatre ou cinq maisonnettes qui entouraient une petite mine avec un énorme amas de déblais qu'on appelle *terril*. Pour ce qu'on extrayait de la mine, Dieu me damne si je le sais; d'ailleurs nous n'y passâmes qu'une nuit et un matin. Ou, plus exactement, ce sont les autres qui y passèrent une nuit et un matin, dans leurs sacs de couchage jetés à même le sol en terre battue, pour ma part je n'eus pas à dormir cette nuit-là, et voilà pourquoi.

Des *terrils* semblables à celui qui était près de notre maisonnette se dressaient ça et là dans la steppe à une distance d'un à deux kilomètres entre eux. Et tout près de l'un de ces *terrils* — renseignement donné par notre chauffeur — il y aurait eu un club avec un bal en plein air. Et comme on était samedi, une sauterie aurait sûrement lieu. Je crus d'abord avoir convaincu mes collègues d'effectuer un «raid» afin de lier connaissance avec des femmes aborigènes et d'en engager une comme cuisinière pour notre équipe. (Notre chef Andréi Gratchov nous en avait expressément parlé avant notre départ de Léninegrad). Mais, accablés par le soleil pendant le trajet et bien fatigués, mes camarades préférèrent roupiller. Or, j'allai au club tout seul, profitant du camion qui desservait les équipes de notre expédition.

Le voyage en voiture me parut très court; au dancing, je n'avais fait aucun exploit, ni n'avais été battu non plus par les intellectuels du bled, et, sans avoir accompagné aucune jeunesse jusque chez elle, je fis le chemin de retour, cette fois-ci à pied,

Ce chemin unique, il n'y en avait pas d'autres, me conduisit au bout du hameau; en le faisant, j'étais accompagné d'innombrables chiens qui ne cessaient d'aboyer, mais ne mordaient pas. Quand le hameau finit, finit également l'éclairage électrique.

Il faisait noire nuit, sans étoile et sans lune. J'allais dans la bonne direction, je le croyais du moins; de temps en temps, je tâtais la route avec mes mains et, m'étant assuré que les ornières faites par les pneus y étaient toujours, je poursuivais ma marche.

Au bout d'une heure, ayant laissé derrière moi un profond ravin provenant on ne sait d'où et de façon inattendue, je me trouvai en haut d'un monticule, et alors je vis à l'horizon un poteau avec une ampoule électrique allumée. Je me souvins d'avoir vu près de notre maison un poteau pareil et j'allai dans la direction de cette lumière à peine perceptible.

Lorsque j'arrivai au poteau, il commençait à faire jour. Près du poteau il y avait effectivement une maison, seulement ce n'était pas la nôtre. Une seule fenêtre y était éclairée. Evidemment, les gens commençaient à se lever. Je

frappai. Un homme vêtu d'une salopette ouatinée ouvrit la porte. Ayant compris ce que je cherchais, il indiqua d'une main: «c'est par là».

— Et c'est loin? demandai-je.

— Mais non, il n'y a que quelque cinq kilomètres.

On me coucha sur une espèce de matelas posé à même le sol, j'y dormis un coup et puis gagna notre maison, profitant d'un camion qui y allait,

Notre équipe avait pris ses quartiers au bord de la rivière Koumak. On avait dressé les tentes, dont une grande, celle de l'«état-major» ; c'est là que, quand il pleuvait, «kaméralisaient» les aspirants, c'est-à-dire ils y systématisaient, décrivaient et travaillaient les matériaux recueillis. Nous étions huit gars, et on nous avait répartis deux par tente, où nos sacs de couchage nous servaient de lits et nos rucksacks d'oreillers. Pour aller chercher l'eau, il fallait descendre quelque chose comme quinze mètres par un sentier rocheux assez abrupt; la rivière, guère large, sinueuse, qui coulait entre des rives pierreuses où poussaient des roseaux, abondait en brochets et tortues d'eau douce; la rive opposée, en pente douce, que nous avions mise sous notre parrainage, nous servait de potager, sans nous soucier à qui il appartenait, nous y récoltions choux, patates et carottes, — tout cela venait bien à propos et corsait notre menu quotidien peu compliqué et qui consistait en conserves que nous avions rapportées et de pain que le camion *G.A.Z-63*¹ mis à la disposition de notre équipe nous apportait une fois par semaine du petit bourg le plus proche: cinquante kilomètres aller et cinquante kilomètres retour. Il y avait même un chauffeur, mais le plus souvent on pouvait voir au volant n'importe qui: tant ceux qui savaient conduire que ceux qui ne le savaient pas; c'est que la steppe aride n'était qu'un énorme chemin et quant à la *G.A.I.*², je crois que dans ces lieux on n'en avait jamais entendu parler.

Le problème «cuisinière» fut résolu le plus simplement du monde. Lorsque le chef de l'expédition, arrivé sur les lieux, apprit qu'il n'y en avait pas, il s'enquit:

— Qui est le cadet parmi nous?

et c'est de cette façon-là que je devins cuisinier. Et personne ne me demanda si je savais cuisiner ou non.

Dès à matin, après le petit déjeuner, le chauffeur venait chercher les gars et ils s'en allaient à l'endroit où, la veille, on avait planté un jalon marquant la fin des travaux, et moi, je restais au campement. Au fond, c'eût été pécher que de me plaindre: je pratiquais la pêche, allais sur un petit radeau construit par moi-même sur l'autre rive chercher des légumes, préparais le dîner et

¹ Abréviation de *Gorkovski Avtomobilny Zavod*, Usine d'automobiles Gorki. (*Note du traducteur.*)

² Abréviation de *Gossoudarstvennaïa Avto-Inspectsia*, équivalent soviétique de la Police de la circulation d'Etat. (*Note du traducteur.*)

faisais la vaisselle ou, plus exactement, les écuelles d'aluminium. J'avais inventé un moyen ingénieux de les laver: mises dans un filet à larges mailles, je les plongeais dans la rivière, et alors les petits poissons, qui y pullulaient littéralement, venaient dévorer les restes des aliments, rendant par là-même les écuelles reluisantes de propreté. Après quoi, je retirais le filet et laissait la vaisselle sécher au soleil.

Jamais je n'avais eu l'intention de me faire cuisinier! Nature remuante, j'avais pourtant dans mon caractère une bonne qualité: j'ai toujours aimé apprendre et je retenais facilement n'importe quelle information, même celle qui, de prime abord, pouvait paraître inutile. Or, comme maman était une excellent cuisinière, j'aimais de temps en temps l'observer agir dans la cuisine. Et j'en ai retenu quelque chose. Maintenant, ces connaissances m'étaient bien utiles, et au cas où elles venaient à faillir, c'étaient la nécessité et ma jugeote intuitive qui me tiraient d'affaire. Je savais préparer sur le feu d'un bûcher une excellente *oukha*¹ avec des poissons fraîchement pêchés: je faisais cuire du chou haché sur une rôtissoire volée dans quelque cantine, faisais cuire des patates sur la braise, bref je fonctionnais toute la sainte journée n'ayant d'autre but que de nourrir les copains le mieux possible; et eux rentraient le soir affamés, bouffaient en un instant tout ce que j'avais préparé, s'effondraient sur leurs sacs de couchage et s'endormaient aussitôt.

Le dimanche, parfois, toutes les équipes se rassemblaient quelque part au bord d'un cours d'eau, tel un campement de tziganes; on allumait un grand feu fait de vieux pneus trouvés dans la steppe qui, en brûlant, faisait jaillir dans le ciel noir des gerbes d'étincelles. Avec la petite quantité d'alcool que l'on avait, on organisait un pique-nique et, assis autour du bûcher, nous chantions longtemps accompagnés d'une guitare; puis, presque à l'aube; on se séparait, chaque équipe se rendant chez soi. De ces nuits, il me reste un souvenir de chasteté, de quelque chose de romantique, de l'âcre fuée des pneus et aussi la nostalgie de la jeunesse passée.

De ce bon temps lointain pas mal de choses se sont effacées dans ma mémoire, et pourtant il y a certains épisodes dont je me souviendrai toute ma vie, et ils valent la peine d'être racontés.

La soupe à la tortue

Dans notre rivière, il y avait des tortues. Ces reptiles étaient extrêmement prudents. Quand il faisait chaud, les tortues restaient d'ordinaire dans l'eau d'où n'émergeaient que leurs petites têtes, elles broutaient l'herbe qui poussait

¹ Soupe au poisson. (*Note du traducteur.*)

le long des bords et, au moindre danger, elles disparaissaient sous l'eau. Jamais les tortues ne laissaient l'homme s'approcher d'elles à plus de dix mètres,

J'avais un rêve: confectionner avec une carapace de tortue un cendrier et le rapporter en trophée à la maison. Dans notre équipe, on disposait d'un fusil de petit calibre, au fond, ce fusil appartenait à notre chef; or, un jour je le convainquis de me le laisser. Mes copains partis, la chasse commença.

J'avais dépensé la moitié de la cartouche, avant que je n'eusse atteint une petite tête de tortue se trouvant à une distance de douze à quinze mètres. Maintenant, il s'agissait de vider la carapace. Sans me casser la tête, je décidai de faire cuire la tortue assassinée, comprenant que c'était l'unique moyen de retirer la chair. J'allumai un bûcher, mis dessus un seau avec de l'eau et y plongeai la défunte.

Au bout de quelques heures, lorsque la moitié de l'eau s'était évaporée, je sortis la tortue. Maintenant, comme je l'avais prévu, la chair se détachait toute seule de la carapace. Mais ce que je n'avais pas prévu, c'était de découvrir dans le seau un magnifique bouillon de belle couleur, rappelant celui de poulet. Je le salai, en goûtai. Décidément, il était impossible, quant au goût, de le distinguer d'avec le bouillon de poulet. Or, j'eus l'idée d'en régaler mes copains. J'y ajoutai carottes, patates et choux, ce qui le transforma en *chtchi*¹ épais.

Les géologues, revenus le soir, mangeaient à belles dents cette merveille culinaire, en demandaient encore et encore et me prodiguaient des compliments. Il en fut ainsi jusqu'à ce que Liocha² Kolesnitchenko, un robuste Ukrainien, ne prononçât, en traînant les mots:

— C'est que je ne me rappelle d'avoir jamais vu chez un gallinacé un organe comme celui-ci, et il montra une patte de tortue aux griffes jaunes.

D'après le silence qui se fit, je compris qu'on allait me battre et je ne me trompais pas. Ce qui me sauva, c'est que je courais vite, mais comme il y avait huit personnes qui cherchaient à m'attraper, il fallut courir longtemps, le temps qu'on ne m'en voulût plus. On finit par rire longtemps. C'est surtout Aliocha qui était devenu l'objet des plaisanteries, car, dorénavant, qu'il s'agît de *kacha*³ ou de compote, il s'attendait toujours à y trouver des pattes de tortue.

L'averse

La veille au soir, il avait commencé à pleuvoir, et c'eût été ne rien dire que de dire qu'il pleuvait à seaux; l'eau tombait du ciel formant autour de la

¹ Soupe aux choux épaisse additionnée d'autres légumes. (*Note du traducteur.*)

² Diminutif d'Alexéi. (*Note du traducteur.*)

³ Plat national russe fait à partir de bouillie de quelque gruau: sarrain, avoine, orge etc. (*Note du traducteur.*)

tente des torrents qui se précipitaient dans la rivière. Le toit de la tente ployait sous la masse d'eau et, Dieu préserve, de le toucher alors avec un doigt, car il se formait aussitôt un trou et un nouveau ruisseau entraînait dans la tente.

Le matin, la pluie cessa. Nous tous avons fait nos préparatifs pour aller travailler et attendions maintenant le départ. A l'époque, notre équipe avait une cuisinière attitrée, une jeune fille dodue originaire du pays, et moi étant relevé de mes fonctions culinaires, je participais maintenant au travail commun à l'égal des autres.

Après le petit déjeuner, j'allai dans la tente — où l'on n'entrait qu'en rampant — pour prendre mon rucksack, qui la nuit servait d'oreiller. Je le relevai et... fut pétrifié d'effroi.

Sous le rucksack, il y avait, tournée en rond, une grosse vipère. D'une façon générale, le pays abondait en vipères et tout le monde y était habitué depuis longtemps. Les serpents rampaient le plus tranquillement du monde dans toute la steppe; ils avaient une préférence marquée pour notre rive et surtout pour l'endroit où se trouvaient nos tentes. Donc, il ne se passait presque pas un matin que, en descendant le sentier qui menait à la rivière, on ne rencontrât un serpent. Mais ils ne nous assaillaient pas, tout comme nous n'avions pas peur d'eux. Mais quant à coucher dans la même tente avec une vipère aussi grosse que celle-là, ça, il ne me l'était pas encore arrivé.

Glacé d'horreur, je me représentai comment, endormi, j'aurais fourré mes mains sous le rucksack comme sous un oreiller — geste que j'ai aimé enfant et que j'aime encore —, et que j'aurais pris l'horrible reptile, sans même réaliser qu'il s'agissait du nœud des anneaux froids et glissants d'une vipère avec un zigzag noir sur le dos.

Evidemment, c'est en se sauvant de la pluie que la vipère s'était faufilée pendant la nuit dans la tente, y avait trouvé l'endroit le plus chaud et le plus sûr et s'y était installée. Pourquoi ne m'a-t-elle pas mordu alors, c'est ce que je ne peux pas comprendre jusqu'à présent. Peut-être, c'était sa façon de me remercier de mon hospitalité?

Je sortis de la tente comme un bolide, quoiqu'à reculons, et quand j'avais reprie mes sens, j'essayai, armé d'une canne à pêche et avec d'infinies précautions, de bouger le sac. Mais en dessous c'était déjà vide.

La corrida

Le camion fit un virage, klaxonna en signe d'adieu et partit nous laissant seule au milieu d'une steppe brûlée par le soleil et plate comme une table. Il faisait une chaleur atroce, quelque chose comme quarante degrés, et rien pour

nous abriter. Pas le moindre buisson ou arbuste, tout autour ce n'était qu'un sol argileux desséché et crevassé.

On nous avait laissés — nous, c'est-à-dire moi et Valentine, une jeune et jolie aspirante¹ géologue-morphologiste — à l'endroit-même où, la veille, on avait suspendu les travaux. Nous avions à faire ce qu'on appelle le «relevé» géologique-morphologique du terrain. Cela consistait dans une marche ennuyeuse et monotone, effectuée rigoureusement selon une ligne droite tracée d'avance; et il fallait faire en une seule journée quinze à vingt kilomètres. Pendant cette marche, chaque fois qu'on avait fait quatre cents mètres, il fallait prendre un échantillon de granit, extrait d'une profondeur égale à la lame de la pelle et pesant trois cents grammes environ, en faire un paquet avec une inscription indiquant le numéro de la marche et l'endroit exact de la prise de l'échantillon. Ainsi, chaque kilomètre fait ajoutait un nouveau kilogramme au fardeau qui se trouvait déjà dans mon rucksack, On n'avait pas le droit de laisser les sacs avec les échantillons avant d'avoir fait dix kilomètres. Le soir, le chauffeur faisant sa ronde venait les ramasser. Au fond, c'est exactement en cela que consistait tout mon travail que j'avais imaginé romantique: extraire un échantillon de terre dans un endroit pour le transporter ensuite dans un autre.

Le soleil dardait ses rayons, un chardon-roulant, telle une balle de football hérissée, roulait on ne sait où, emportée par le vent. D'énormes sauterelles sortaient en sautant presque de dessous de nos pieds, de temps à autre une vipère rampait sans se presser. Au loin, on voyait roder paresseusement un troupeau de vaches kholkozien.

Nous mîmes nos rucksacks à terre; entre le jalon planté la veille et une pelle nous étendîmes le *sarafan*² de Valia, nous créant ainsi un soupçon d'ombre, nous nous mîmes dos à dos et, accablés de chaleur, sommeillâmes aussitôt.

Je fus réveillé par un terrible mugissement. A une distance de dix mètres de nous, un énorme taureau de race, frappant furieusement la terre avec ses sabots, la tête cornue baissée, s'avavançait lentement en mugissant. De son mufle entrouvert s'écoulait une bave jaunâtre. Valia se réveilla, elle aussi, et, apeurée, poussa un petit gémissement. Nous restâmes assis quelques secondes, pétrifiés d'effroi et de surprise.

— Courons, articula faiblement Valia.

— Courir où? fis-je comme un reproche.

Pourtant, nous nous levâmes, ayant soin de ne pas faire de brusques mouvements.

¹ Voir la note à la page 90. (Note du traducteur.)

² Autrefois, vêtement de paysannes. De nos jours, espèce de robe à bretelles portée en été. (Note du traducteur.)

— Je vais l'assommer, dis-je très bas et sortis la pelle de la terre. En cette circonstance terrible et idiote à la fois, je cherchais néanmoins à me conduire en vrai homme.

— Ne le fais pas. Sûrement, il coûte très cher, objecta la raisonnable Valia.

Pas à dire, nous avions la frousse, et nous nous mîmes, lentement et avec précautions, à nous en aller, en laissant là tout notre barda. Le taureau, gardant la distance, nous suivit sans cesser de mugir.

— Ecoute, j'y pense, mon bikini est rouge et ton slip est rayé de rouge.

Et nous jetâmes ces détails par terre. Maintenant, en fait de vêtements il ne nous restait à nous deux qu'une pelle.

Quant à la fuite lente de deux pauvres géologues, elle se poursuivit et dura encore — comme cela me semble maintenant—pas moins d'une heure. Vu par d'autres, cela devait présenter un tableau de grande classe: une jeune beauté toute nue, un éphèbe nu tenant une pelle et un énorme monstre cornu. Nous avançons doucement, faisant un très grand cercle, sans toutefois nous éloigner trop de notre bivouac.

Finalement, le taureau se trouva là où étaient nos rucksacks et, ayant flairé les vivres qu'ils contenaient — pain et sucre —, il mangea tout et les rucksaks avec en ne nous en laissant que des trous couverts de bave. Puis, il s'en prit au bikini rouge de Valia sans toucher, on ne sait pas pourquoi, à mon slip rayé, jeta un coup d'œil dans la direction du troupeau qui s'éloignait, resta un moment sans bouger, puis retourna lentement de tout son corps massif, et s'en alla avec nonchalance. Un moment, nous fûmes immobiles.

— Détourne toi, dit Valia.

Tout autour, il n'y avait ni vaches, ni serpents, ni gens. Rien. Si ce n'étaient le soleil, la steppe, une jeune femme svelte et un homme âgé de dix-sept ans.

Seigneur, ne m'abandonne pas...

Un petit copeau, entraîné par le courant, poussé par le vent, tournoyant dans des remous, arrêté par des bancs de sable, descend un fleuve sinueux s'approchant tantôt d'une rive, tantôt de l'autre, s'accrochant tantôt à un amas de duvet pareil à un nuage, tantôt à des feuilles mortes ou aux herbes qui se penchent et touchent l'eau; tantôt il est retenu par le bois flotté resté sous l'eau depuis l'an passé, tantôt il gagne le large et continue sa course entraîné par le courant.

Mille choses différentes peuvent changer la course de cette brindille qui, selon la loi d'Archimède, flotte sur l'eau et qui ne s'y trouve que par suite d'un concours de circonstances et par la volonté de notre mère la Nature.

Voilà que sur la surface calme s'élève tout à coup une vague, petite et unique: un garçon a lancé une pierre pour faire des ricochets. La pierre a fait quelques bonds sur la surface et puis a coulé doucement à fond. Mais sur son parcours guère long, elle a remué l'eau, troublé le fleuve, et voilà que le copeau est hors du trajet qui lui avait été tracé, il est poussé vers un amas de vase qui tend vers lui, tels des doigts rapaces, des algues. Mais un zéphyr vient souffler faisant aller le copeau ailleurs, — les tentacules ne l'ont seulement pas atteint —, et le voilà qui, porté par le courant, va de l'avant et vogue maintenant dans la direction de l'Océan, où se jettent infailliblement toutes les rivières du monde. Et si des fois, le copeau arrive jusqu'à l'endroit où l'eau douce et l'eau de mer se mélangent, où, se trouvant dans une substance autre et inconnue, porté à une grande hauteur par les vagues en furie qui se brisent contre les rochers, il disparaîtra à la vue, c'est qu'il se trouvera dans un autre monde, celui du flux et du reflux, des courants de l'océan qui s'entrecroisent, de bizarres monstres aquatiques, d'immenses masses d'eau se perdant à l'horizon; et alors, son existence fluviale accoutumée prendra fin, et une nouvelle vie inconnue, vie *Océanique* commencera.

Tout cela nous vient d'en-haut. Et le concours de circonstances qui nous a jetés dans le sinueux fleuve de notre Destin, et notre navigation au gré de l'onde, tantôt sur un éclat de bois ou sur une feuille morte, tantôt sur une boîte d'allumettes ou une poutre, ou bien encore, ça se peut, sur un canot, sur une vedette, voire sur un paquebot.

Il n'est pas en notre pouvoir de modifier les bizarres sinuosités du fleuve et la végétation de ses rives, d'en tourner le cours dans le sens opposé, ou d'arrêter le vent et le mouvement des vagues.

Pourtant, il y a dans notre navigation sur ce fleuve des cas où l'on peut être maître de la situation. Oui, d'accord, le fleuve nous charrie inmanquablement vers l'endroit où son large estuaire s'unit à l'Océan; cependant, à chaque instant de l'existence du fleuve, il y a sa largeur, il y a des endroits où les rives s'approchent, le courant s'accélère, l'onde devient impétueuse et bouillonnante; il y a encore des rapides et des cataractes. Mais il y a aussi — et c'est l'essentiel — des endroits où le fleuve se répand sur un espace immense et son lent courant nous permet alors de nous approcher un peu plus tantôt de l'une rive, tantôt de l'autre, de nous tenir dans le courant; maintenant, c'est de notre plein gré que nous entrons dans une anse dormante, tournoyons dans un remous ou bien regagnons le courant. Et seule cette progression constitue l'essence même de notre vie et de notre lutte avec les éléments. Court intervalle de temps qui nous est accordé d'en-haut, seul endroit où l'on puisse faire preuve de ses forces, de ses capacités et de son talent qui, lui aussi, nous est accordé par la Nature.

Non, nous ne pouvons pas changer la direction du courant, nous ne pouvons ni écarter ni rapprocher ses rives, nous ne pouvons pas non plus arrêter l'onde ou la pierre lancée par le gamin; mais, par contre, nous pouvons, en scrutant l'horizon et en dirigeant notre course, éviter les écueils, les dangers que présentent les bancs de sable et les remous, nous pouvons gagner l'endroit où l'eau est limpide et le courant propice et, nous laissant entraîner par lui, voguer, avec vitesse et élégance, au gré du fleuve, qui nous mènera jusqu'à son large estuaire, au-delà duquel commence l'Océan, — l'immense, l'inconnu, l'orageux et le puissant Océan.

Les années 1950 resteront à jamais dans ma mémoire comme les années de l'instauration de l'enseignement mixte: élèves de troisième classe, nous avons dû dorénavant faire nos études filles et garçons ensemble. Les années 1960, comme celles où l'enseignement décennal a été augmenté d'une année, la onzième classe, — ce dont il faut remercier Khrouchtchev; comme celles où, la septième classe finie, j'ai pu m'acheter une *Pobéda*¹ inoxydable avec l'argent que j'avais gagné dans un kolkhoze pour y avoir travaillé lors de la pratique agricole extra-scolaire; comme celles où, âgé de onze ans, j'ai été victime d'un accident de tramway; comme celles aussi de la choucroute préparée par maman et qu'elle gardait dans un bocal de verre «entre les fenêtres»²; comme celles encore du bocal de lactaires roux qui s'est cassé tout

¹ *Pobéda* équivalent russe de *victoire*. Nom d'une firme de montres. (*Note du traducteur.*)

² L'usage des réfrigérateurs n'étant devenu général qu'ultérieurement, on gardait les denrées alimentaires dans l'espace formé par les châssis des fenêtres intérieures et extérieures. (*Note du traducteur.*)

seul en tombant sur les carreaux; comme celles enfin des parties de pêche aux environs de Louga¹ et de la vraie fringale de lecture, lorsque j'avalais des montagnes de livres comme ça, en vrac, sans système ni censure.

Personne ne s'occupait ni de moi, ni de mon éducation. Mon père et ma mère étaient très pris par leurs occupations scientifiques, ils écrivaient des articles, soutenaient des thèses et, parfois, recevaient des amis; durant un temps très-très long, quinze longues années, ils ont bâti notre maison de campagne.

J'apprenais sans peine et faisais des progrès. Quant aux problèmes, ils surgissaient principalement dans la rubrique «conduite» de mon livret scolaire, et bien que ce ne fussent que d'innocentes espiègleries d'enfant, et non pas des actes de voyouterie, à la maison, je recevais mon paquet chaque fois lorsque, dans la rubrique mentionnée ci-dessus, apparaissait une «troïka»². Une fois, c'était en quatrième, la maîtresse d'arithmétique, la rondlette Nina Pétrovna, écrivait au tableau les données d'un problème:

«— Un ouvrier, en une heure, fabrique cinq détails...» — et, en abrégant le dernier mot, elle n'écrivit que «dét»...

Du dernier pupitre, où j'avais ma place, je ne tardai pas à déchiffrer l'abréviation:

— Cinq détéi³. (C'est-à-dire: *cinq enfants*.)

Nina Pétrovna m'envoya aller chercher les parents. Je me souviens que, chemin faisant, je m'en faisais terriblement à la pensée que maman ne fût jouer la ceinture de papa, telle une hélice. Mais, je ne sais pas pourquoi, tout se passa bien.

Une autre fois, j'ai commis une action tout à fait criminelle et absolument inexplicable, — cela devait être en cinquième.

Pendant la récré, devant tout le monde, je m'approchai d'une élève, l'Alla aux longues jambes, la saisit par le bas de la jupe et la retroussai jusqu'à la tête. Exposée au jour, se firent voir des dessous roses.

De nouveau, les parents furent priés de venir à l'école, de nouveau je m'attendais à recevoir une fessée et de nouveau, pour des raisons absolument inexplicables, tout se passa sans bruit.

¹ Petite ville et rivière du même nom de la région de Saint-Pétersbourg, où les Ananov avaient leur maison de campagne. (*Note du traducteur*.)

² A l'époque, l'échelle des notes ne comportait que «3», «4» et «5», chiffres signifiant respectivement *passable* (la «troïka»), *bien* et *excellent*. Or, «3» était une mention avertissante qui précédait «2», soit la mention *mal*. (En plus d'être l'équivalent familier de *tri* (*trois*), la *troïka* signifie aussi attelage de trois chevaux de front.) (*Note du traducteur*.)

³ Le mot russe *enfant* (*ditia*), fait au pluriel *déti* et après le numéral *cinq* prend la forme de *détei*. Quant au mot *détail*, il ressemble à son équivalent français: *détal*. (*Note du traducteur*.)

Mais par contre, lorsque j'avais écrit sur le mur du corridor un mot de trois lettres¹, je fus aussitôt exclu de l'école avec, comme on le disait alors, un «passeport de loup»². Sûrement, il en fut ainsi parce que j'avais mal choisi l'endroit pour écrire ce mot: juste au-dessous du portrait du grand-papa Lénine à Gorki.

Néanmoins, papa eut une longue conversation avec le directeur, à l'issue de laquelle je fus réintégré. Dans une classe parallèle. Par prudence, sûrement.

J'apprenais toujours bien, j'aimais les maths, je ne peinais pas sur les compositions choisissant toujours le «sujet libre». En tête de chaque composition, je mettais une épigraphe, quelques phrases, et, en guise de référence: *V. Lénine, vol. tel, page telle, ligne telle*. Jamais personne n'a osé contester les préceptes de Lénine.

En 1963, en passant ses examens d'entrée à la Faculté de Physique de l'Université de Léninegrad — à l'époque l'Université Jdanov³ — j'avais choisi comme sujet de composition: «Ce pour quoi je veux être physicien», et je l'avais commencé par les mots suivants placés en épigraphe: «Un physicien, c'est un bâtisseur cosmique de l'avenir», ou bien quelque chose dans ce genre, après quoi la référence: *N. Khrouchtchev, Discours prononcé au XVIII-ème plénum du Comité Central*. Bref, je fus admis à la Faculté de Physique.

En 1967, en passant mes examens d'entrée, cette fois-là à la Faculté des Metteurs en scène de l'Ecole Théâtrale (cours de Yoakin Abramovitch Grinchpoun), j'avais choisi comme sujet de composition: «Ce pour quoi je veux être un metteur en scène», et j'y écrivis; «Un metteur en scène, c'est un bâtisseur des âmes humaines». Et je mis pour signature *K. S. Stanislavski. «Ma vie dans l'Art». I-ère partie*.

Enfant, je mentais beaucoup. C'était surtout quand il s'agissait de mon âge: je me vieillissais; je m'ajoutais aussi des mérites que je n'avais pas et, lorsque, dans mon carnet apparaissait une mention indésirable, je la contrefaisais. J'avais appris à la perfection à contrefaire la signature de maman et surtout celle de papa, et maintenant je signalais mon carnet pour lui; plus que cela, parfois j'écrivais dans le carnet, comme venant de mon père, une information adressée au maître, quelque chose comme: «Conformément à la mention que j'ai lue dans le carnet de mon fils, une punition lui a été infligée». Quelque temps après, vint une époque de tout repos: j'avais appris à faire disparaître l'encre. C'était tout ce que j'avais retenu des leçons de chimie. Mais depuis lors, maman ne faisait pas qu'inspecter mon carnet de notes visuellement, elle le reniflait pour s'assurer s'il ne sentait pas le vinaigre. Or, le vinaigre était l'ingrédient intégrant d'une composition chimique mirobolonte. Pour me faire passer l'envie de mentir,

¹ Equivalant russe vulgaire de *verge*. (Note du traducteur.)

² Certificat livré aux personnes «mal pensantes». (Note du traducteur.)

³ Jdanov A. A. L'un des plus éminents idéologues de l'obscurantisme stalinien. (Note du traducteur.)

maman imagina quelque chose de cruel. Ayant compris que me fouetter avec une ceinture ne produisait pas l'effet voulu, — couché sur le ventre et les dents serrées, je pensais: «attende un peu, quand on apprendra que t'es espionne, tu auras selon ton dû!», — maman devina ce qui me causerait le plus de peine.

En ce temps-là, — j'allais sur ma quatorzième année —, je faisais déjà des touchés en rencontrant des fillettes dans les rues. J'avais de beaux cheveux châtin foncé, longs et légèrement ondulés. Et voilà ce qu'avait inventé maman. Si j'étais venu à mentir, elle me menait chez le coiffeur pour me faire couper les cheveux à ras. C'était vraiment cruel. Et inefficace. Une fois, en y allant, je me sauvai, comme ça, le plus simplement du monde, et je me réfugiai vingt-quatre heures durant dans le foyer de l'I. T. M. O. ¹, école supérieure où enseignait mon père, chez mes amis étudiants.

Je me rappelle bien: c'était en 1960. En d'autres termes, j'avais quinze ans. Vers le soir, mes parents apprirent où j'étais, ils vinrent me chercher et me ramenèrent à la maison. Je m'attendais à de terribles sanctions, mais contre toute attente, il n'en fut rien: il arriva quelque chose de tout à fait inattendu.

Au bout d'un temps, le père m'appela dans son cabinet de travail, c'était là quelque chose de nouveau: jamais le père ne m'avait puni ni ne m'avait même touché du doigt. J'entrais en tremblant,

— Assieds-toi.

Je m'assis sur le bord de la chaise.

— Andréi, je veux parler avec toi d'homme à homme. Tu es prêt?

— Ou-oui, chuchotai-je indistinctement.

— Dis-moi, combien de fois par semaine as-tu besoin d'une femme?

De surprise, je perdis le don de la parole. D'autant qu'à l'époque, j'étais absolument un enfant. Puis, reprenant mes sens, je prononce modestement:

— Une fois.

— Nous avons décidé, maman et moi, qu'il ne faut pas que tu ailles coucher n'importe où, sur une literie douteuse, au foyer des étudiants. Tu as une chambre à toi, et nous te permettons d'inviter tes amis à la maison, mais que cela, bien entendu, ne porte pas préjudice à la famille et, surtout, à l'éducation de ton frère cadet. (Nikita avait alors six ans).

Eh oui, les parents sont parfois de tout à fait inexplicables individus!

Après notre conversation d'hommes, je me suis vite orienté. Or, je devins homme la même année. C'était en hiver, pratiquement sur une patinoire. Tout avait commencé au Masliany Loug² au Parc central de Culture et de Repos.

¹ Ecole supérieure de Mécanique de précision et d'Optique. (*Note du traducteur.*)

² Littéralement «Pré du carnaval» (Maslenitsa). Grand pré, dans l'île Elaghine, transformé en hiver en patinoire. (*Note du traducteur.*)

Dans ces années, ce qui était pour nous autres, adolescents, le comble de délice, dans une patinoire, c'était de faire connaissance avec une fillette et puis, s'étant connus, de patiner ensemble en se tenant par la main ou, dans des cas rares, bras dessus, bras dessous. Les désirs d'adolescents les plus audacieux s'arrêtaient là.

Or je fis la connaissance d'une fillette et nous nous mîmes à patiner en nous tenant par la main. Ensemble. Et lorsque, plus tard, vint mon ami Boria¹ Efimov, nous patinâmes à trois en nous tenant par la main. Puis, en revenant de la patinoire, dans un tramway bondé, Boria me chuchota:

— Allons chez moi, maman est de service pour toute la nuit.

Doucement et sans encombre, nous vîmes chez Boris tous les trois. Il habitait, pas loin de la place du Théâtre, un minuscule appartement où il n'y avait qu'une seule pièce divisée en deux par une cloison de contre-plaqué.

Nous bûmes du thé, on joua de la guitare, on chanta, on dit des blagues. Le temps s'était écoulé sans que l'on s'en aperçut. Finalement, vers minuit, Boris alla derrière la cloison, m'y appela et, carrément, tout à fait en homme adulte, comme il me le sembla:

— Il faut en finir. Tirons à la courte paille, pour voir qui est le premier, me dit-il.

Je n'objectai pas. Plus que cela, je priai Dieu que la priorité fût à lui. J'avais tout bonnement la frousse: tout s'était passé si vite et d'une façon tellement inattendue! Donc, lorsque, le sort étant tombé sur Boria, il se retira, je me couchai sur le lit et ne fus plus qu'une énorme oreille collée à la cloison.

Derrière la cloison, on chuchota un temps assez long, j'entendais la fille articuler faiblement des mots de protestation et le vieux divan soupirer.

Finalement, apparut Boris. Je feignis de dormir innocemment.

— Va, dit Boris,

— Comment, déjà?!

— C'est que je n'avais pas tellement envie, dit-il négligemment. Je n'ai même pas bandé.

Et moi de plonger dans les ténèbres de la pièce voisine comme dans l'eau froide. A l'aveuglette je trouvai le corps couché sur le divan. Habillé. Je me mis à tâtonner dans l'obscurité.

— Il ne faut pas, chuchota-t-elle en m'embrassant le cou.

— Si, il faut. Je ne suis pas comme Boria, moi, dis-je à haute voix à l'intention de celui qui était derrière la cloison de contre-plaqué, telle une grande oreille.

¹ Diminutif de Boris. (*Note du traducteur.*)

Ce qui fut après, je ne m'en souviens pas. Je me souviens seulement qu'elle chuchota:

— Qu'est-ce que tu fais?

— Sais pas, avouai-je tout essoufflé et en plein désarroi sous le coup de l'étonnante sensation de l'orgasme.

Je n'ai compris la vraie signification de sa question que beaucoup plus tard.

Le lendemain matin, nous nous levâmes tôt pour que la mère de Boris ne nous rencontrât pas en revenant. La jeune fille, — elle devait avoir quelque chose comme seize ans —, se serrait contre moi pour montrer de toutes les façons possibles ses sentiments, flattant par là-même mon orgueil de mâle. Nous mîmes nos manteaux.

— Tu me donneras ton numéro de téléphone? me demanda-t-elle.

— Inscris.

Et je dictai à haute voix le numéro, en changeant expressément les chiffres. Boris me regarda, les yeux grands ouverts.

— Pourquoi lui as-tu donné un faux numéro? me demanda-t-il plus tard, en me parlant avec respect comme à un aîné.

— C'est qu'elles me fatiguent. On téléphone chaque jour. Tu le comprendras quand tu seras grand.

Je n'ai jamais su si Boris et la fillette ont grandi.

Nous ne nous sommes plus revus.

Mon éducation romantique fut parachevée sur le voilier *Véga*, après quoi, ayant faussé, plutôt par habitude, les notes que j'avais eues pour le premier semestre de la neuvième classe, et même sans avoir terminé le second semestre, je quittai mon école pour entrer dans une école du soir où des adultes faisaient leurs études. Là non plus, je n'allais pas aux classes régulièrement, nonobstant quoi, notre professeur de mathématiques constatait toujours: «—Bien que Ananov manque les cours, il a toujours des *cinq* aux exercices d'épreuve». Mais il faut dire que, d'une façon générale, à l'école du soir on n'était pas très regardant quant à la fréquentation des cours.

Quoi qu'il en fût, c'est le prof d'histoire — il assumait en même temps les fonctions du directeur — qui ne m'aima pas. Il avait un beau nom *Iéjov*¹. Et il me dit un jour:

— C'est aux examens de fin d'études que tu te souviendras de moi.

Or, les examens de fin d'études commencèrent. J'avais déjà subi avec succès tous les examens et maintenant, solidement préparé à l'examen d'histoire, c'est-à-dire avec toutes les poches bourrées d'aide-mémoire et le *Manuel*

¹ Nom odieux entre tous, car c'était celui du chef de la N. K. V. D. dans les années 1930. (*Note du traducteur.*)

d'Histoire dissimulé sous le veston, ayant répondu à toutes les questions, j'eus comme note un *deux*.

Ecroulés tous mes plans, et la possibilité d'entrer à la Faculté de Physique remise à l'année prochaine!

Et voilà que, à la fin du bal traditionnel marquant la fin des études scolaires — il ne consistait que d'une caisse de bouteilles de vodka, de sandwiches et de dances dans une obscurité totale survenue par suite d'une panne de courant (c'était moi qui avais coupé le circuit) —, quelqu'un avait joliment cassé la gueule au camarade Iéjov, le directeur.

En revenant à la maison la nuit, je perdis dans l'autobus un soulier et ma montre.

Le lendemain soir papa m'avertit:

— Demain, tu auras un examen de repêchage.

— Comment?

— J'ai été au R. O. N. O.¹.

A contre-cœur et ne m'attendant à rien de bon, sans «épérons»² ni manuel cette foic-ci, j'allai à l'école en traînant les pieds. Là, je fus accueilli par Iéjov dans son cabinet, très chiffonné, avec un œil au beurre noir, mais souriant.

— Prends un billet.

— A quoi bon?

— Si, des fois, tu racontes quelque chose.

— Et si non?

— Dans ce cas tu n'auras qu'un *trois*.

— D'accord.

J'emportai au cabinet au directeur, n'en croyant pas mes yeux, le convoité *trois*, «note de tout repos». Sur le seuil, je ne pus me retenir et me retournai.

— Qui est-ce qui vous a arrangé de la sorte?

Le directeur me regarda avec tristesse, fit une pause, et puis dit philosophiquement:

— Un ennemi de classe.

Au bout d'un mois, tous les examens subis avec succès, — et il y avait eu quarante prétendants à une place vacante —, je commençais mes études à la Faculté de Physique de l'Université.

Sûrement j'eusse été un bon physicien, si j'eusse terminé la Faculté. J'aurais travaillé dans quelque laboratoire m'occupant de la physique des corps

¹ Raïonny Otdel Narodnogo Obrazovania. Administration de l'Instruction Publique de l'Arrondissement. (*Note du traducteur.*)

² *Chpargalka* et *chpora*, équivalents russes respectifs d'*aide* — *mémoire* et d'*éperon*, sonnait à peu près de la même façon, sont souvent employés l'une, pour l'autre dans l'argot scolaire. (*Note du traducteur.*)

solides. Mais les corps solides ne m'ont pas passionné. Ce qui me passionnait beaucoup plus, c'étaient les chairs fermes de jeunes filles, le sport, le billard, la *préférans*¹ et aussi les gaies et bruyantes parties où l'alcool abondait.

Tant bien que mal, je terminai la première année d'études. Cet été-là, je me liai d'amitié avec des artistes, tous de beaucoup plus âgés que moi, et, grâce à eux, je me trouvai au LENFILM² dans cette inexprimable atmosphère de tournages, de la cantine artistique, d'essayages de costumes, d'interminables «parties de café», de l'auréole d'«artiste de cinéma», du vin de Porto № 13³, de l'adoration des jeunes filles qui figuraient dans les *massovka*⁴.

M'étant introduit en resquilleur dans le clan des acteurs professionnels, j'en affectais l'air, doutant que mon physique le permettait. Or voilà qu'un jour, pour tenir compagnie et étant en goguette, je me trouvai avec mes amis acteurs à Moscou, au jardin Baumann⁵ où se tenait annuellement la «foire aux acteurs».

Ce spectacle pittoresque mérite la peine d'être décrit avec plus de détails. Ainsi, chaque année au mois d'août, il vient au jardin Baumann une foule d'acteurs de province, y viennent aussi des metteurs en scène en quête d'acteurs pour leurs troupes. Il était parfois amusant d'observer quelque «Artiste artistissime» faisant de grands gestes, aux manières théâtrales affectées, à la voix «bien posée», aux poches trouées et à un désir inextinguible d'avoir un bock en resquille.

Nous y vîmes quatre: trois de mes amis et moi. Eux voulaient se faire embaucher pour de bon dans la troupe de n'importe quel théâtre de province,— à l'époque il y en avait en Russie presque cinq cents —, moi, je me traînais derrière eux et, naturellement, n'avait aucun plan d'«activités créatrices».

Mais c'était l'inattendu qui se produisit. Aucun metteur en scène n'avait engagé aucun de mes amis, mais plusieurs avaient voulu m'enrôler. D'abord, j'avais refusé disant, avec un air d'importance, que je n'avais pas l'intention d'échanger mon statut de premier sujet au théâtre de Ghéorghî Alexandrovitch (alias de Tovstonogov)⁶ contre celui de bouche-trou dans quelque T. Y. Z.⁷ de province, et puis, ayant pris le goût, je commençai peu à peu à

¹ V. la note du chapitre précédent. (*Note du traducteur.*)

² Les studios cinématographiques de Léninegrad. (*Note du traducteur.*)

³ Espèce de vin de Porto le meilleur marché. (*Note du traducteur.*)

⁴ Scènes massives, celles où figurent beaucoup d'artiste. (*Note du traducteur.*)

⁵ Grand jardin public à Moscou. (*Note du traducteur.*)

⁶ Le prénom et le patronyme de Tovstonogov, célèbre metteur en scène. Depuis sa mort (1989), le Grand Théâtre de Drame de Saint-Pétersbourg (anciennement Théâtre Maxime Gorki), dont il était le directeur artistique, porte son nom. (*Note du traducteur.*)

⁷ Sigle de *Téatr YOUNYKH ZRITÉLÉI*, c'est-à-dire Théâtre des Jeunes Spectateurs. (*Note du traducteur.*)

accepter ce qu'on me proposait, en mettant toujours comme condition qu'on embauchât aussi mes amis. Ainsi, au cours d'une seule journée, je les casai tous les trois: qui à Oural'sk, qui à Tchita, qui à Minoussinsk¹. Quant à ma propre personne, je promis d'«y penser».

Mais l'argent qu'on avait payé à mes amis à leur départ ayant été vite «bu et mangé», d'un côté, et la faim et la soif persistant toujours, de l'autre, je finis — et c'était tout à fait inattendu pour moi-même — par signer un contrat avec le directeur artistique du théâtre de Drame à Léninabad² ou, pour être plus exact, de Léninabad-30, ville interdite à l'époque.

Ayant effrontément brodé autour de ma biographie (j'avais dit avoir terminé l'Ecole Théâtrale près le Grand Théâtre de Drame), je reçus l'indemnité de déplacement, appris en même temps l'adresse exacte du théâtre et le ridicule nom du metteur en scène — Solovéi³ —, et allai tout droit avec mes amis au bistro le plus proche. Comme il s'est avéré par la suite, il ne restait plus qu'un mois avant le début de ma carrière artistique.

Ce qui avait décidé de mon sort, c'était sûrement l'absence de maman de la ville au mois de septembre cette année-là, elle était en mission prenant part au Congrès Paléontologique en Hollande, son unique mission à l'étranger. Pour étonnant que cela puisse paraître, papa avait pris une attitude favorable à l'égard de mes projets chimériques: il eut soin de bien n'équiper, et alla même jusqu'à organiser dans notre appartement de Litéiny⁴ un repas d'adieu. Donc, je partis solennellement, fort éméché, portant un nouveau manteau, un cache-nez de mohair et un chapeau de feutre, avec deux valises de cuir jaune clair et avec une totale absence de connaissance et expérience théâtrales, mais dans une auréole d'artiste de cinéma de Léninograd.

Ayant changé de théâtre trois fois au cours d'une seule année (on m'avait mis à la porte du premier théâtre dans des conditions où mon honneur était en jeu, ni le chapeau de feutre ni les valises jaunes n'y avaient rien pu), je finis par accumuler des connaissances superficielles de certains clichés et procédés pratiqués dans les théâtres, et sus me produire passablement bien à Novgorod, après quoi je me rendis rue Mokhovaïa, c'est-à-dire à l'Ecole Théâtrale de Léninograd, et j'y fus admis.

¹ Trois ville d'outre-Oural. (*Note du traducteur.*)

² Anciennement Khodjend, ville de Tadjikistan. (*Note du traducteur.*)

³ Equivalent russe de *rossignol*. Se rencontre parfois en tant que non de famille juif. (*Note du traducteur.*)

⁴ Large rue tout au centre de Saint-Pétersbourg. (*Note du traducteur.*)

Ainsi l'ère de l'Université, des sciences exactes et de la *préférans*¹ fut révolue.

La vie avait ouvert devant moi une nouvelle porte qui menait dans le monde enchanteur des coulisses, des applaudissements, des critiques admiratives de la presse, des répétitions générales et des premières, et des titres honorifiques. Et ce monde, je l'ai aimé. J'ai fait la preuve d'être un bon metteur en scène; j'ai aimé le dur et amer pain du théâtre, et pendant quatorze années accomplies, ayant joué quelques bons rôles et mis en scène plus de quarante spectacles, j'ai honnêtement appris les lourdeurs du métier et éprouvé la joie des succès remportés. Je croyais fermement qu'il y avait ceux à qui n'était pas indifférent ce que je faisais sur les planches; je tâchais d'être toujours honnête à l'égard des acteurs; je savais quel était le thème principal de ma vie théâtrale, thème du sort tragique du malheureux intellectuel russe rejeté de la vie par la terrible vague de la terreur bolchevique révolutionnaire, or, j'ai mis en scène *La fuite* et *Les journées de Tourbine* de M. Boulgakov et ma propre version scénique du conte de A. N. Tolstoï *Les émigrés*. C'étaient des spectacles sur la grandeur de l'esprit russe et la générosité du peuple russe; dans la scène finale de l'une de ces pièces, Nalimov, ancien lieutenant, ne voulant pas se faire garçon d'un café français, se brûle la cervelle.

Parmi les pièces que j'ai mises en scène, il y en avait pas mal qui, étant de qualité littéraire moyenne, n'en faisaient pas moins de grosses recettes; celles-là se faisaient vite et sans peine, ce qui permettait d'accomplir le plan annuel avant terme et, par conséquent, d'avoir une «pérérabotka», c'est-à-dire une rétribution supplémentaire pour chaque mise en scène réalisée en plus du plan. Or, la norme annuel était considérable: trois nouvelles réalisations par saison.

J'ai la chance d'avoir fait un stage au théâtre Véra Komissarjevska², d'avoir dirigé des répétitions de travail avec d'excellents artistes, d'avoir lié des relations amicales avec Vladis Lencévitsus et Serghéi Boïarski, emportés pas une mort prématurée tous les deux. J'ai conservé jusqu'à maintenant un sentiment de sympathie et de chaleur humaine à ce théâtre et à sa troupe.

* * *

J'aurai pu, après avoir été mousse sur un voilier, terminer la «*chmonika*»³, soit l'Ecole de Marine et, conformément aux conseils donnés par mes amis, devenir un marin professionnel.

¹ V. la note du chapitre précédent. (*Note du traducteur.*)

² Célèbre tragédienne russe. (1864-1910). (*Note du traducteur.*)

³ Dérivé familier et quelque peu péjoratif, fait d'après le sigle Ch. M. O. (*Chkola Morskogo Oboutchénia*). (*Note du traducteur.*)

J'aurais pu, grâce à mes aptitudes naturelles pour les sciences exactes, après avoir terminé mes études à l'Université, devenir un bon physicien.

J'aurais pu, jusqu'à l'heure qu'il est, mettre en scène des spectacles ou bien faire des cours aux élèves de l'Ecole Théâtrale.

J'aurai pu aussi devenir un alcoolique invétéré, me suicider ou périr dans une bagarre d'ivrognes comme plusieurs de mes compagnons de bouteille de mes jeunes années.

Mais la vie a ouvert une porte...

Cette porte se trouvait au second étage d'une belle maison, transformée par les bolcheviks en une bâtisse à appartements communautaires socialistes, qui existe toujours au coin de la perspective Vladimirski et de la rue Strémiannaïa, et j'y suis entré, une bouteille de vodka sous le bras, ne devinant même pas où me mènerait cette voie.

Luxueux jadis, l'escalier de la maison située au coin de Vladimirski et de Strémiannaïa, avec ses traces de détails sculptés, avec les vides que présentaient les niches privés de leurs statues, avec ses crasseux appuis de marbre des fenêtres, avec des bouteilles vides et les traditionnels verres à vin massifs soigneusement casés sur le calorifère (symbole de la grande confrérie des ivrognes), avec des flaques répandant une persistante odeur d'urine, avec des lambeaux de papier et des enveloppes d'étain de petits fromages fondus, avec ses graffiti orduriers sur les murs, — cet escalier présentait un fragment du grand décor général de la cauchemardesque et tragique farce soviétique.

Au second étage qui semblait dans l'obscurité, je découvris à tâtons un interrupteur à demi-cassé et fis sourire une ampoule électrique poussiéreuse qui pendait au bout d'un fil à l'endroit où, autrefois, il y avait un plafonnier. En fait de plafonniers il n'en restait à chaque palier qu'un croc rouillé qui, pour ainsi dire, attendait la fin logique du sort des commensaux de l'escalier, propriétaires des verres rangés sur les calorifères.

L'ampoule ne s'alluma que pour un instant, le temps de distinguer une porte en bois sculpté, jadis luxueuse, maintenant munie d'innombrables boutons de sonnerie, d'écriteaux portant des noms bizarres, de câbles de télévision. Et, comme un sourire ambigu des temps passés, une plaque de cuivre où l'on pouvait lire: *Docteur Schuster. Maladies vénériennes*.

Mon ami Youra¹, «artiste des Théâtres Impériaux», comme il aimait parfois à se présenter plaisamment, occupait une petite pièce, aussitôt à gauche en entrant, longue et sombre comme un cæcum, qui, autrefois, devait servir au vénérologiste soit d'«office», soit de bric-à-brac.

¹ Diminutif de Youri, équivalent russe de Georges. (Note du traducteur.)

Nous nous étions connus quelques années auparavant au LENFILM ¹, où, lui, acteur de talent et d'un physique avantageux, jouait souvent des rôles «parlants» dans des scènes épisodiques, et de tout petits bouts de rôles, et moi élève de l'Ecole Théâtrale, je gagnais mon argent en me produisant dans les *massovka* ².

Youra se distinguait avantageusement du reste de la confrérie du LENFILM, et cela nonobstant son faible pour l'alcool. Il y avait en lui quelque chose de solide, de posé, il paraissait plus âgé que les autres et, ce qui plus était, il faisait partie de la troupe d'un théâtre de drame, appartenant par cela-même à la «caste supérieure» des pauvres diables du LENFILM.

Dans sa chambre-boyau, il n'était pas seul, il la partageait avec une jeune personne, la charmante, sympathique et aimable Léna³ qui, sans aucune méchanceté, dressait le couvert, prenait part à la ribote et restait toujours auprès de son mari quand il avait ses longues, pénibles et fréquentes crises d'alcoolisme.

Ce jour-là comme d'habitude, il avait envie de boire et, aussi comme d'habitude, l'argent manquait. Or, on m'avait invité ou, plus exactement, on m'avait fait venir par téléphone — tout comme on fait venir une ambulance — avec une injection d'un demi-litre dans ma poche.

Dieu me guidait quand je montais l'escalier couverts de crachats, c'est lui qui m'amena à la *kommounalka*⁴, et c'est aussi Lui qui, lorsque nous en fûmes au second verre chacun, m'indiqua un coin dans la longue et exiguë chambre de Youra. Là, entre un aquarium aux poissons rouges à demi-morts et un meuble fabriqué par Youra et servant à la fois de rayonnage et de bonheur-du-jour sur le couvercle duquel était sculpté le portrait du maître, il y avait une petite table de travail spéciale et peu ordinaire, encombrée d'instruments.

— Youra, c'est quoi?

Youra, pris au dépourvu, hésita, parut réticent un moment. Il était évident qu'il avait oublié de ranger les instruments et de recouvrir la table, et maintenant le voilà pris en faute. Il fallut donner une explication.

— Vois-tu, mon père était joaillier. Quand j'étais enfant, il m'a appris un peu. Il y avait même un temps, où j'ai travaillé comme graveur sur métaux. Et maintenant il m'arrive de bricoler de temps en temps... tu sais, des bagues, des chaînettes... Parfois ceux du théâtre me prient de réparer quelque chose... Seulement, n'en parle pas... Tu sais bien: métier interdit, défense de pratiquer chez soi...

¹ V. la note à la p. 107. (*Note du traducteur.*)

² *Ibid.*

³ Diminutif d'*Eléna*, équivalent russe d'Hélène. (*Note du traducteur.*)

⁴ Appellation péjorative de tout appartement communautaire. (*Note du traducteur.*)

Je ne le savais naturellement pas, primo. Et secundo, la vodka avait manqué, et il nous en fallait alors beaucoup. Pour comble de malheur, personne à qui emprunter: on avait déjà emprunter à tout le monde,

— Youra, mais pas de problèmes! N'es-t-a pas un joaillier?! Fabrique quelque chose, une bague, une broche, que sais-je! mais en vitesse. Je t'aiderai, je peux donc polir ou scier, tu me montreras. Et en avant!

— C'est que je ne suis pas en forme, maintenant... Et, en général, vendre à qui? où? Je ne vois pas... Et c'est risqué.

— Bon ça va, ça va. «Essayer n'est pas pécher», disait le camarade Béria¹ prononçai-je en imitant un fort accent caucasien.

Nous nous mîmes l'un à côté de l'autre. Pour la première fois de ma vie, je pris dans la main un instrument de joaillier, sciai avec une petite scie spéciale un bout de fil de vrai argent, le polis sur un tour de crin, courus au restaurant *Moskva* qui était tout près, et revins très vite avec deux bouteilles de vodka et un chapelet de saucisses.

Vingt-quatre ans se sont écoulés depuis.

¹ Dernier ministre de l'Intérieur de l'époque stalinienne, célèbre par sa cruauté. (*Note du traducteur.*)

Epilogue

Il y a longtemps — si longtemps que cela me remplit de tristesse que de m'en souvenir — j'avais une voiture, une «Jigoul» ¹, achetée par procuration. Mes compatriotes savent bien ce que c'est que d'acheter une voiture par procuration, et quant aux étrangers ignorants, je vais l'expliquer. C'est lorsque vous avez de l'argent, mais vous n'êtes pas enregistré sur les listes de ceux qui attendent leur tour. C'est que, à l'époque, les voitures étaient une marchandise «en déficit». Or, quiconque désirait en acheter s'inscrivait sur des registres spécialement dressés à cet effet, venait une fois par mois pour cocher son nom et attendait son tour. Bref, il en était tout comme avec le sucre, farine, saucissons et autres denrées «en déficit».

Donc voilà, l'argent, vous l'avez, mais vous n'êtes pas enregistré. Et chez un autre Soviétique, c'est l'inverse: enregistré, mais sans argent. Ce qu'il fait alors, celui-ci? Il s'achète avec votre argent une voiture et vous donne une procuration, certificat qui met la-dite voiture à votre entière disposition. Pour un an. Après quoi il faut aller chez le notaire pour faire prolonger le délai.

Nous faisons antichambre chez un notaire. Le «proprio» de ma voiture, appelons-le «Monsieur N», un peu pompette, excité à la pensée d'aller toucher un nouveau tribut en échange d'une nouvelle procuration, était excessivement bavard. Sans être taciturne ordinairement, cette fois-ci il était d'une verve intarissable. D'ailleurs que peut-on exiger, en effet, d'un pauvre petit ingénieur soviétique sans talent, dont tous les intérêts se bornent à un demi-litre de vodka, à une partie de billard, à un salaire infime et à un lopin de terre qui lui sert de potager? Dans son bureau, il ne jouit d'aucune considération; à la maison, son épouse anémique et méchante, quelque rouquine couvertes de taches de son, le bat avec un manche à balai; à la brasserie, il fait du barouf prétendant qu'on lui remplit le bock avec faux-col; et ses pieds sentent si fort, comme s'il en avait hérité de son grand-père.

Le flot d'éloquence de monsieur N, émaillé de vocables français et de noms des écrivains français, était adressé à une dame portant une simple robe noir, assise à côté de N et de ses pieds.

¹ Forme tronquée de *Jigouli*, nom d'une marque d'automobiles soviétiques. (*Note du traducteur.*)

Elle paraissait avoir une trentaine d'années, se tenait silencieuse, et on voyait seulement passer dans ses yeux de temps à autre comme un petit nuage de tristesse et d'angoisse.

Je savais que l'on venait chez les notaires non seulement pour avoir une procuration comme la mienne. Non seulement pour faire certifier un document ou pour en faire une photocopie. On y venait aussi pour faire dresser un certificat de décès.

C'est justement ce qui m'était arrivé et plus d'une fois, et j'eus l'impression que c'était le cas de la dame en noir.

Or, voulant atténuer le sentiment de malaise provoqué par les propos déplacés de l'indélicat N, j'attendis un moment favorable et, esquissant un sourire, je dis:

— Il y a eu dans ma vie beaucoup de joies et aussi beaucoup de chagrins... Une fois je me suis demandé ce que j'aurais changé, si j'avais pu revivre ma vie. Et puis, à la réflexion, j'ai compris qu'il n'y avait rien à y changer.

Dans ses yeux seuls, il passa comme un soupçon d'un sourire reconnaissant, et puis, après un court silence, la dame dit:

— Moi non plus, Je n'aurais rien changé... Pourtant, je tâcherai de garder beaucoup de choses dans ma mémoire...

A quel point la dame avait raison, je ne l'ai compris que beaucoup plus tard.

Je me rappelle qu'une fois j'ai été absolument heureux. Voilà comment c'était.

J'étais au volant d'une «Modèle 6»¹ bleu foncé, voiture la plus «bath» de ce temps, qui, à cause de sa couleur, était appelée par le peuple «pâté d'encre». C'était par un doux printemps, le jour était à son déclin, un énorme soleil rouge était comme suspendu juste au-dessus de moi, sans n'aveugler, la route, en sortant de Léninegrad, était large et vide, j'étais jeune, sûr de moi-même, bien mis, j'avais de l'argent sur moi, et, tout seul et sans but précis, j'allais quelque part du côté des pays baltes, il n'y avait personne qui m'attende, tout comme il n'y avait personne que je sois pressé de voir. Libre comme le vent! En général, je n'ai jamais recherché personne, mais, à chaque tournant, je m'attendais toujours à voir — comme ça, immédiatement — sur le bord de la route une silhouette svelte, la main levée, tel un appel. Alors, je m'arrête, la prends dans la voiture, et nous irons loin-loin, aux sons d'une musique assourdissante, craignant de nous regarder l'un l'autre; il pleuvra, mais dans l'intérieur douillet de la voiture, il fera bon et chaud, et nous irons ainsi longtemps, comprenant que, enfin, c'est exactement le moment le plus... le plus...

¹ *Lada* modèle 6. Marque de voitures soviétiques. (Note du traducteur.)

Et à la pensée d'être tout prêt pour une pareille rencontre, je me sentis heureux.

Et cela est arrivé, pourtant! — il y a longtemps-longtemps, une seule fois, mais... arrivé...

En ce temps-là, j'avais un emploi au théâtre de Drame à Pskov: j'y mettais en scène un spectacle, et il m'arrivait souvent de faire un voyage à Léninegrad, aller et retour.

Or je connaissais la route comme ma poche, j'en savais chaque creux et chaque bosse. Et c'est justement à mi-chemin entre Pskov et Léninegrad que se trouvait notre maison de campagne.

Cela arriva, comme il se doit pour un événement pareil, le matin du 8 novembre, soit un jour férié, à quelque quarante kilomètres de la ville¹.

Je stoppai, elle ouvrit la portière, monta en voiture. Elle s'assit à côté de moi. Sans mot dire. Sans avoir demandé où j'allais.

Nous nous taisions tous les deux. La musique se faisait entendre doucement. Le soleil éclairait notre route sans nous aveugler. J'étais jeune. J'étais libre. J'étais heureux et je me taisais craignant de l'effrayer, ou de me réveiller. Subitement, elle tressaillit pareille à un oiseau, pouessa un faible sanglot et fit un geste de la main. C'était de la mystique: elle indiquait un chemin, long d'un demi-kilomètre, qui menait à ma maison de campagne,

Nous entrâmes dans la maison en silence. Je chauffai le poêle, assise, elle me regardait faire.

Je ne me rappelle comment s'est passé la journée, ni comment est tombée la nuit. Et ce n'était qu'à notre chemin de retour, en voiture, n'y tenant plus, je la suppliai:

— Je vais au théâtre, à Pskov. J'y suis metteur en scène. J'ai trente ans. Je n'ai attendu que toi. Longtemps. Ne t'en va pas. Je t'emporterai...

Seuls ses yeux sourirent, et elle, toujours silencieuse, hocha la tête.

Nous roulâmes en silence jusqu'à ce qu'elle chuchotât:

— Arrête ici.

Elle jeta sur moi un très long regard plein d'angoisse, pareil à celui d'un oiseau blessé, et descendit de voiture. J'eus l'impression qu'elle s'était envolée.

* * *

Dieu aurait pu me punir. C'est que je n'étais pas libre alors, infâme que je suis. J'étais marié, marié à une adorable jeune personne aux grands yeux

¹ A l'époque soviétique, le 7 et le 8 novembre étaient jours non-ouvrables en commémoration de la révolution d'Octobre (le 25 octobre du calendrier Julien). (*Note du traducteur.*)

beaux et bons qu'assombrissaient de longs cils, fidèle et honnête, modeste et amoureuse folle de moi, une brune svelte à un nom cosmique: Stella. Nous avons longtemps vécu ensemble, treize années entières, nous partagions joies et chagrins, je la faisais souffrir: je buvais et je lui faisais des infidélités tout en l'aimant et étant son ami le plus fidèle. Elle souffrait pendant mes longues crises d'une ivrognerie crapuleuse et cherchait à m'en faire sortir, me préparait des bols de bouillon réconfortant; nous avons enterré mon père, puis notre enfant mort-né, puis j'ai porté moi-même à la morgue son père, personne tout aussi honnête et fidèle qu'elle-même, puis j'ai fait hospitalisé sa mère, bonne et soucieuse, une véritable Mère Gigogne, et, sous peu, nous l'avons enterrée, après quoi nous avons vécu à deux, partageant notre chagrin et nous entraînant. Et puis, je l'ai quittée.

Elle n'a pas pu me haïr, elle est restée mon amie comme elle l'avait toujours été. Et ce n'était que beaucoup plus tard qu'elle m'a dit:

— Andrioucha, tu n'as pas de reproches à te faire. Tu as toujours eu raison, et sous tous les rapports. Je te suis reconnaissante de tout.

Je ne peux comprendre jusqu'à présent quelle croix je porte toute ma vie, ni ce que je voulais finalement! Je la quittais, je la trompais, et, loin d'elle, elle me manquait, je lui achetais des cadeaux et ne désirais que d'être auprès d'elle, mais mon sort, une fois de plus, m'emportait ailleurs. Et puis, de nouveau, je voulais être auprès d'elle, étais pressé de la retrouver, et elle était heureuse de me voir, et moi, sais pas pourquoi, je n'en éprouvais pas honte. Sûrement, Dieu m'aurait puni. Et depuis longtemps. Mais puisqu'elle m'avait pardonné...

Et qui sait, peut-être, je ne suis pas si infâme que ça, puisque Dieu m'a gratifié de mes petites filles, Aniouta et Nastioucha ¹.

J'ai de plus en plus l'impression que j'écris ce livre comme une confession. Quand je l'aurai achevé, je mourrai. Il y a chez un écrivain très connu une nouvelle...².

...Un homme mourant est couché près de la fenêtre. Cela se passe dans les derniers jours de l'automne, les feuilles tombent des arbres et, lorsque sur la branche qu'il voit à travers la fenêtre il n'est plus resté que trois feuilles, l'homme s'est dit:

— Quand la dernière feuille sera tombée, je mourrai.

¹ Diminutifs respectifs d'Anne et d'Anastasie. (Note du traducteur.)

² «La dernière feuille», nouvelle de O'Henry. L'auteur n'en reproduit que l'idée générale, mais est très inexact quant aux détails. (Note du traducteur.)

Chaque matin, en se réveillant, il regarde par la fenêtre. Bientôt, encore 1 feuille tombe, et sur la branche il n'en reste que deux. Puis une seule.

— Elle tombera fatalement demain, pense le mourant.

Le lendemain matin, il ouvre les yeux, la feuille est toujours là. — Encore un jour à vivre, pense-t-il.

Il en a été ainsi quelques jours, puis une semaine, et bientôt l'homme, se sentant mieux, se remet sur pied.

Il s'approche de la fenêtre, et il comprend tout: la branche et la feuille ont été peintes par une main aimante.

Ce livre est traduit en français par un très vieil ami de feu mon père, l'unique qui reste sur la branche, contemporain de l'enfance de mon père, le très-sympathique, très-très bien élevé vieux gentleman élégant aux cheveux blancs, Youri Mikhaïlovitch Krassowski.

Il m'a dit une fois en me rendant la traduction d'un chapitre:

— Quand j'aurai traduit le dernier chapitre, Andrioucha, je mourrai.

Et chaque fois qu'il m'apporte un chapitre traduit, il en reçoit un nouveau.

Mais je crains que, un jour, je n'aie pas assez de talent...

Le 2 mai 1998

Traversée en avion de Saint-Pétersbourg à Paris

Traduit par Georges KRASSOWSKI

La division en alinéas, les interlignes et la ponctuation de l'auteur sont rigoureusement respectés par le traducteur, de même que — et à plus forte raison — les particularités stylistiques.

Dans le premier alinéa l'auteur parle d'une explication qu'il fait à l'intention des «étrangers ignorants», mais comme elle n'est pas explicite, il a fallu la développer un peu plus.

Traduit par Georges KRASSOWSKI